Grod
F8.954.03
war/Ind
100309

00100309

NOT TO BE ISSUED
OUT OF THE LIBRARY.

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from

NSDL
Technology, Trust & Reach

on 07 January, 2017

L'INDE ANGLAISE

EN

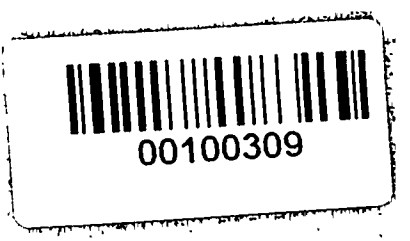
1843-1844.

II

IMPRIMÉ

ET PUBLIÉ PAR PAUL RENOUARD,

Rue Garancière, 5.



L'INDE ANGLAISE

EN

1843-1844

PAR

LE Cte ÉDOUARD DE WARREN,

Ancien officier au service de S. M. Britannique.

DANS L'INDE

(Présidence de Madras).

100309

DEUXIÈME ÉDITION CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

—COMON ET Cie.—

QUAI MALAQUAIS, Nº 15.

1845.

God
Ex 954.02
Worl Ind.
100309

L'INDE ANGLAISE

EN

1843-1844.

CHAPITRE XVII.

La table d'hôte; le *God save the King;* la place d'interprète. — Description de Bellary. — Le prisonnier d'état. — Les bazars; les trois temples.

Le jour de mon arrivée au régiment se trouvait être un mercredi : c'était le *public day*, c'est-à-dire le jour de la semaine spécialement consacré à l'hospitalité. Un nombre considérable d'étrangers, tant militaires que civils, figuraient comme nos hôtes à la masse, c'est-à-dire à la table du cercle. On y remarquait le collecteur et le juge de la province, plusieurs jeunes subordonnés de ces deux magistrats, le ministre protestant, enfin de nombreux officiers des différens corps de la garnison. La table

était mise pour soixante couverts. Je fus un peu étourdi de me trouver en si nombreuse et si nouvelle compagnie; tous les yeux se portaient naturellement sur moi comme nouveau venu et comme étranger. J'entendais glisser dans la foule ce terrible mot de *foreigner*, *Frenchman*, qui semblait élargir le cercle autour de moi et m'entourer d'une muraille de glace. Je dois cependant rendre cette justice aux officiers du 55e; cette froideur était plus remarquable chez leurs hôtes que parmi eux. Quelques-uns même se dévouèrent à encourir les *sneers* de la majorité (expression amère d'un rire qu'on ne rencontre que chez les Anglais, rire de persiflage, de cruauté et de mépris), pour accueillir et encourager le pauvre exilé. Le plus jeune, le plus chevaleresque de tous est celui dont le souvenir se représente encore ici le premier : Henri Bayly, sous-lieutenant comme moi, fut le premier qui brava l'orage pour me tendre une main amie, pour s'asseoir, pour s'attacher à mes côtés, pour me soutenir durant cette journée si difficile. Parvenu enfin à surmonter ma timidité, je fus ébloui du spectacle que j'avais sous les yeux. C'était une pompe vraiment royale; une vaisselle et une argenterie massives et ciselées du plus beau travail,

que l'on changeait à chaque instant, des cristaux resplendissans, des candélabres et des lampes de la plus grande richesse, versaient ou reflétaient la lumière. Des urnes à l'antique en or, en vermeil, en argent massif; des trophées de courses; des vases dignes de Benvenuto Cellini remplis de fleurs, ornés de devises, de modèles de chevaux ou de cimiers en relief jalonnaient la table d'une extrémité à l'autre. A l'éclat des lumières, au nombre prodigieux des domestiques, à la richesse des uniformes, on aurait pu se croire à la table d'un ambassadeur ou d'un souverain. L'atmosphère et la conversation étaient celles d'un salon, salon anglais bien entendu, rien qui rappelât la tabagie ou le corps de garde ; les sujets traités étaient la politique du jour, la chasse, les chevaux quelque peu de médisance. On me força, aussi d'y prendre ma part et de donner quelques détails sur la station d'Hyderabad que je venais de quitter et sur le gouvernement du Nizam, détails qu'on parut écouter avec plus d'attention que d'indulgence.

Après le pudding on enleva la nappe d'étoffe damassée, et je vis se prolonger devant moi, entre deux longues lignes de convives, une table d'acajou massif de quarante pieds de longueur, polie

comme un miroir, et qu'on eût crue d'un seul morceau. Sur cette brillante surface reparurent bientôt les fruits de la saison, les vases d'or, les cristaux, les vins de Madère, d'Espagne et de France. Il y eut un moment de silence et de recueillement général; toutes les conversations s'arrêtèrent soudainement pour attendre le signal d'usage du président. Quand tout fut symétriquement disposé selon les formes prescrites, celui-ci se leva, remplit son verre, et s'adressant à l'assemblée prononça d'une voix grave : *the King* (à la santé du roi) (1). A cet appel les bouteilles circulèrent rapidement de main en main, et quand tous les verres étincelèrent d'ambre ou de rubis, toutes les voix se joignant à celle du président répétèrent simultanément : *the King*. Comme ce mot s'échappait de nos lèvres et comme l'écho de la vaste salle prolongeait encore les sons, la musique du régiment, placée dans une salle voisine, entonna avec une explosion de symphonie militaire l'air national, *God save the King!* Il est impossible de rien concevoir de plus noble, de plus touchant, de plus solennel que ce mouvement enthousiaste et simul-

(1) Le souverain était alors Guillaume IV.

tané, cette libation à-la-fois calme, religieuse et énergique de tous ces hommes partout ailleurs si froids, mais ici profondément émus en appelant les bénédictions du ciel sur celui qui représente à leurs yeux la liberté, l'ordre, le gouvernement, la patrie. C'est par son patriotisme que la race anglaise est la première du monde, qu'elle mérite notre admiration et nos hommages, qu'elle devient grande comme son ambition et son génie.

Le lendemain je commençai mes premiers exercices militaires sous la conduite du sergent-instructeur. Dans mon enfance j'avais appris d'un vétéran d'Austerlitz le maniement du fusil selon la méthode française. La méthode anglaise est tout-à-fait différente : elle est plus longue à acquérir, mais elle donne un meilleur port au conscrit, le rend plus adroit, plus vigoureux, et elle est beaucoup plus rapide. L'infanterie anglaise tirera cinq coups contre nous quatre, et un tiers au moins des balles atteindra la cible à 100 mètres de distance. Elle n'aborde une infanterie ennemie qu'en ligne et sur deux hommes de profondeur; elle perd par conséquent beaucoup moins de monde. Elle ne se sert de la formation en colonnes serrées que pour se mouvoir plus rapidement d'un point à un

autre ou en présence d'un corps de cavalerie; somme toute, l'instruction de l'infanterie anglaise est parfaite comme son armement et sa discipline.

En arrivant au corps j'appris que la place d'interprète hindou pour le régiment, la seule place d'état-major offerte, à la concurrence, aux officiers de l'armée royale, était vacante. Depuis trois ans que le régiment était dans l'Inde aucun de nos officiers n'avait encore pu atteindre une connaissance suffisante de la langue hindoustanie pour satisfaire à l'examen demandé. Dans un corps de cinquante officiers, pas un n'avait encore eu assez de curiosité ou d'énergie pour s'affranchir du cicéronage de son domestique, sans lequel il n'eût pu faire un seul pas hors de la caserne ou du champ de manœuvre. C'est une chose incroyable que la difficulté pour l'organisation britannique de conquérir un idiome étranger, et en même temps l'insolente inepties avec laquelle les mêmes individus raillent la moindre faute d'expression ou d'accent chez l'étranger qui parle leur langue. Ce n'est pas seulement chez l'officier de l'armée royale qu'il est étonnant de trouver cette incapacité ou cette insouciance pour une langue qu'il doit en-

tendre peut-être vingt ans de sa vie, mais ce qui est plus extraordinaire, c'est de la rencontrer plus grande encore, s'il est possible, chez l'officier de la Compagnie qui doit passer sa vie entière dans le pays. Je pourrais citer, par exemple les régimens indigènes qui formaient à cette époque la garnison de Bellary. Il y avait sur la totalité de ces trois corps quatre officiers qui pouvaient s'exprimer convenablement et deux seulement qui eussent subi l'examen.

Et pourtant ils n'ont pas d'excuse : la société leur offre peu de distraction, peu de jeunes gens ont l'occasion d'une visite à faire et dans une multitude de stations intérieures ils sont absolument réduits à eux-mêmes. Leur vie se consume dans une assommante monotonie, qui les pousse comme nous l'avons vu, pour dernier passe temps à la sensualité et au grog. D'un autre côté, il n'y a pas de service au monde qui doive exciter parmi ces officiers autant de zèle, puisque l'ancienneté seule avance au grade; mais ce n'est jamais le grade, c'est l'emploi, résultat de la capacité, qui est extrêmement payé. Les places les plus honorables et les plus lucratives sont celles de résidens politiques près les cours voisines ou alliées de la Compagnie. On les

voit constamment conférées à des officiers du rang de capitaine et même de lieutenant, faute de trouver dans les rangs supérieurs les conditions d'aptitude nécessaires. La première de ces conditions est évidemment la connaissance du persan et de l'hindoustani; et c'est une chose vraiment étrange que le petit nombre d'Anglais qui la possèdent.

Les causes de cet engourdissement sont faciles a trouver : c'est premièrement l'absence de toute concurrence pour les places d'état-major ou toute autre carrière lucrative avec les officiers de l'armée royale, qui en sont exclus de fondation, et ensuite la multiplicité de ces emplois par rapport au petit nombre d'officiers de la Compagnie; cette multiplicité est telle qu'il faut être dépourvu de toute espèce de protection, ou totalement incapable pour ne pas trouver quelque charge ou quelque sinécure où ensevelir sa médiocrité. Chez l'officier de l'armée royale au contraire, les capacités sont en pure perte : elles ne font que rendre sa vie malheureuse, son activité enchaînée le dévore, le maigre emploi d'interprète du régiment est la dernière limite que son ambition puisse atteindre. La raison de cette indigne jalousie est, s'il faut entendre les employés de la Compagnie, que les commandans

en chef des armées de l'Inde étant toujours des officiers de l'armée royale, ils seraient naturellement disposés à favoriser celle-ci, et que si les carrières lucratives lui étaient ouvertes elle les accaparerait complétement.

Quoi qu'il en soit, on a déjà vu que j'avais acquis chez mon beau-frère les premiers rudimens de la langue. Me trouvant froidement accueilli par mes camarades, prévoyant que je ne parviendrais à me caser dans cette société glaciale que lentement et péniblement, je résolus de combattre la tristesse de l'isolement par l'étude et j'y parvins. Treize mois s'écoulèrent rapidement dans un travail sans relâche. En attendant l'amitié de mes frères d'armes, je voulais conquérir leur estime. Un examen brillant fut le fruit de mes efforts; je fus nommé définitivement interprète. Les appointemens de cet emploi ajoutant près de 3,000 fr. à mon revenu, je pus afficher un certain luxe absolument nécessaire pour obtenir le respect d'une société qui pèse le mérite et la bourse dans le même côté de la balance. Ma position s'améliora de jour en jour; mais durant ce long intervalle d'autres circonstances avaient aussi puissamment contribué à la changer : de graves événemens avaient

pesé sur le régiment et me forceront à revenir en arrière.

The ceded Districts (les provinces cédées) sont un trop beau fleuron dans la couronne de la Compagnie anglaise, et j'y ai fait un trop long séjour pour ne pas leur consacrer quelques lignes dans ces mémoires : leur richesse, leur fertilité, leur importance politique les placent en première ligne parmi les possessions de Madras, et pourtant c'est à peine si leur nom et leurs limites géographiques sont connus non-seulement de mes lecteurs, mais même en Angleterre. Le territoire compris sous cette dénomination est borné au nord par la Toombuddra ou Toongabuddra ; à l'ouest par la Werda qui le sépare du district de Belgaum, appartenant à la province de Bombay ; au sud par le Maïssore ; à l'est par la chaîne orientale des Ghattes qui le sépare des collectorats de Guntour, Ongole et Nellora. Il comprend ce qu'on appellerait en France les départemens de Bellary, Adony, Cuddapah et Hund-y-Anantapour. Il a pour chef-lieu Bellary et pour villes principales Cuddapah et Adony. Récemment on y a ajouté le petit royaume et la forteresse de Keurnoul, dont le Nuwab a été détrôné en 1839. Ce district est peut-être le mieux admi-

nistré sous le régime de la Compagnie des Indes, et c'est aussi le plus fertile et le plus productif dans le Dekhan. Il se compose principalement de terres noires et friables, très solubles à la pluie, demandant un premier travail de défrichement assez considérable pour les débarrasser d'une racine extrêmement tenace, le cotonnier sauvage, qui les envahit, mais récompensant ensuite ce travail par des moissons abondantes et ne demandant jamais ni engrais ni jachères. Les blés, le coton, le tabac, le salpêtre sont les principaux produits du sol; ceux de l'industrie sont des tapis, des camlies (étoffe de laine et de poil de chèvre dont les natifs font leurs manteaux), de l'arrak, du jagherri (espèce de cassonade tirée du palmier), du sucre candi, du fer. Tout le monde travaille : les droits fixés et perçus immédiatement par le collecteur européen sont modérés : il s'ensuit que le rayot entrevoit un avenir et laisse quelque patrimoine à ses enfans; le bien-être s'accroît dans les villages, la population augmente, et les jungles qui menaçaient de tout envahir reculent devant la charrue.

Bellary, le chef-lieu de cette belle province, est une triple forteresse dont les trois enceintes superposées entourent et couronnent un rocher conique

qui s'élève subitement au milieu d'une vaste plaine, premier mamelon d'une crête qui va rejoindre par Ghouty et Cuddapah la grande chaîne des Ghattes orientaux. Le fort inférieur est une enceinte bastionnée avec fossés et glacis, décrivant un demi-cercle assez étroit au pied de la pente accessible de la montagne; l'autre versant est en précipice, et défendu latéralement par une épaisse muraille qui remonte ses anfractuosités jusqu'au fort supérieur, à trois cents pieds au-dessus de la plaine. Des degrés taillés dans le roc en rampes alternativement saillantes et rentrantes, mais commandés dans tout leur développement par de nombreuses embrasures, conduisent à ce plateau, dont les remparts élevés sur une fondation de roches primitives sont dressés sur le bord même de l'escarpement et si bien raccordés qu'on ne saurait dire où commence l'œuvre de l'homme. A l'extrémité nord-ouest de cette seconde forteresse s'élève encore une nouvelle masse de granit d'un seul bloc chauve et luisant sans aucune trace de terre ou de végétation : c'est ici qu'on a taillé une citadelle qu'une poignée d'hommes pourrait défendre contre des légions, mais qu'il serait facile de réduire par la soif, car elle n'est abreuvée que par quelques citernes et

quelques ravins creusés dans la lave de manière à conserver les eaux de pluie. Nonobstant son apparence formidable, un blocus de quelques jours amènerait donc nécessairement sa capitulation. Le fort inférieur est le seul qui ne soit point sujet à cet inconvénient : il renferme des puits nombreux et intarissables; mais sa construction est défectueuse et ne pourrait opposer qu'une faible résistance.

L'espace contenu entre la base de la montagne et les fortifications n'est point suffisant pour abriter la garnison; les Européens seuls peuvent y trouver place. Deux mauvaises casernes reçoivent environ quatre cents hommes chacune, et sont réservées pour le régiment de l'armée royale; un troisième bâtiment est attribué à la compagnie d'artillerie européenne de cent cinquante hommes; l'arsenal, les magasins, la poudrière et le *messhouse* (le cercle), ces deux derniers l'un à côté de l'autre envahissent le reste de l'enceinte. Quelques mauvaises masures perchées parmi les rochers qui à différentes époques ont roulé du flanc de la montagne servent de demeure aux deux tiers des officiers royaux; le reste, ainsi que toutes les troupes indigènes, les hôpitaux et l'état-major, sont cantonnés

dans la plaine environnante, entremêlés avec la population noire ; enfin les autorités civiles et militaires occupent à de grandes distances de la place de charmantes villas éparpillées dans la campagne avec une irrégularité et une insouciance que n'admettent guère nos idées de la discipline et de la vigilance d'une place forte. Si un mouvement insurrectionnel comme celui de Vellore venait à éclater subitement, la garnison perdrait d'un seul coup tous ses chefs.

La ville noire se réduit aux bazars qui sont larges, animés et plantés de beaux arbres; il s'y fait un commerce très actif; leur fraîcheur, leur vie et leur gaîté, contrastent avec la blancheur sépulcrale, la morne tristesse et l'atmosphère embrasée du fort. On ne peut se faire une idée de la chaleur attirée et reflétée par l'énorme pile de granit unie et luisante à laquelle il est adossé. Toute une nuit de rosée ne suffit pas pour la refroidir; le sommeil n'a plus de bienfait sous une telle influence ; ce vaste rideau intercepte la brise; l'air raréfié se décompose, les émanations des broussailles et des ruines engendrent la malaria; ce fluide subtil rampe le long des murs, déborde et pénètre partout. C'est là le foyer et le berceau du choléra qui

reviendra chaque année se nourrir et se perpétuer de victime en victime. C'est l'arbre de la fable qui répand une ombre empoisonnée : la vie humaine se flétrit et s'étiole sous son rayonnement fatal.

Ce qui a fait élire cette funeste localité pour le quartier-général d'un corps d'armée assez imposant, c'est sa situation centrale au milieu du Balaghaut, c'est-à-dire le plateau supérieur qui s'étend entre les deux chaînes des Ghattes; cette situation en fait une position militaire admirable pour tomber à volonté à la moindre alarme, soit sur les Mahrattes du côté de Sattarah, les Polygars dans le Canara, les musulmans du Maïssore, soit sur les sujets turbulens du Nizam. C'est aussi qu'elle se trouve placée au centre d'un pays riche en fourrages et en céréales, où l'entretien de la troupe est moins onéreux, et où la population se trouvant heureuse et comparativement riche sous une administration paternelle et éclairée, improvisera à l'instant tous les moyens de transport et fournira les légions de *camp followers* (serviteurs d'armées), indispensables à toute expédition anglaise.

Le corps d'armée dont nous parlons est composé et distribué ainsi qu'il suit :

A BELLARY.

UN ETAT-MAJOR DIVISIONNAIRE composé de :	UN ETAT-MAJOR DE PLACE composé de :	TROUPES.	
1 général de divis.	1 colonel comm.	1 rég. d'inf. roy. .	1100
1 aide-de-camp. .	1 adj. de place.	1 compag. d'artill.	
1 adjudant-génér.	1 intendant milit.	européenne . . .	150
1 quart.-mait.-gén.	1 aumônier.	1 2 comp. du train	50
1 chirurg. en chef.		1 rég. de cavaler. .	
1 ingén. en chef .		régulière indig. .	650
1 payeur.		2 rég. d'infanterie	
		indigènes	2300
	A Cuddapah. . . .	1 rég. d'infant ind.	1150
	A Ghouty.	2 comp. détach. .	
		du bataillon de	
		Cuddapah.	
		TOTAL.	5400

Si l'on excepte le bataillon indigène à Cuddapah avec ses deux compagnies à Ghouty, qui est absolument nécessaire pour contenir les pathâns de ces localités, et deux compagnies à Bellary pour protéger les cantonnemens, il reste encore une colonne mobile d'environ quatre mille hommes, dont douze cents Européens prêts à se porter en avant partout où besoin sera. C'est cette petite colonne qui a décidé toutes les querelles sur le territoire de Madras depuis 1825; c'est elle qui a dissous toutes les conspirations, réprimé tous les soulèvemens dans un rayon considérable sur les

territoires du Canara et du Maïssore et jusque dans celui de Bombay et tenu en échec les Mahrattes et le Nizam. Enfin c'est encore elle aujourd'hui qui se porte en avant dans la présidence de Bombay pour remplacer les troupes employées dans le Scinde. Le service civil se compose : 1° D'un collecteur aux appointemens de 65,000 francs, chargé de la haute administration, des affaires politiques, des travaux publics, des finances, de la répartition des impôts et de la perception des revenus. Il passe sa vie sous la tente, changeant constamment de localité et visitant successivement toutes les parties de son département, jugeant, redressant, imposant, en un mot régnant dans toute son étendue.

2°. De quatre adjoints au premier, aux appointemens de 25 à 30,000 fr., chargés spécialement de la justice de paix dans les campagnes et de l'enquête en première instance de toutes les affaires et discussions qui concernent le revenu. Ils doivent renvoyer ces affaires ainsi préparées au collecteur qui prononce en dernier ressort. A l'époque des récoltes, ils ont aussi chacun leur tournée à faire, mais, simples satellites de leur chef, ils se meuvent dans un orbite plus circonscrit.

3° D'un juge aux appointemens de 40,000 fr., qui préside un tribunal de première instance civile et criminelle dont les membres sont des indigènes.

4° D'un greffier au traitement de 25,000 fr.

Enfin la justice de paix dans l'intérieur des cantonnemens entre le militaire et les *camp followers* est attribuée, au-dessous de certaines sommes et de certaines pénalités, à l'officier chargé de l'intendance militaire.

Ma position d'interprète m'ayant souvent mis en contact avec les juges de ces différens ressorts, j'ai pu vérifier par moi-même la justice des nombreuses accusations d'indolence et de négligence dans leurs fonctions, portées contre ces messieurs. J'ai vu quelquefois jusqu'à six mille causes en arrière, et aucun des juges, à moins d'y avoir un intérêt personnel, n'aurait fait une course d'une demi-heure en palanquin pour s'assurer d'un fait discuté devant son tribunal, bien qu'il se fût passé à sa portée et qu'elle qu'en pût être l'importance pour les plaideurs. Cette nonchalance est d'autant plus condamnable qu'il n'y a peut-être pas de pays au monde où la justice soit plus difficile à rendre, tout dépourvu qu'il est d'avocats pour embrouiller les causes. Il est impossible de croire à aucun té-

moignage, et le plaideur qui a le bon droit de son côté enrôlera presque autant de faux témoins que son adversaire. On serait tenté de condamner les deux parties aux dépens et de les punir l'une et l'autre. L'Indien semble prendre plaisir à défigurer la vérité plus indifférente : l'exposer tout simplement lui paraîtrait un défaut d'imagination, une espèce d'incapacité; mais il ne ment ainsi que pour pouvoir se dédire si la première déposition est mal accueillie. « La vérité est une dernière res-« source qu'il se ménage et dont il use le moins « qu'il peut ; il la réserve pour les cas extrêmes (1). »

Trois mois après mon arrivée, dès que je fus jugé capable de prendre mon tour de garde, je fus détaché pour commander le poste de la citadelle confié alternativement aux officiers de S. M. Britannique et à ceux de la Compagnie. Comme la montée est extrêmement fatigante, ce poste n'est relevé que tous les deux jours; mais c'est un service très recherché à cause de la pureté et de la fraîcheur de l'air dont on jouit à cette élévation. En recevant les ordres écrits des mains de mon prédécesseur et prenant possession des localités, je fus extrême-

(1) Jacquemont.

ment surpris d'y trouver un prisonnier d'état dont il était assez singulier que mes camarades ne m'eussent jamais entretenu : c'était le Nuwab, souverain légitime de Keurnoul (petite principauté située au nord-est des Provinces cédées, et qui à cette époque jouissait encore d'une espèce d'indépendance). Ce malheureux était victime d'une de ces grandes iniquités qui signalent à chaque pas la politique anglaise. A la mort de son père, l'ami et le protégé des Anglais, il avait revendiqué ses droits à la principauté comme fils aîné et seul fils légitime. Ces droits avaient d'abord été reconnus ; il avait même reçu l'investiture des mains du collecteur M. A. D. Campbell, dans la société duquel il regagnait ses états et avait déjà atteint la rive droite de l'Hundry, petite rivière qui séparait son royaume du territoire de la Compagnie. Sur l'autre rive il voyait déjà s'élever sa capitale, le palais de son père ; mais une sourde intrigue travaillait contre lui dans l'ombre : de fortes sommes étaient offertes à l'avidité des employés du gouvernement par son rival, son frère naturel par une concubine ; il avait aussi, malheureusement pour lui, révélé une intelligence et des talens qui le faisaient craindre ; enfin l'on cherchait un pré-

texte pour revenir sur l'engagement contracté. Le hasard voulut que cette nuit même le Nuwab surprît l'infidélité d'une de ses femmes ; il était musulman, son sabre lui fit justice des coupables : ce fut un crime tout trouvé ; ce n'est pas qu'on lui disputât le droit de tuer sa femme chez lui, le lendemain, de l'autre côté de la rivière ; mais sur la rive droite il était encore l'hôte des Anglais et avait enfreint leurs lois. Le collecteur et le gouvernement se récrièrent sur l'atrocité de son crime ; on le ramena prisonnier à la citadelle de Bellary, tandis que son frère montait sur le trône (1).

Lorsque je devins son geôlier, il y avait déjà six ans que ce malheureux dévorait là sa vie, *in carcere duro ;* en vain il en avait appelé à la Cour des directeurs, à la Chambre des communes : ses pétitions, d'abord rejetées, ne furent plus transmises. Il demandait une cour martiale, un tribunal d'honneur : le supplice s'il était coupable, la liberté s'il

(1) Le gouvernement de la Compagnie faillit être cruellement puni de sa mauvaise foi en cette circonstance ; ce même prince bâtard, que par un déni de justice on avait placé sur le trône, s'occupa immédiatement à organiser contre ses protecteurs une conspiration gigantesque que le seul hasard fit découvrir quelques mois avant l'explosion, en septembre 1839, et qu'il fallut étouffer dans des flots de sang.

était innocent. On n'avait garde d'accéder à sa prière. Par un raffinement de cruauté inutile, tout rapport direct lui fut interdit avec sa mère et ses femmes : c'était en vain qu'elles se présentaient, l'inflexible consigne les repoussait toujours. Privé de toutes ces jouissances si appréciées par un Asiatique, on lui laissait cependant quelque argent (500 fr. par mois qu'il recevait de sa mère) et une couple de serviteurs. Doué d'une singulière intelligence, d'une instruction extraordinaire chez un natif, il éprouvait un besoin de société qui lui faisait rechercher même celle des officiers qui se relevaient pour le garder, malgré le froissement continuel de sa dignité, la dureté et souvent l'insolence qu'il rencontrait. Il ne pouvait se passer de communiquer, d'échanger ses idées : c'était une envie, une démangeaison de malade, et les soldats lui étant trop inférieurs en raffinement et en manières pour ne pas exciter son profond dégoût, on peut dire qu'il mendiait le contact, la conversation de ceux chez qui il devait espérer plus d'éducation. Mais il mendiait en prince : tout le petit revenu que le gouvernement permettait à sa famille de lui allouer était dépensé en cadeaux délicats pour les officiers qui se succédaient à la porte de sa prison ;

il couvrait leur table de mets succulens, des meilleurs fruits de la saison, des sorbets les plus délicieux, tels qu'on n'en prépare que dans les palais de l'Orient, et le seul retour qu'il espérât en échange, sans toujours l'obtenir, c'était un accueil gracieux, peut-être le titre de huzret (majesté) ou de khodawend (monseigneur), toujours si cher, même quand ce n'est plus qu'un mot vide de sens. Jouer sa partie d'échecs, c'était le rendre parfaitement heureux, lui faire un instant oublier la triste réalité de sa vie. Combien peu, surtout parmi les officiers de la Compagnie, lui octroyaient ces minces satisfactions tout en acceptant ses présens! Pour moi je sais qu'il me navrait l'âme; son existence enchaînée sur ce roc désert me rappelait une autre, une plus grande infortune qui avait succombé sur l'odieux cratère de Sainte-Hélène et qui comme lui n'avait trouvé que d'impitoyables geôliers là où elle avait été chercher l'hospitalité. C'est sans doute à la cour machiavélique de la Compagnie des Indes que l'Angleterre a emprunté la cruelle idée de condamner le Thémistocle français au sort de Prométhée : ce qu'il y a de certain, c'est que ces rois marchands disposent ainsi de presque tous leurs prisonniers d'état. Partout où le drapeau an-

glais flotte dans l'Inde sur le sombre sommet d'un pic couronné de fortifications le voyageur peut préjuger sans crainte que quelque grandeur déchue gémit sous son ombre fatale et mesure de l'œil ces plaines tant aimées où il envie le sort du plus pauvre rayot, où l'antilope bondit en liberté.

Le pauvre prisonnier de Bellary s'attacha à moi avec l'instinct du malheur, avec la passion d'un amant pour sa maîtresse : c'était un délire de joie quand mon tour de garde revenait. Non-seulement il passait avec moi les journées entières en longues et touchantes conversations, arpentant ma chambre et gesticulant avec véhémence, mais il ne me quittait pas un instant durant les quarante-huit heures de mon service. Quand, après une soirée consacrée à son jeu favori, je me jetais enfin sur mon lit de camp pour prendre le repos nécessaire, il s'asseyait à mes pieds pour me regarder dormir et protéger mon sommeil contre les insectes. En étudiant le plan de la ville, il était parvenu à reconnaître l'emplacement de mon habitation, dans laquelle il plongeait du haut de son rocher, et à l'aide d'une lunette d'approche épiait tous mes mouvemens. Il savait quand je montais à cheval, et me suivait encore dans mes courses du soir.

Ce fut durant le cours de cette amitié que je pus apprécier la misère et la servitude de l'état militaire. Une circonstance surtout me fit l'impression la plus pénible : jamais il n'avait un instant pensé à éprouver ma fidélité à mon drapeau ; mais espérant un jour avoir détourné mon attention, il avait fait dire à une de ses femmes, la plus dévouée, la plus chérie dont il était séparé depuis sept ans, de se présenter à la porte de la citadelle sous le déguisement d'un marchand de fruits auquel la consigne permettait d'entrer. J'avais remarqué depuis le matin dans mon hôte et mon prisonnier une excitation fébrile extraordinaire ; il ne tenait pas un instant en place, me répondait d'un air distrait et regardait à chaque instant par ma fenêtre ouverte jusqu'à l'arrivée du faux marchand. Dès qu'il l'aperçut, il me quitta sous quelque prétexte pour me cacher son émotion et attendre le résultat dans l'espèce de tanière où il était logé. J'avoue que j'avais deviné son secret, et tout en veillant à ce qu'il ne m'échappât pas, je faisais des vœux sincères pour le succès de son stratagème, me proposant de congédier la pauvre femme après quelques heures d'une réunion que je considérais comme autant de gagné sur son

malheur. Mais le même trouble qui avait trahi son mari la fit découvrir : interrogée par le sergent de garde elle balbutia; sa grâce involontaire, sa timidité et la délicatesse de ses traits firent deviner son sexe; je fus bientôt appelé pour vérifier son laisser-passer et obligé de la repousser moi-même du seuil où elle était arrivée. Je ne revis plus ce jour-là mon pauvre Nuwab, il resta absorbé dans sa douleur. Le lendemain il reparut triste, mais calme, trop délicat pour se plaindre, et aussi aimant que jamais. Nos rapports continuèrent ainsi pendant cinq ans, jusqu'au départ du régiment pour Hyderabad en 1836. On m'a dit que souvent, depuis cette époque, il avait demandé de mes nouvelles à nos successeurs, les questionnant pour apprendre s'il ne me reverrait jamais plus! A cette heure où j'écris tranquille et libre au coin de mon foyer, près d'une femme que j'aime, il traîne encore sa triste vie seul sur son rocher.

Mes conversations avec ce prince, presque toujours en hindoustani, quoiqu'il parlât fort bien l'anglais, m'avaient fait faire de grands progrès dans la langue; je continuais aussi à étudier sous la tutelle de deux mounschies (professeurs hin-

dous). Entre les heures consacrées à ce travail, dès que le soleil couchant me permettait de humer l'air, mon plus grand plaisir était de faire seller mon cheval et galoper au loin pour chercher quelques couches d'un air plus pur que celui que nous respirions entre la montagne et les remparts. Je revenais invariablement par les bazars me mêler à ce peuple si enfant, si doux, si insouciant. A mesure que j'acquérais la pratique de sa langue j'aimais ses mœurs ; je trouvais un singulier charme à ses conversations, à ses histoires si vivement racontées, à sa crédulité, à son imagination romanesque et brillante. Je finissais presque par lui envier son genre de vie si rapproché de la nature, et à aimer jusqu'à sa musique aux sons aigus, mélancoliques ou bruyans. « Ce qu'on « appelle ici bazars sont des rues moins étroites et « moins tortueuses que les autres, habitées spé- « cialement par les diverses professions dont les « produits sont exposés sous la vérangue ouverte « de leurs demeures. C'est au milieu de son petit « étalage que chacun travaille, accroupi comme « un singe, mais comme un singe aussi non moins « adroit de ses pieds que de ses mains (1). » Ce

(1) Jacquemont.

que j'admirais le plus, c'étaient les bijoutiers tourneurs en cuivre et en argent : les chefs-d'œuvre qui sortent de leurs mains, chaînes de petites roses d'or, boucles d'oreilles, croix et boîtes en filigrane, défieraient tout l'art de nos orfèvres; et pourtant leurs outils sont détestables et tels que le plus habile ouvrier d'Europe, s'il était réduit à s'en servir, n'en pourrait rien obtenir. C'est au coin de son hangar, en plein air, sur un mauvais réchaud, sans association d'industrie, que chacun fait sa manipulation, et pourtant telle est leur patience, la légèreté et la finesse de leur travail, on pourrait dire de leur doigté, qu'on en est émerveillé. Cette patience est peu récompensée, car le travail ajoute très peu au prix du métal, 18 pour 100 tout au plus, et à ce prix ne vendent-ils encore ces beaux ouvrages qu'aux Européens. Pour les natifs, ils font surtout des bracelets tout simples destinés aux femmes et aux enfans. Les boutiques les plus brillantes sont celles des marchands de vases de cuivre étamés pour boire. Ces vases tout ronds et tout unis sont le meuble favori, la première acquisition de chaque ménage indien : ils servent à tous les usages pour la cuisine et les ablutions. A côté de ces piles étincelantes l'on voit des for-

gerons faisant des ouvrages grossiers, des clous, des cuillers et avec un métal à peine aciéré, des fers de lance et des lames de sabre. Un mauvais sabre neuf avec sa massive poignée en fer et son étui de bois recouvert en peau coûte une roupie (2 fr. 50 cent). Cette arme est dans toutes les mains pour ne jamais servir. Quand deux Indiens se querellent, ils s'envoient force injures, mais en viennent rarement aux coups et ne dégainent jamais.

Toutes les autres boutiques, c'est-à-dire neuf sur dix, sont occupées par des marchands de grains. Chez un peuple où la misère est si grande, la nourriture est la principale dépense et les subsistances le principal commerce; très peu de légumes, quelques patates douces, beaucoup d'épices, des ornemens de verre, d'argent et de soie pour les femmes, voilà ce qui constitue le marché.

Au milieu et aux extrémités de cette longue rue de chaumières s'élèvent trois édifices d'architecture diverse, temples de trois religions différentes. La pagode est près du champ-de-mars, à l'extrémité la plus rapprochée du fort; au milieu du bazar est la chapelle des missionnaires protestans, et enfin à l'écart, au-delà de la dernière habitation, se trouve la mosquée. La position de chacun de

ces temples est en harmonie avec son culte. Celui des musulmans est solitaire et silencieux. Dans leurs accès de dévotion, ils cherchent quelque but éloigné de pélerinage, la tombe d'un derviche ou d'un iman. Autour des temples hindous, au contraire, la foule se presse tout le jour et au bruit de cette cohue vient s'ajouter l'infernal tintamarre de quelques diables toujours cachés dans quelques niches, qui accompagnent la prière des fidèles des sons discordans de leurs sifflets et de leurs cornemuses et du tapage épouvantable de leurs tamtams. Enfin la société des missionnaires, au moins aussi politique et industrielle qu'évangélique, s'établit au centre de l'activité et du commerce; mais son culte froid et dépouillé de cérémonies parle peu à l'imagination de l'Hindou : le temple est désert, pas une voix ne répond à celle de l'officiant et la croix d'or est impuissante aux mêmes lieux où la croix de bois avait fait des miracles; car Bellary a aussi sa congrégation catholique, pauvre, ignorante, mais pleine de ferveur, groupée autour d'un prêtre portugais aussi pauvre et aussi ignorant qu'elle; vous la retrouverez dans la petite chapelle perchée sur un roc au milieu du fort.

CHAPITRE XVIII.

Le choléra. — Conspiration de Bangalore en 1833. — Missionnaires protestans. — Les soldats et les cipayes.

Par une belle et molle soirée de février 1833, à l'époque de l'année où le soleil reprend toute sa puissance, mais où la naissance et le déclin du jour ont encore une fraîcheur et un parfum de volupté, je venais d'exécuter mon galop quotidien autour des remparts vers les premières pentes des *Copper mountains* (montagnes de cuivre), et je rentrais comme à l'ordinaire par la chaussée ombragée d'arbres de la ville noire. La lune dans son plein versait ces flots de lumière qu'elle ne prodigue qu'aux tropiques; pas un souffle d'air n'agitait les plus petites branches des arbres dont les silhouettes se dessinaient en lignes noires et immobiles sur le ruban d'or de la chaussée. Pénétré du calme et de la beauté de ce moment, j'allais au pas dans une rêverie profonde, prêtant l'oreille à la marche cadencée de mon cheval et au bourdonnement des

insectes, quand tout-à-coup mon attention fut éveillée par des cris perçans qui partaient de la vérangue ouverte d'une boutique. Je connaissais le propriétaire : c'était un riche sonar (bijoutier) qui avait souvent travaillé pour moi. Un intérêt instinctif me fit approcher et forcer le cercle épais qui s'était formé autour de la maison. A la lueur des torches, j'aperçus un tcharpaë, espèce de lit de sangle, sur lequel un jeune homme de 17 ans, fils unique du bijoutier, se tordait, comme un serpent coupé, dans des crampes épouvantables. Les yeux étaient déjà fixes, ternes et vitreux; quelquefois une convulsion galvanique soulevait le moribond; il faisait des efforts pour vomir, puis retombait épuisé sur ses coussins. J'avais eu occasion de voir ce jeune homme la veille; hier encore il avait un embonpoint remarquable, sa couleur était d'un noir d'ébène lustré et poli; vingt-quatre heures n'étaient point écoulées, et cet embonpoint avait fait place à la plus affreuse maigreur; ses joues étaient creuses, sa peau avait singulièrement blanchi et perdu tout son lustre, je pouvais à peine le reconnaître; sa mère, qu'à son air de décrépitude on eût prise pour une très vieille femme quoiqu'elle eût à peine trente-cinq ans, poussait des cris

déchirans au pied du lit, s'arrachait les cheveux, se déchirait les seins et cherchait à se briser la tête contre la muraille. Le père était plus calme : il ne laissait échapper aucun cri, mais l'expression de sa figure était effrayante. Il avait arraché son turban, sa tête était rasée, à l'exception de la petite touffe qui couronnait le sommet du crâne; son corps était nu et de la tête aux pieds tout couvert de cendres. Il était assis les jambes croisées murmurant un récitatif de versets du Koran interrompus par des gémissemens et regardant la foule d'un air hagard, tandis que la partie supérieure de son corps se balançait en avant et en arrière avec l'oscillation du balancier d'une pendule. J'essayai de lui adresser la parole : « Mahomet Shah, Mahomet Shah, lui répétai-je plusieurs fois, ne puis-je rien faire pour votre fils, lui enverrai-je des médecines? » Il fut longtemps sans m'entendre. Me reconnaissant à la fin, il répondit d'une voix creuse : *Meur jata saheb; kae jullab,* puis, avec un effort : *Allah kerim!* (Il se meurt, monsieur, c'est le choléra... Dieu est grand!)

Je rentrai chez moi le cœur attristé et avec un pressentiment de malheur. L'étude pour ce soir-là eût été impossible; j'y renonçai, et rejoignis un

rassemblement de mes camarades qui s'étaient réunis pour passer le temps dans une maison déjà occupée par trois de nos lieutenans. Un de ces commensaux était précisément ce jeune Campbell dont j'avais enlevé la place et qui continuait à faire les fonctions de sous-lieutenant à ses frais, dans le faible espoir d'être placé plus tard. Nous étions quinze ou vingt officiers tant mariés que célibataires, mais tous jeunes, pleins d'espoir, d'avenir et de gaîté. Rangés autour d'une longue table, en plein air, éclairés par la lune et savourant la brise du soir, nous faisions de profondes libations. Tandis que les serviteurs de nos hôtes nous versaient avec la profusion indienne le thé, le café, la bière, le punch et le grog, une épaisse fumée s'élevait de nos cigares et des cris joyeux succédaient sur toutes les lèvres aux chansons tour-à-tour bachiques et anacréontiques. Les toasts (cet usage essentiellement anglais) se suivaient à chaque instant, et excitaient tour-à-tour le rire ou l'approbation des convives. Un de ces légers propos me fit en ce moment une singulière impression : un jeune étourdi, se versant une rasade, nous fit remplir nos verres pour sanctionner cet étrange vœu d'une ambition téméraire : *A bloody war and a sickly*

season! (Une guerre sanglante et une saison malsaine!) Ce vœu, ou plutôt ce blasphème, allait être bientôt puni.

Dans toute cette assemblée il n'y avait que deux figures soucieuses, la mienne et celle du jeune Campbell. Ce dernier avait passé toute sa journée à la chasse; il était d'un tempérament robuste et n'avait jamais connu un instant de maladie; je remarquai cependant qu'il se levait souvent de table et que chaque fois qu'il venait s'y replacer le nuage s'épaississait sur son front; je crus même reconnaître quelques légères convulsions analogues à celles que j'avais remarquées chez le jeune bijoutier. Le chirurgien-major du régiment, docteur Rutledge, se trouvait assis à côté de moi; ne pouvant plus vaincre mon inquiétude, je lui dis à l'oreille: « le choléra est au camp et ce jeune homme ne me paraît pas bien. » Le cigare tomba de ses lèvres sur lesquelles le sourire disparut. Ne voulant pourtant pas glacer la réunion, il se leva d'un air indifférent et prit notre jeune camarade à l'écart. Tous deux s'éloignèrent, le docteur revint seul. Le mot qu'il prononça à son retour fut comme un tocsin d'alarme qui retentit dans tous les cœurs et dispersa l'assemblée. Le lendemain nous rendions à la terre la

dépouille déjà fétide du jeune et brillant Écossais. Par une singulière coïncidence, la nouvelle officielle de sa nomination au régiment arriva juste à temps pour être proclamée sur sa tombe par la triple salve de mousqueterie.

Rien n'est grand, rien n'est touchant comme le service funèbre dans l'armée anglaise. Outre le détachement commandé pour exécuter les dernières salves et proportionné au rang du défunt, le régiment tout entier, sans armes, et tous les officiers de la garnison, le sabre nu et renversé sous le bras gauche, suivent sa dépouille depuis la maison mortuaire jusqu'au champ du repos. La musique militaire entonne l'hymne du « Marinier sicilien », suivi du sublime cantique de Saül. Ces deux airs se succèdent sans cesse, tandis que la mesure est marquée par les notes tonnantes de la grosse caisse qui fait vibrer l'air comme un canon. Arrivé au cimetière, on forme le bataillon carré autour de la tombe; le ministre protestant, ses aides et le groupe d'officiers occupent le centre. Le pasteur lit cette admirable prière du rituel anglican « *In the midst of life we are in death* » (Sur le sentier de la vie nous rencontrons la mort); puis viennent ces tristes paroles : « rendons la terre à la

terre, la poussière à la poussière. » On jette quelques pelletées sur la bière, puis.... tonnez mousquets.

Sur l'aile de la foudre l'âme est partie !

Un flageolet aigu donne le signal du départ; la troupe se forme en colonne, puis s'ébranle au son d'une valse vive et légère, exécutée par la musique du régiment. Quel bizarre contraste! C'est, dit-on, pour ranimer le courage; mais ces airs joyeux me semblaient narguer la mort et redoublaient ma tristesse.

Ce fut là la première victime; mais le terrible fléau avait arboré son drapeau sanglant sur nos remparts. Pendant trois longs mois nous vîmes jour par jour tomber nos compagnons de la veille, officiers et soldats, la vieillesse et la vigoureuse adolescence, les femmes et les enfans. Chaque jour nous nous joignions au funèbre cortége; chaque jour nous répétions ces deux hymnes de la mort jusque-là qu'elles devinrent le refrain distrait de nos momens de rêverie. Chaque jour les gracieuses valses prenaient une cadence plus moqueuse, bien que les chœurs allassent s'affaiblissant, car les musiciens eux-mêmes payaient au

fléau leur tribut quotidien. La vie ainsi tourmentée perdait tous ses charmes. Du moment qu'on était frappé, on reprenait tout son calme et l'on mourait avec indifférence. Si la terreur existait toujours, c'était chez les forts qui la noyaient dans les orgies, au milieu des chants féroces et mystiques. On peut en juger par les vers suivans, sublimes de génie, de tristesse et de sauvagerie, composés par une des dernières victimes. J'essaierai d'en donner une idée par une traduction en prose dont les deux premières strophes sont rimées suivant la cadence anglaise :

I.

We meet 'neath the sounding rafter
And the walls around are bare;
As they shout back our peals of laughter
It seems as the dead were there.
Then, stand to your glasses—steady!
We drink in our comrades eyes
One cup to the dead already,
Hurrah for the next that dies!

II.

Not here are the goblets glowing;
Not here is the vintage sweet.
'Tis cold as our hearts are growing,
And dark as the doom we meet

But stand to your glasses—steady!
And soon shall our pulses rise.
One cup to the dead already,
Hurrah for the next that dies!

III.

There's many a hand that's shaking
And many a cheek that's sunk;
But soon tho' our hearts are breaking,
They 'll burn with the wine we 've drunk.
Then, stand to your glasses—steady!
'Tis here the revival lies.
Quaff a cup to the dead already,
Hurrah for the next that dies!

IV.

Time was when we laughed at others,
We thought we were wiser then.
Ha! ha! let them think of their mothers
Who hope to see them again.
No, stand to your glasses steady!
The thoughtless is here the wise!
One cup to the dead already,
Hurrah for the next that dies!

V.

Not a sigh for the lot that darkles,
Not a tear for the friends that sink!
We 'll fall midst the wine cup's sparkles
As mute as the wine we drink.
Come, stand to your glasses, — steady!
'Tis this that the respite buys.
One cup to the dead already,
Hurrah for the next that dies!

VI.

Who dreads to the dust returning?
Who shrinks from the sable shore?
Where the high and haughty yearning
Of the soul can sting no more.
No. Stand to your glasses — steady!
The world is a world of lies.
One cup to the dead already,
Hurrah for the next that dies!

VII.

Cut off from the land that bore us,
Betrayed by the land we find!
When the brightest are gone before us
And the dullest are most behind.
Stand, stand to your glasses — steady!
'Tis all we have left to prise.
One cup to the dead already,
Hurrah for the next that dies!

TRADUCTION.

I.

Assemblons-nous, amis, sous la voûte sonore,
Autour de nous nul lambris ne colore
La blanche et livide muraille.
Écoutez rebondir nos rires, nos éclats....
On dirait que les morts sont là,
De retour de leurs funérailles.
Qu'importe! remplissons nos verres,
Buvons sous les yeux de nos frères

Une coupe en leur honneur.
Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourrah pour le premier qui meurt!

II.

Ah! ce n'est point ici que le cristal scintille
Et que le jus que la grappe distille
Brille d'ambre ou de rubis.
Le vin ne répand point une douce chaleur : (1)
Il est glacé comme le cœur,
Noir comme l'éternelle nuit!
Mais, ferme! remplissons nos verres :
Nos cœurs battront mieux tout-à-l'heure :
Buvons à la mort de nos frères,
Hourrah pour le premier qui meurt!

III.

Je vois plus d'une main qui tremble, plus d'une joue déjà creusée. Mais bientôt quoique nos cœurs se brisent, ils brûleront de ce vin généreux. Eh bien donc, ferme! soyons fidèles à nos verres; c'est ici que nous retrouvons notre ardeur :

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourrah pour le premier qui meurt!

IV.

Il fut un temps où nous dédaignions l'orgie; nous nous vantions d'être plus sages alors! Ah! ah! que ceux-là pen-

(1) Le vin n'est agréable à boire dans l'Inde que froid à la glace. Pour obtenir cette température on le plonge dans du salpêtre.

sent à leurs mères, qui ont l'espoir de les revoir jamais. Mais nous, amis, vidons nos verres, la folie est ici la sagesse.

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourrah pour le premier qui meurt!

V.

Ne jetons pas un soupir à la destinée qui s'avance, pas une larme à l'ami qui s'en va! Nous nous envolerons avec les bulles d'air qui couronnent le champagne, nous tomberons muets et froids comme le vin que nous sablons. Allons, ferme! remplissons nos verres; c'est le répit pour les maux de l'âme.

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourrah pour le premier qui meurt!

VI.

Qui craint de rentrer dans la poussière? Qui voudrait fuir le noir rivage où les brûlantes aspirations du génie et du cœur ne pourront plus nous torturer? Non, non, soyons fidèles à nos verres. Le monde n'est qu'un grand mensonge!

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourrah pour le premier qui meurt!

VII.

Retranchés du sol qui nous a enfantés, trahis par la terre d'exil, quand les plus brillans et les plus aimés sont tom-

bés devant nous, quand ce sont les plus tristes qui restent, qui voudrait survivre. En avant nos verres.

Buvons à ceux que recouvre la tombe,
Buvons au premier qui succombe,
Hourrah pour le premier qui meurt!

Vers le commencement de mai le fléau parut se lasser, ses coups étaient moins certains ; le choléra avait dégénéré en cholérine et beaucoup de malades lui échappaient. L'administration avait fini aussi par se décider à retirer le régiment de ce malheureux fort et à nous camper dans une plaine où l'atmosphère était plus salubre. A partir de ce changement le mal diminua d'intensité ; je fus du nombre des derniers atteints, et après avoir passé par tous les paroxysmes de la maladie, je me réveillai de mon délire dans une superbe villa occupée par le docteur Mac Leod, chirurgien en chef de la province. Cet excellent homme était marié à une Française de Pondichéry, mademoiselle Hall qui avait été l'amie de ma mère. Dès qu'elle avait appris mon danger, son cœur de créole s'était vivement ému et elle avait supplié son mari de me faire transporter dans son propre palanquin, de la tente où je gisais au milieu d'un camp infecté, dans sa propre habitation où tous deux me prodiguè-

rent les soins les plus tendres. Je passai tout un mois dans leur belle demeure et là prit naissance une amitié qui dura jusqu'à la mort de cette excellente femme que ma prière cherche encore au ciel parmi les saintes où elle a dû trouver place. Quant au digne Écossais, il poursuit encore dans l'Inde une carrière de bienfaits, si jamais il parcourt ces lignes puisse-t-il y trouver l'hommage d'un cœur reconnaissant.

Ce fut le 1er juin que je rejoignis les drapeaux, le régiment était rentré dans ses casernes depuis quelques jours. En voyant défiler nos compagnies pour la parade du soir, je fus douloureusement affecté de la diminution des cadres : un quart des officiers présens au commencement de février, cent trente sous-officiers et soldats sur un faible bataillon de sept cents hommes, vingt femmes et une cinquantaine d'enfans avaient péri. Mais telle est l'élasticité de l'esprit humain, surtout dans le militaire, que l'impression morale fut bientôt effacée : le régiment reprit son allure ordinaire comme une belle frégate après un combat ou une tempête répare ses agrès, nettoie ses ponts, consigne ses morts à l'oubli des flots et poursuit sa route, belle, joyeuse et parée, sur les cimes agitées de l'Océan.

Cependant la mort du jeune Campbell, les émotions que nous avions tous partagées, notre petit nombre sous les drapeaux, car nous étions réduits par le choléra, les congés et le départ des invalides, à une vingtaine d'officiers, et aussi la communauté fondamentale et obligée de notre existence, avaient amené un changement notable dans ma position. Au bout de dix-huit mois je pouvais compter parmi mes camarades quelques amis sincères et pas un ennemi. Il ne me manquait plus que le baptême du feu pour effacer la tache originelle de l'étranger; je ne devais pas tarder à l'obtenir ainsi que le lecteur le verra à la suite de mon voyage à Pondichéry; nous eûmes même à cette époque une première alerte qui fit palpiter tous nos cœurs de joie et d'impatience. L'affaire n'eut cependant aucune suite, l'éclair passa sans amener l'orage; mais comme c'est une de ces crises périodiques qui se renouvellent à des intervalles plus ou moins longs, tantôt sur un point, tantôt sur une autre, dans le vaste empire de la Compagnie anglaise, et qui révèle le travail intérieur caché sous la surface, j'en dirai quelques mots en passant.

Au sud des Provinces cédées s'étend le royaume actuel du Maïssore réduit à de bien plus étroites

limites qu'au temps de Hyder-Aly et de Tippoo, et replié en quelque sorte autour du siége de leur ancienne puissance. Mais le souvenir de la grandeur et de la gloire des deux héros est encore vivace dans ces contrées; il y règne toujours et surtout il régnait dans les années 1833 et 1834 une fermentation sourde, un levain de haine toujours prêt à éclater contre les tyrans, ou si l'on aime mieux contre les protecteurs de l'esclave méprisé qui végète aujourd'hui sur le trône des sultans. Pour opposer une digue à cette désaffection normale et maintenir ce peuple turbulent la Compagnie a choisi la seconde ville du royaume, Bangalore, admirablement assise dans un excellent climat sur le plateau qui domine et prend à revers tous les défilés du pays pour y concentrer ses moyens d'action. C'est l'aire d'où elle plane sur les fertiles plaines, les nombreux villages et les villes populeuses de cet empire; aussi est-ce le quartier général d'une de ses plus effectives divisions militaires, corps d'armée complet dans toutes ses parties, avec un noyau de plus de deux mille Européens, dont une troupe d'artillerie à cheval, un régiment de dragons royaux (le seul dans la présidence de Madras), une compagnie d'artillerie

à pied et un régiment d'infanterie européenne. Autour de ce noyau se rangent une compagnie d'artillerie à cheval native, un régiment de cavalerie régulière noire, et quatre régimens de cipayes.

Partout où il y a fermentation continue, la moindre cause détermine une éruption. En 1833 le mécontentement normal de la population rencontra des semences de désaffection dans les régimens de cipayes que le hasard avait réunis dans le corps d'armée de Bangalore. Ces deux principes hostiles s'attirèrent réciproquement par leur affinité, et de leur contact naquit un complot qui dans tout pays homogène aurait certainement été fatal à la petite poignée de conquérans disséminés dans ce vaste empire. Mais ce qui fut possible à Caboul en 1841 ne l'a jamais été et le sera jamais dans l'Inde, où la population est une immense mosaïque. A Caboul tous les habitans du sol, le cultivateur comme le citadin, l'homme de guerre comme le prêtre, le prince comme le mendiant appartenaient à une seule race bien que divisée en clans et fractionnée sous différens chefs, mais avec une origine, des idées, une religion et une impulsion communes. Tous obéissaient à un sentiment unique : la haine de l'envahisseur étranger

et de l'infidèle. Il n'en sera jamais de même dans l'Inde où Musulmans et Hindous, Sounnies et Schiahs, Arabes et Rohellas et toutes les variétés infinies de castes échangent certainement entre elles une haine tout aussi invétérée que celle qu'elles portent individuellement aux Européens. C'est cette absence d'homogénéité qui fait la sécurité de l'empire Anglo-Hindou; ce fut elle qui fit avorter en 1833 presque au moment de l'exécution, la tentative de Bangalore.

Deux soubadars (officiers de cipayes du rang de capitaines) des 9e et 27e régimens, qui par une singulière coïncidence portaient, si ma mémoire est exacte, les noms de Hyder-Aly et de Scheik Tipoo, s'étaient mis à la tête du mouvement et avaient conçu le plan d'une insurrection qui devait commencer par une attaque de nuit sur les lignes de la cavalerie européenne. Il est nécessaire d'expliquer que les chevaux de la troupe dans l'armée indienne n'entrent jamais dans une écurie: ils passent l'année entière en plein air plus ou moins chaudement vêtus suivant la saison, qui n'est jamais assez rigoureuse pour causer parmi eux une grande mortalité, mais invariablement attachés par le cou, soit à un arbre, soit à un poteau,

et les deux pieds de derrière retenus par des cordes attachées à des piquets fichés en terre suivant une ligne droite. C'est cette dernière circonstance qui a fait appeler ces campemens lignes de la cavalerie. Quelques palefreniers indigènes du régiment des dragons royaux devaient guider une bande de conjurés qui au milieu de la nuit auraient coupé simultanément toutes les cordes qui retenaient les chevaux et les auraient lancés dans toutes les directions en les faisant partir à grands coups de lanières. Ceux-ci, qui sont invariablement *des entiers*, se seraient précipités dans la campagne avec toute la fougue de l'état sauvage. A mesure que les cavaliers européens seraient accourus de leurs casernes pour s'enquérir de leurs chevaux ils auraient été successivement massacrés. Le même sort attendait la portion européenne de l'artillerie à cheval. Ceux-ci détruits, les conjurés s'attendaient à avoir bon marché du régiment d'infanterie royale contre laquelle ils eussent réuni les quatre régimens de cipayes, la cavalerie et l'artillerie noires; mais le côté faible de ce complot, c'est qu'il s'en fallait de beaucoup que les corps indigènes où se retrouvaient toutes les subdivisions de castes de la population fussent ou pussent être

unanimes dans ce mouvement; il avait même fallu en faire un secret aux quatre cinquièmes dont la moitié à tout événement serait restée fidèle aux Anglais. Ainsi en supposant que la conjuration n'eût pas été éventée, le succès en était encore fort douteux et ne pouvait être que momentané; mais ceux même qui l'avaient ourdie ne purent se garder la foi jurée. Les haines qui les séparaient se réveillèrent avant même d'avoir laissé poindre le jour de la liberté, dont le faible cri fut étouffé au milieu de ces passions anti-nationales : ce fut à qui trahirait le premier ses complices. Le gouvernement averti mit aussitôt la main sur les principaux chefs; on les fit attacher chacun à la bouche d'un canon; leurs membres disparurent dans un tourbillon de fumée, et les nuages qui s'amoncelaient sur l'horizon politique se dissipèrent au bruit de l'explosion.

Le tableau que j'ai essayé de donner de Bellary, comme un chef-lieu politique important, civil et militaire de la présidence de Madras, ne serait pas complet si j'oubliais de parler de la société des *Missionnaires protestans pour la propagation de la foi*, qui a ici un établissement et une chapelle. Ce corps ne relève point de l'église anglicane et professe des

nuances d'opinions religieuses tout-à-fait distinctes. C'est un saint-simonisme religieux mitigé, une communauté prédicante et commerçante, gouvernée par certains chefs élus dans la société mère qui siége à Londres. Chaque individu qui y est admis renonce, en prenant les ordres, à sa liberté et à toute propriété individuelle; sa personne comme sa fortune appartiennent à la communauté : c'est la société qui lui donne une compagne choisie dans la famille d'un de ses membres, qui le remarie s'il devient veuf, qui trouve des maris pour ses filles quand il est père ou pour sa veuve s'il vient à mourir. Il ne peut rien posséder en propre et il doit compte à la société de tout ce qu'il gagne comme prêtre, comme banquier, comme industriel ; mais en retour elle assure son existence ; on ne lui laissera jamais manquer du nécessaire, rarement même d'un élégant confortable. Enfin, pour exciter et développer ses moyens, on lui fait une existence proportionnée à son utilité. Mais que suit-il de tout cela? Ce n'est plus un prêtre. Son amour conjugal et paternel le porte naturellement à désirer d'améliorer la position matérielle qu'il doit partager avec sa famille, et pour y parvenir, à s'efforcer avant tout de bien mériter de la société

et de ses chefs en avançant leurs intérêts. Il est peut-être venu dans l'Inde avec l'honnête intention de prêcher l'Evangile; mais séduit par ses affections, occupé d'études spéciales que ses chefs lui ont imposées, absorbé par ses transactions de banque ou ses spéculations commerciales, il tient des registres, dirige une correspondance, professe la chimie, fait du papier, imprime, relie, bâtit des maisons et oublie son métier de missionnaire. C'est une fourmi ouvrière, patiente et laborieuse qui augmentera le capital, étendra l'influence et les relations commerciales de la république industrielle à laquelle elle appartient, mais qui, s'il en faut juger par le passé, ajoutera peu au domaine du christianisme sur les bords du Crishnah et du Gange.

On a la bonhomie de croire chez nous, et on s'imagine faire acte d'impartialité, en répétant que la religion protestante est plus tolérante que la nôtre. Il n'en est rien : je n'ai rencontré chez les protestans anglais que la plus excessive intolérance pour toute forme de religion étrangère à la leur, surtout pour les autres sectes chrétiennes; intolérance qui de nos jours ne va pas jusqu'à la persécution, parce que la politique et les intérêts maté-

riels font contre-poids à la malveillance religieuse, mais qui va au moins jusqu'au mépris dans ce monde et à la condamnation éternelle dans l'autre. C'est un fanatisme sec, sans enthousiasme et sans tendresse d'âme dans la manifestation de sa dévotion ; une stricte observance des convenances, voilà tout ce que j'y ai trouvé.

Avant de terminer ce chapitre, il me reste encore à noter une autre remarque que j'eus l'occasion de faire, tant à Bellary que durant toute la période de mon service dans l'Inde : c'est le peu de fusion que le service militaire, sous un même gouvernement et sous des officiers homogènes, a amené entre les soldats européens et les cipayes. Ils vivent, s'exercent, se promènent ou s'amusent aussi séparés, aussi distincts, en échangeant aussi peu de sympathie qu'aux premiers jours de la conquête. Ce n'est point faute d'entendre le même langage ; car le soldat en quête du plaisir, acquiert bien vite une langue que dédaigne son officier qui se contente d'acheter les voluptés que dérobe son subalterne. Un grand nombre de nos sous-officiers et de nos soldats se faisaient très bien comprendre en hindou, télougou, canari, quel que fût le dialecte de la province où nous étions can-

tonnés. Et cependant, de même que les eaux du Rhône traversent le lac de Genève sans se confondre, le régiment européen poursuit aussi une existence isolée dans tout un corps d'armée de cipayes; les autorités ne cherchent même pas à produire cette fusion par le rapprochement, car le contact développerait et multiplierait les antipathies. Au contraire, dans toutes les stations militaires, les soldats natifs et européens ne peuvent sortir des limites de leurs lignes respectives sans une permission spéciale. Cette restriction est commandée par l'humeur bruyante et trop joyeuse des soldats anglais, quand ils ont bu pour une paice (4 centimes) d'arak. Cette joie, parfaitement caractérisée par l'expression anglaise « *Animal spirits* » si nous la traduisons par la gaîté d'un animal, dégénère malheureusement toujours en grossièreté et en brutalité. Le plaisir de la basse classe en Europe, mais principalement en Angleterre, est par-dessus tout le sentiment et l'exercice de la force physique ; il s'ensuit que les épanchemens de la cordialité soldatesque des Européens ne sont pas moins redoutés des Indiens que leur humeur querelleuse, parce que cette familiarité est toujours brutale. Un soldat rencontrera près d'un puits un cipaye tirant

de l'eau « il lui donnera, comme à un camarade, « une bonne claque sur l'épaule le plus amicale- « ment du monde, par forme de salut et de plai- « santerie. Cela désespère un pauvre diable d'Hin- « dou, parce que traduite en hindoustani, cette « plaisanterie est un affront et une souillure. Il « grogne un peu, mais ne se fâche pas sérieuse- « ment, parce qu'il connaît l'intention cordiale de « la chose (1), » peut-être et plus souvent aussi parce qu'il sait que le gigantesque Européen le briserait comme un verre.

Si quelquefois de jeunes cipayes sans expérience et tout fraîchement recrutés de la campagne se laissent entraîner par des Européens en goguette à se joindre à quelque partie de plaisir, leur histoire est invariablement celle du pot de terre et du pot de fer. Ils sont sûrs de s'en revenir froissés, meurtris, humiliés et emportant au fond du cœur les premiers germes de cette haine que la force inspire toujours à la faiblesse. Il est d'autres causes morales d'éloignement entre les deux races, plus graves et plus profondes, ce sont l'ivrognerie, les passions terribles et la bestiale incontinence.

(1) Jacquemont.

du soldat anglais. Ses excès en ce dernier genre se sont si souvent renouvelés, qu'aujourd'hui une pauvre femme vieille et laide, qui ne songe pas à se couvrir quand des natifs passent devant elle, s'arrête et tourne le dos du plus loin qu'elle aperçoit un Européen. Un jeune conscrit que les veillées du corps-de-garde n'ont pas encore corrompu, s'il traverse en école buissonnière le cantonnement des cipayes, rencontrera une jeune femme : il lui sourira, ou lui dira bonjour galamment, comme il le ferait pour une jeune fille de sa classe en Angleterre, et passera outre sans plus y songer. Mais il a froissé les sentimens les plus irritables, la corde la plus sensible du peuple auquel il s'est mêlé. Soit au moral, soit au physique, le contact, la caresse même de l'Européen laisse toujours à l'indigène une flétrissure. Le cipaye admet pourtant une immense distinction entre le soldat et les officiers. Il méprise le premier comme de basse classe et d'une caste impure ; il distingue les autres par le nom collectif de sahiblog, la caste des gentilshommes.

CHAPITRE XIX.

Le nouvel an.—Maîtres et serviteurs.—La passion du mariage chez les indigènes.—Voyage de Bellary à Pondichéry.

Nous sommes arrivés au 1er janvier 1834. Bien que ce ne soit pas le premier jour de l'année pour les natifs, soit Musulmans soit Hindous, ils se trouvent trop heureux de saisir l'occasion d'un jour de fête. En me réveillant le matin, je trouve deux énormes bananiers plantés sur le seuil de mon domicile; des guirlandes de fleurs sont suspendues en festons à toutes les portes et fenêtres, autour des cadres sur la muraille, à la poignée de mon sabre, au plumet de mon shako, partout où il y a une frise ou un clou pour servir de point d'appui. Le plancher de toutes les chambres est semé de pétales de fleurs roses et blanches comme nos rues autrefois en un jour de procession ; des bouquets de jasmin et de mougri disposés sur tous les meubles embaument et empoisonnent l'atmosphère. Dès que je mets le nez à la porte de ma chambre à

coucher, tous les domestiques rangés en ligne et guettant ce moment me jettent chacun au cou un collier de fleurs blanches que je suis condamné à porter jusqu'à l'heure du déjeuner pour ne pas blesser ces pauvres gens. Sur ma table je trouve une espèce de gâteau appelé baba, cadeau de mon maître-d'hôtel qui me l'offre en portant jusqu'à son front un pan de ma robe de chambre; des mithaies (sucreries de différentes espèces) sont présentées par les autres serviteurs. Il n'y a pas jusqu'à mon petit groom âgé de douze ans qui ne m'offre un citron de la valeur de quatre centimes; en priant le ciel que mon ombre lui soit toujours favorable et que je lui tienne lieu de père et de mère.

Me voilà donc assis, paré comme le bœuf gras, assez embarrassé de ma tournure et humant patiemment ma tasse de thé. Quand tout d'un coup la vérangue ouverte où je déjeune est envahie par une foule de gens, marchands et industriels de toutes les professions du bazar, venant offrir à monseigneur l'interprète les cadeaux et les souhaits du nouvel an. Chacun est accompagné d'un valet portant sur sa tête un petit plateau couvert de cornets en natte ou en feuilles de bananier, contenant des raisins de caisse, des amandes ou des bonbons.

Un gros épicier me présente une corbeille massive en sucre candi que l'on prendrait pour du cristal; chacun donne en proportion de sa fortune ou des services qu'il peut attendre de moi. La majorité se contente d'offrir un citron ou limon qu'il accompagne de ses profonds salâms. Cet usage n'est plus qu'un reflet, une parodie innocente et quelquefois burlesque de la corruption qui régnait sous les gouvernemens indigènes et dans les premiers temps du régime de la Compagnie. Il est aujourd'hui défendu à tout employé civil ou militaire du gouvernement britannique de recevoir aucun cadeau en numéraire ou en marchandises; mais il n'y a pas bien long-temps encore, pas plus loin qu'en 1820, qu'un natif ne recevait ou ne rendait jamais la visite d'un Européen, sans reconnaître cet honneur par des présens ruineux. Les officiers qui escortaient un Résident chez un prince, chez le Nizam d'Hyderabad par exemple, recevaient chacun pour 4 ou 5,000 fr. de châles de Cachemire. Cet heureux temps n'est plus : aujourd'hui si un natif vous fait une visite de cérémonie, il se contente de vous offrir en s'inclinant profondément un des petits citrons du pays, comme une espèce de carte de visite; et si vous êtes chez lui

un domestique vous remettra au moment du départ deux petits flacons d'essence de roses ou d'huile de sandal. Mais les salâms, les hommages et les complimens les plus hyperboliques sont toujours de mode. Si un boulanger, par exemple, voulait obtenir une recommandation pour la pratique du régiment, il adressait ainsi sa pétition : « au dispensateur des faveurs, au juste par excellence, au protecteur du pauvre, au clairvoyant, au sage, au généreux lieutenant de Warren, puisse son ombre ne jamais diminuer, et l'arbre de sa fortune toujours grandir; » ou c'était quelque autre préambule du même genre.

J'avais congédié toute cette cohue, quand un bruit de tamtams et de guitares se fit entendre dans l'avenue de mon jardin mêlé à des voix de femmes, et immédiatement des bayadères commencèrent à exécuter leurs danses sur ma pelouse. C'étaient des demoiselles qui désiraient obtenir ma protection pour exercer leur industrie dans le cantonnement européen. Nouveau Joseph, je m'enfuis dans les appartemens intérieurs, en ordonnant à mes gens de renvoyer au plus tôt ces syrènes.

« Les Européens, dans les villes de l'Inde, dit Jacquemont, n'aperçoivent presque rien de la

« vie des natifs qui les servent. Il n'y a peut-être « pas un employé civil ou militaire qui sache où « demeurent ses domestiques, s'ils sont mariés, « s'ils ont des enfans, ce qu'ils font de leurs épar- « gnes. » Cela tient bien un peu aux habitudes singulières des natifs, mais plus encore au défaut de bonhomie et de sympathie chez les Anglais. C'est certainement une chose étrange et particulière à la nation anglaise, que cette distance à laquelle elle est si jalouse de tenir les étrangers avec lesquels elle est mêlée! Le service domestique dans l'Inde est comme ailleurs le service militaire; il dure pour chaque homme quelques heures du jour; hors de là il se trouve libre et vous ne savez absolument rien de la forme d'existence de l'individu qui vous sert depuis des années, qui assiste à vos repas et à votre toilette, qui circule comme le chat de la maison dans tous vos appartemens et qui comme cet animal, après avoir rempli durant le jour une fonction spéciale quelconque, disparaît la nuit. De toute votre suite nombreuse, il n'y a que le petit groom, enfant de douze à treize ans, qui dort dans la vérangue ouverte pour répondre à votre appel durant les heures de repos; mais bien heureux s'il vous entend, car sa paupière est

oppressée sous les doubles pavots de son âge et de son climat. Vous pouvez cependant obtenir de quelqu'un de vos gens, de votre maître-d'hôtel, par exemple, de s'établir non sous votre toit mais dans votre enclos; c'est à une condition : il faut que vous lui laissiez toute liberté d'élever sa hutte avec sa double enceinte de nattes et d'argile dans la partie la plus reculée et la plus ombragée du jardin. Quand la ruche sera prête, par une nuit obscure, il y amènera, dans une voiture fermée, tout son essaim, ses femmes et ses enfans; mais alors il faut scrupuleusement éviter toute occasion d'éveiller sa jalousie toujours inquiète. Le maître qui essaierait de soulever le perdah, le rideau du gynécée, se verrait justement puni par un coup de poignard ou une dose de poison. La plupart des domestiques d'un régiment, quand ils se résignent à suivre la carrière nomade de leurs maîtres et n'ont pas le moyen de transporter leurs femmes avec les précautions et la vigilance nécessaires pour les dérober à tous les yeux, les laissent dans leur province, sous la sauvegarde de leur famille. Chacun fait alors à la sienne une pension mensuelle réglée sur la quotité de ses gages : la moindre est d'une roupie (2 fr. 50 cent.); c'est ce

que donne le plus pauvre, celui qui n'a que quatre roupies (10 francs) par mois pour se nourrir et se vêtir. Mais quelle que soit sa pauvreté, chacun veut se marier, avoir une femme à lui, qui soit sa chose, sa propriété. Il n'a pas de vêtemens pour couvrir sa peau nue durant l'hiver, il n'est pas sûr du pain du lendemain; pour supporter cette pauvre créature qu'il associe à sa misère il devra souvent se refuser à lui-même les premiers alimens... mais il serrera son cummerbund (sa ceinture) sur ses flancs amaigris et se rappellera en souriant qu'il a sa petite femme dans son village près de laquelle l'attendent des jours meilleurs, sa janie, son nourmâhl, sa vie, la lumière de son foyer.

Et ce n'est pourtant pas par amour qu'il l'a épousée puisqu'elle a peut-être huit ans; car c'est à cet âge chez les Hindous que les parens concluent entre eux, dans chaque caste, les mariages de leurs enfans. D'ailleurs il ne l'avait jamais vue avant les fiançailles; elle a été choisie par la famille. Chez les musulmans, les arrangemens sont encore à-peu-près les mêmes, seulement ils ne se marient qu'à l'âge de consommer le mariage; mais le jeune époux ne connaît l'épousée qu'en enlevant son voile le soir du jour des noces. Une dernière observation

et qui est vraie pour les natifs de tout âge, de toute croyance et de toute condition, c'est qu'ils parlent avec la même indifférence, presque avec dégoût, de femmes qui ont à peine cessé d'être enfans. La nature dans ces climats est aussi plus précoce et plus destructive : la femme sera mère à douze ans et décrépite à trente.

Le nombre de mois était enfin révolu qui m'autorisait à prendre un trimestre de congé. Il me tardait de revoir Pondichéry, sa plage dorée, sa mer harmonieuse, et la sœur tant aimée qui m'attendait sur ses bords. J'étais las aussi de cette insipide garnison, de ce triste rocher qui avait déjà accumulé sur ma tête tant de souvenirs de deuil. Et il faut enfin l'avouer, je sentais comme un malaise, l'appétit de cette vie nomade dont les charmes nous recherchent toujours une fois qu'on les a goûtés. Quel est donc l'attrait de cette existence vagabonde? N'est-ce pas qu'elle est semée d'une foule de petits incidens imprévus, offrant à la volonté une multitude d'objets qui sollicitent son exercice. Il faut à chaque instant délibérer, vouloir et agir, sur une échelle minime à la vérité, mais enfin on a voulu et agi. « On a goûté par là un plaisir na-« turel, d'autant plus vif qu'il est plus rare dans

« le système habituel de notre existence. » Quoi qu'il en soit, je me rappellerai toujours le frémissement de plaisir avec lequel je sautai en selle, le 12 janvier 1834, vers six heures du soir, immédiatement après un joyeux dîner avec mes camarades à la table d'hôte; j'échangeai encore de nombreuses poignées de main, puis, cédant à la fougue de mon bel arabe, je lui donnai carrière.

Ai-je encore des contemporains à Bellary ou à Hyderabad? Dans ces sociétés éphémères qui brillent un instant au soleil de l'Inde pour disparaître aussitôt, est-il quelqu'un qui se rappelle *le Duc*, le prince des coursiers arabes, qui ait pu le connaître et l'oublier. C'était l'admiration du régiment; le plus petit enfant de troupe l'aurait reconnu dans un escadron. Je crois voir encore sa tête mignonne, son profil d'antilope, ses jambes fines et grêles, son poitrail vigoureux, ses hanches fermes et arrondies comme celles d'une jolie femme. Qu'es-tu devenu, mon pauvre Duc! tes membres gracieux sont-ils devenus la proie du chakal et du vautour, ou traînes-tu encore une triste vieillesse, en pensant aux espaces que nous avons dévorés ensemble!

Mes gens m'avaient devancé de deux petites marches; je les rejoignis à Cuddigol, le second vil-

lage à sept lieues sud-est de Bellary. Pour voyager plus lestement, je ne me suis embarrassé ni de tentes ni de voitures à bœufs; ma suite se compose seulement de mon valet de chambre qui fait aussi les fonctions de cuisinier; il est monté sur un tattoo; viennent ensuite deux palefreniers et deux herbaires pour mes deux chevaux; enfin deux cowry-coulys portant quatre paniers en rotins contenant toute ma garderobe, mes provisions et mes ustensiles de voyage. Ma petite caravane, ainsi réduite à la plus simple expression, se compose encore de huit personnes et trois bêtes (j'entends par ce mot les quadrupèdes).

Le 13, une course de cinq lieues jusqu'au village de Countacol, sur une plaine onduleuse et médiocrement cultivée, alternativement prairies et terres noires.

Le 14, à Berracherrou (cinq lieues). — Le pays devient plus accidenté : on aperçoit quelques monticules, puis une rangée de collines qui se dirigent vers l'est : ce sont les premiers contre-forts des Ghattes. En revanche, la route ou plutôt le sentier devient détestable, se perd à chaque instant et demande absolument un guide. Où sont donc ces belles routes dont Montgommery-Martin parle avec

tant d'emphase et qui font tant d'honneur à la Compagnie. Je n'en ai vu nulle part. Nous voici sur une des grandes lignes militaires et commerciales, sur une des principales voies de communication de la présidence de Madras, et la direction à suivre n'est pas même indiquée. Partout où vous trouvez une route, c'est un prince du pays qui en a fait les frais; si la campagne est semée d'arbres, vous êtes sûr que ce sont des indigènes qui les ont plantés.

La route jusqu'à Gouthy n'offre d'autre particularité que quelques filets de sable mouvant assez dangereux, qui traversent les terres noires en se dirigeant vers la mer.

15 janvier. — Ghouty, surnommé le Gibraltar du Carnatique se compose comme Bellary de deux forts et d'une citadelle superposés l'un à l'autre sur le penchant et au sommet d'une montagne conique. C'était autrefois le quartier général du corps d'armée cantonné dans les Provinces cédées : comme forteresse elle est infiniment supérieure à celle de Bellary, et comme position militaire elle est au moins aussi bonne, mais la malaria s'y est attachée avec une telle intensité qu'il a fallu l'abandonner. C'est une chose remarquable que les

variations auxquelles sont sujettes diverses localités de l'Inde. Des lieux célèbres autrefois pour la pureté de l'air et la salubrité du climat exhalent aujourd'hui des miasmes pestilentiels et sont littéralement inhabitables; on dirait que comme au temps de Sodome et de Gomorrhe la terre s'ouvre pour laisser échapper des gaz qui dévorent la population. Tel a été le sort de Ghouty, tel sera celui de Bellary. Ce qui est encore plus extraordinaire c'est que ce changement a eu lieu généralement en raison inverse des causes qui auraient dû purifier ces localités : il a suivi la substitution de la propreté et de la ventilation d'un cantonnement européen à l'entassement et à la saleté de la population native. Ainsi tant que les forts de Ghouty, Nundidroug, Gingi, Seringapatam, présentaient chacun une fourmilière humaine entassée dans des huttes fétides, le choléra et les fièvres typhoïdes étaient des maladies inconnues. On ne trouve aujourd'hui dans ces mêmes lieux que des casernes abandonnées et des ruines; tout y est d'une propreté exquise, et cependant une seule nuit passée dans une de ces casernes est généralement suffisante pour développer le germe d'une maladie sinon mortelle au moins destructive du tempéra-

ment. Observons encore que trois d'entre elles sont sur des montagnes à une grande élévation au-dessus des plaines environnantes, éloignées de tout marécage et presque absolument privées d'eau.

Le fort supérieur de la place de Ghouty, comme la citadelle de Bellary, est une geôle pour les prisonniers d'état. A l'époque de ma visite ces malheureux étaient au nombre de quatre : le plus remarquable était un ancien ministre d'un rajah de Vizianagor, qui avait perdu une jambe en combattant pour son maître. Le prince et le serviteur étaient enfermés depuis nombre d'années, mais le rajah venait de mourir. Deux autres étaient des polygars ou chefs militaires de certains fiefs dans le Kimedy (circars du nord), et le quatrième était le rajah de Tinevilly, tout récemment arrivé.

17 janvier. Tadpotrie (cinq lieues et demie). — Parti deux heures avant le jour, je me trouve au lever du soleil dans un pays qui a complétement changé de face. La route n'est pas faite, mais elle est au moins tracée par une avenue de beaux arbres sur un sable fin et délié, dans lequel bêtes et gens enfoncent à chaque pas. Si ce n'était quelques formes de la végétation, de distance en distance un arbre des tropiques, on pourrait se croire en

Europe : vus d'un peu loin, les fermes et les villages, qui ont ici un certain air de propreté et de régularité, ne détruiraient pas l'illusion ; mais cette illusion cesse du moment qu'on y entre et l'on se demande si ces habitations doivent servir à une race lilliputienne. Dans la plupart de ces huttes le toit est si bas que les habitans ne sauraient se tenir debout. Ce qui serait pour nous un supplice n'est pas même une privation pour eux, par l'habitude qu'ils ont de s'accroupir sur leurs talons dès qu'ils le peuvent : c'est leur manière de s'asseoir, c'est ainsi qu'ils se reposent le mieux ; et les natifs n'entrent chez eux que pour se reposer ou s'asseoir ; tous leurs exercices et les travaux de leur industrie se font au-dehors.

18 janvier. — A Shetti-Warripilly, belle bourgade d'environ deux cents maisons en bois et terre glaise. C'est une course d'environ huit lieues. A mesure que j'avance vers la station, la rangée de montagnes qui s'était éloignée depuis Ghouty se rapproche insensiblement et jette ici un mamelon à travers la route. Je me suis amusé depuis quelques jours à étudier les différens groupes sur le chemin, et je reste convaincu que le christianisme est le seul code de législation morale favorable aux femmes.

Nulle part leur condition ne m'a paru si misérable que dans les basses classes chez les Hindous qui semblent reproduire leur espèce à-peu-près comme les animaux, sans une idée même confuse d'amour. Les hommes semblent les considérer comme des créatures tellement impures qu'on est étonné que le dégoût ne réprime pas le penchant naturel. Je rencontre grand nombre de pauvres familles en voyage. Si affamées qu'elles paraissent, si nues qu'elles soient, dans les derniers degrés de la misère et du dénuement, le mari marche invariablement silencieux devant, la femme le suit à quelques pas en arrière, portant un enfant en bas âge à cheval sur la hanche du côté gauche. S'ils possèdent quelques meubles, c'est encore elle qui en est chargée. Je l'ai vue quelquefois pliant sous un poids énorme, sans que son époux qui ne porte que son bâton de voyage, songe à la soulager même de son enfant. La femme est ici une vraie bête de somme qui suit son maître sans murmurer, sans chercher à attirer son attention. Quelquefois il y a deux femmes pour partager la servitude et les dédains d'un même homme : elles marchent l'une derrière l'autre, la favorite la première, chacune portant ses propres enfans et partageant entre elles

le bagage. J'ai suivi quelquefois de ces tristes caravanes l'espace de plusieurs lieues, sans les voir se joindre ou se dire un mot. Quand plusieurs familles voyagent en commun, tous les hommes marchent ensemble, les femmes réunies viennent après eux à une distance respectueuse. Si une cavalcade étrangère, surtout si un Européen vient à croiser ce dernier groupe, la plupart des femmes s'arrêtent et tournent le dos, ou bien se couvrent le visage pour passer. Elles s'éloignent mornes et muettes, comme si elles suivaient un enterrement. Il est impossible de croire à quelque sentiment de bonheur dans leur existence.

Au village, elles ne vont nulle part qu'au marché et à la rivière, pour faire leurs emplettes ou leurs ablutions; mais pour leurs plaisirs, pour leurs amusemens, jamais elles ne sortent. Elles ne participent à aucune récréation des hommes, et leur commerce avec leurs époux n'admet aucune familiarité; même à la maison ceux-ci causent rarement et ne mangent jamais avec elles; elles prennent leur nourriture quand le maître a fini.

19 janvier. A Tchelamacour, village du même genre que le précédent (quatre lieues). — Voyant une charrue arrêtée près du chemin, je m'en ap-

prochai pour l'examiner : c'est tout simplement un bâton crochu qui ne fait que gratter la terre. Deux bœufs sont attelés à ce misérable instrument de labour, et des femmes qui suivent le laboureur brisent à la main les mottes qu'il soulève sans les diviser. Ces bœufs sont assez petits, généralement d'un brun noir ; ils ont tous une loupe de graisse sous le garrot. On n'emploie point leur fumier pour engraisser les terres ; le champ le plus voisin reçoit la litière, tandis que la fiente elle-même remplace le combustible qui est très rare dans cette partie de l'Inde. Quelques familles se chargent de la manufacturer : on la pétrit avec de la paille hachée, puis on la divise en larges gâteaux qu'on fait sécher au soleil ; il n'y a que les femmes qui se livrent à ce dégoûtant travail. Ces malheureuses se tiennent le matin auprès des bœufs, et j'en ai vu se quereller et se battre pour enlever leur fiente. Dans tous les villages que je traverse sur cette route, les murs de chaque maison sont couverts de ces gâteaux : c'est là provision de combustible de chaque famille ; on n'y attache aucune idée de malpropreté, tout au contraire.

La fin de janvier n'est pas en général l'époque de la culture ni encore celle des récoltes : la terre

dans ce climat favorisé en rapporte deux chaque année, une de riz, qui occupe le sol depuis le mois de juin jusqu'à celui de novembre; l'autre de blé, de plantes légumineuses ou oléifères qui ne demandent pas à être inondées et mûrissent leurs graines pendant les chaleurs. Dans ce moment, les terrains cultivés autour de moi présentent surtout du blé, du colza, du lin, et plus souvent encore le cotonnier à demi sauvage, à laine courte et grossière.

Le 20, à Appiapelly (cinq lieues). — Ce village n'a de remarquable qu'une pagode richement sculptée, mais avec des bas-reliefs abominables : ce sont des allégories obscènes sur la création, où le Lingam joue le principal rôle.

Le 21, à Cuddapah (cinq lieues). — La route, toujours plus sablonneuse, traversée par plusieurs torrens à sec à cette époque de l'année, s'avance vers une rangée de montagnes qui la coupent à angles droits. Ces montagnes paraissent d'abord toutes bleues, puis prennent une couleur cuivrée aux premiers rayons du soleil : c'est la chaîne orientale des Ghattes qui court du nord au midi, parallèlement à la côte. La partie que l'on aperçoit d'ici est chauve et désolée. Presque à ses pieds,

mais encore dans la plaine, se trouve la petite ville de Cuddapah, station civile et militaire, à laquelle sa position au débouché de plusieurs défilés des montagnes donne une certaine importance politique. Une lettre d'introduction dont j'étais porteur pour un officier de la garnison m'y assurait la plus gracieuse hospitalité.

La ville de Cuddapah, autant que j'en pus juger par sa surface et son mouvement, me parut contenir de huit à dix mille âmes ; ce sont principalement des Pathâns ou descendans d'Arabes par des femmes indiennes : ils ont tout le fanatisme et toute la turbulence de leurs pères. Quelques mois avant mon passage, cette ville avait été le théâtre d'un mouvement insurrectionnel contre le gouvernement de la Compagnie, mouvement qui était une ramification de la conspiration de Bangalore et devait avoir lieu simultanément ; mais les chefs craignant d'être trahis, avaient précipité l'explosion, en faisant jeter la nuit un cochon mort dans la grande mosquée, persuadant en même temps au peuple que cette profanation était l'ouvrage des Européens. Ce fut en vain que le collecteur, M. Macdonald, jeune homme du plus grand mérite, essaya de désabuser la multitude irritée, il

fut impitoyablement massacré avec son escorte. Mais ce moment d'effervescence n'enfanta aucune organisation révolutionnaire : un instant d'énergie mal dirigée fut immédiatement suivi d'une prostration complète. Les troupes envoyées pour étouffer l'insurrection ne rencontrèrent aucune résistance ; on leur livra même les coupables, et la mort du collecteur fut suivie d'une punition exemplaire qui servit encore à consolider l'influence britannique.

L'établissement civil dans cette localité se compose d'un collecteur, un sous-collecteur et un premier assistant chargés, comme nous l'avons déjà dit, de la haute administration des impôts et de la justice de paix ; d'un juge ou président d'un tribunal civil et criminel de première instance, assisté d'un greffier. Dans le cantonnement militaire, je ne trouvai que l'état-major et cinq compagnies d'un bataillon d'infanterie indigène ; deux autres compagnies étaient détachées à Ghouty, dont elles formaient toute la garnison, et où je les avais aperçues montant la garde auprès des prisonniers d'état ; enfin les deux dernières étaient en marche pour escorter un convoi du trésor que l'on envoyait de la présidence à Bellary. Ces détails peu-

vent donner une idée de la manière dont les régimens indigènes de la Compagnie sont dispersés dans l'Inde, et suffit pour démontrer qu'il n'y a pas de luxe dans le chiffre de l'armée active, puisque ici, dans une province notoirement mal disposée et tout récemment en insurrection, le gouvernement local ne laisse habituellement qu'une garnison de sept cents hommes et quelquefois moins. Effectivement, à l'exception de quelques positions centrales, à de grandes distances les unes des autres, où l'on peut trouver un noyau de corps d'armée placé en observation, les régimens sont éparpillés par compagnies, on pourrait dire en éclaireurs, et la force militaire est rarement suffisante sur aucun point pour faire respecter l'autorité dans les premiers momens d'une insurrection. Cette autorité ne peut alors que rester sur la défensive jusqu'à ce que ses dépêches, concernant le mouvement, parviennent au plus prochain quartier général, qui lui expédie des renforts. C'est sur les troupes natives que tombent toutes les corvées, les ennuis et les fatigues routinières du service : ce sont les manœuvres de l'armée, tandis que les troupes européennes sont réservées exclusivement pour la guerre. Selon l'expression de Jacquemont,

ces derniers sont comme des coqs de combat que l'on nourrit oisifs toute une année pour un jour de bataille. En marche, on est obligé d'adjoindre un détachement de troupes indigènes aux régimens européens pour les garder, pour avoir soin d'eux, c'est à la lettre; cantonnés, c'est la même chose. Comme il est admis que le froid de l'hiver, la chaleur du printemps et les pluies de l'automne sont également funestes aux Européens, les soldats anglais ne montent guère de garde qu'au-dedans de leurs casernes : ce sont les cipayes qui veillent autour d'eux.

23 janvier. — Parti de Cuddapah à cinq heures du matin, j'allai déjeuner à Bonkrapett, couvent hindou situé à trois lieues sur les premières pentes des Ghattes et précisément à l'entrée du formidable défilé qui les traverse. La route ombragée d'arbres que j'avais suivie depuis Ghouty se termine soudainement à Cuddapah, et à une lieue au-delà de cette ville ce n'est plus qu'un détestable sentier qui serpente péniblement entre un chaos de rochers. La seule construction remarquable du village est la pagode qui, quoique assez pauvre d'architecture, possède un assez nombreux troupeau de bayadères. Je suppose que c'est le

voisinage de Cuddapah, dont la population pathane et musulmane est éminemment corrompue, qui soutient cet établissement. Elles fournissent, dit-on, un revenu considérable aux Brahmanes qui les exploitent, les élevant dès leur enfance à la prostitution et en recueillant eux-mêmes presque tous les profits.

Ce que je n'ai pu encore comprendre, c'est qu'avec les idées d'impureté que leurs dogmes attachent à tout ce qui n'est pas Brahmane, au point que le simple contact d'un Européen, d'un Musulman ou d'un Hindou de caste inférieure est une souillure, les chefs de ces établissemens ne se font pas le moindre scrupule et s'empressent même d'offrir au voyageur, quel qu'il soit, pour de l'argent, le choix du troupeau, leur maîtresse de la veille, peut-être celle du lendemain. Ces pauvres créatures n'ont pas la moindre idée de commettre un péché dans l'exercice de leur profession : elles croient accomplir un rite ou un sacrifice agréable à l'idole dont elles desservent l'autel et devant lequel elles viennent danser tour-à-tour ; aussi ne se trouvent-elles point malheureuses et ne sont-elles point méprisées. Les Hindous, même des meilleures castes, voueront quelquefois

dans des momens d'épreuve une fille à l'idole et livreront la petite oblate aux Brahmanes, à l'âge de trois ou quatre ans; plus généralement elles sont choisies dans une certaine caste spécialement vouée à Kali, la Vénus indienne.

Vers cinq heures après midi, le même jour, je commençais à gravir à pied le premier contre-fort de la chaîne des Ghattes, par un sentier si rocailleux et si glissant qu'il serait dangereux de s'y aventurer à cheval. Il s'engage presque à l'origine dans une gorge triste et aride où la végétation a complétement disparu. On atteint une première crête, pour redescendre dans une nouvelle vallée de rochers et arriver encore à une crête plus élevée. On dirait une mer qui s'est pétrifiée au plus fort d'une tempête. Mais ce sont des rochers, toujours des rochers et rien que des rochers. C'est le plus fatigant de tous les tableaux, celui du désert: aucune individualité; dans les détails et dans l'ensemble, ni grâce, ni grandeur, ni originalité : c'est la première fois que je me sens désillusionné des voyages, et en me jetant le soir sur mon lit de camp au petit hameau de Contadarpett, à l'extrémité orientale du défilé, je pense à la fable des deux pigeons et aux douceurs de la vie tranquille.

24 janvier, à Royachetty (cinq lieues), village d'une centaine de huttes.

Même paysage que la veille. Il y a ici un bongalo de la Compagnie, mais tellement délabré et menacé d'une ruine si prochaine, que je préfère chercher un abri dans le caravansérail. On appelle ainsi un petit quartier fermé au milieu d'une ville ouverte ou un enclos près d'un village, où s'arrêtent tous les voyageurs natifs. Chacun paie pour son abri et la sûreté de son bétail ou de son bidet, 0,04 c. par personne et par bête. On demande 4 anas, 0,64 c. à ceux qui voyagent avec deux ou trois domestiques. Un gardien y veille au bon ordre et plusieurs domestiques à la propreté.

C'est un tableau d'une tristesse accablante que l'aspect de la population qui fréquente ces caravansérails : elle se compose surtout de pélerins, de petits marchands porte-balles dont une petite rosse affamée porte toute la fortune, ou de plus misérables encore, des oumeidwars (hommes d'espérance), pauvres diables qui voyagent en quête de quelques moyens d'existence. Beaucoup de femmes, d'enfans en bas âge, de vieillards décrépits qui n'ont pas la force de poursuivre leur route, s'arrêtent là pour se reposer quelques jours et sé-

cher les plaies de leurs pieds écorchés. Les ruines de ce village semblent arrangées de manière à présenter une scène de désolation en harmonie dans toutes ses parties, bien que la destruction soit inégale : les maisons sont à moitié désertes ; livrées aux influences destructives des saisons, elles tombent successivement, mais plus lentement qu'on ne le croirait en considérant les matériaux. Le toit s'affaisse d'abord, les murs restent debout ; ce sont les plantes parasites qui les achèvent en y enfonçant leurs racines. Ce qui reste de population enfouit le peu de provisions qu'elle peut avoir et sur lesquelles elle doit subsister jusqu'à la récolte. L'argent même n'en peut rien obtenir, de sorte que mes gens sont affamés. Perdant enfin patience, je me remets en route vers quatre heures de l'après-midi avec l'intention de gagner Mahal où j'espère renouveler mes munitions de voyage. Les paysans que je questionne sur la distance à parcourir m'assurent qu'il n'y a que cinq coss. Malheureusement cette mesure est très capricieuse suivant les localités : dans le territoire de la Compagnie elle vaut généralement deux milles anglais, trois quarts de lieue : c'est le reschmicoss. Mais il y a le sultanicoss qui vaut une lieue et demie et quel-

quefois deux lieues. Et puis chacun ici mesure le coss à l'efficacité de ses jambes : si vous demandez à un vieillard la distance d'un point à un autre, il vous dira qu'il y a tant de coss ; interrogez son fils, il n'en voudra reconnaître que la moitié. Prévoyant donc une course d'à-peu-près quatre lieues qui était plus que suffisante avec celle du matin, je me mis obstinément en route, quoique déjà passablement fatigué. Je remarquerai en passant qu'il n'y a rien qui tue comme cette allure long-temps prolongée du cheval qui marche au pas : on gagne si peu de terrain, un objet aperçu de loin semble s'avancer si lentement ! Et puis le pays est si monotone, si vide d'intérêt; on s'endormirait sur sa selle si l'on n'était moulu. Il est aisé de voir que nous sommes sortis d'un collectorat (province administrée par un collecteur européen) pour entrer dans un jagheer, fief d'un zemindar ou fermier héréditaire de la Compagnie. Nous sommes dans le district du Nuwab de Mahal; au lieu des champs alignés, des nombreux quinconces d'arbres fruitiers, des milliers de rigoles, des riches cultures, des rians villages et de la population presque civilisée que vous rencontriez entre Adony et Cuddapah, vous ne trouvez

plus que des marais où des landes; de vastes espaces couverts de joncs, ou des terres sèches, altérées, pierreuses qui supportent quelques bruyères affamées; de loin en loin, des ruches de terre sèche où des êtres malingres et presque nus disputent leur existence à la vermine; des natifs presque sauvages qui s'enfuient à votre vue, trop stupides ou trop maussades pour répondre à vos questions et vous indiquer la route: c'est le comble de la misère. En voyant le désert autour de soi on se demande comment se nourrissent ces pauvres gens, à moins que ce ne soit du lait des bestiaux puisqu'ils n'en mangent point la chair. Quant au bétail qui ne se compose sur toute cette route que de bœufs et de buffles, il est pourtant assez nombreux et son existence est un nouveau problème. Il passe le jour dans des terres en friche où pas une herbe ne verdit, et s'y tient patiemment ruminant, je ne devine pas quoi, résigné comme ses gardiens.

Après quatre heures de marche je rejoins enfin un cipaye qui voyage dans la même direction que moi, et j'apprends de lui qu'il me reste encore six coss à faire pour atteindre Mahal, c'est-à-dire plus qu'au départ; apparemment sa mesure n'était pas

celle de la province. Après avoir cheminé environ deux heures, j'arrivai épuisé de fatigue à une petite ferme appelée Kurkurra. Ce n'était point le but que je m'étais proposé; mais il était nuit noire; tous mes gens, même les palefreniers étaient loin derrière moi : la course depuis le lever du soleil était au moins de onze lieues; il devenait urgent de m'arrêter. Je descendis donc de cheval, et le prenant par la bride j'allai de porte en porte mendier pour moi et ma monture une hospitalité que j'aurais été trop heureux de payer. Pour la seule fois dans toutes mes excursions je ne trouvai pas une créature qui comprit l'ourdou, qui sert de *lingua franca* dans toute la péninsule. J'étais déjà dans le cercle du Tamul (Malabar), de sorte que la seule chose que je pus obtenir par gestes fut une botte de foin pour mon cheval, et pour moi une mauvaise galette, qu'on appellerait en Lorraine un gâteau de plomb. C'est une pâte à peine cuite, de farine d'orge ou de blé mêlé à quelques graines légumineuses; le son n'en est pas séparé, c'est ce que le peuple appelle ici son rôti, c'est sa seule nourriture, et elle n'est pas de nature à le fortifier.

Ne voyant aucun abri dont je pusse disposer, j'attachai mon patient arabe à un palmier au pied

duquel j'étendis le petit tapis que je portais toujours sous ma selle, et quand il eut fini son maigre repas, je roulai les rênes autour de mon bras et cherchai à m'endormir à côté de lui. Jamais je n'avais éprouvé si vivement le sentiment de l'isolement : c'était la première fois que je bivouaquais ainsi tout seul sans un être avec lequel je pusse échanger, sinon une pensée, du moins un ordre et une obéissance. Je voyais à quelques pas circuler dans l'ombre des figures noires, hideuses et muettes, tandis que d'autres gisaient devant leurs portes enveloppées dans leurs écharpes de mousseline blanche comme dans des linceuls. Une hyène glapissait dans le lointain, tandis que le chakal rôdait et piétinait auprès de moi; je pouvais entendre dans les buissons le bruissement de la couleuvre, la terrible covra-capelle qui cherchait quelque oiseau endormi pour en faire sa proie. Ces sombres réalités conjuraient de plus sombres images dans mon cerveau et bannissaient le sommeil. Pour dernière ressource, je me roulai sur le dos et me mis à penser aux étoiles. Orion était à mon zénith avec son baudrier étincelant; je l'avais vu à la même place du mât de mon navire quand j'étais un pauvre mousse à bord de *l'Aurora*. Je réflé-

chis avec reconnaissance combien ma position s'était améliorée depuis cette époque; et tandis que je remerciais un dieu de bonté, la fraîcheur de la nuit engourdissait mes facultés, et je tombai dans un demi-sommeil. Je n'en fus tiré que par l'arrivée de mes palefreniers dont la vue fit lever mon cheval en sursaut et par contre-coup me communiqua un choc qui m'éveilla; j'étais transi, la rosée très épaisse le long de la côte avait traversé mes vêtemens et je grelottais. Une tasse de thé me remit bientôt et je poussai après déjeuner jusqu'à Mahal (cinq quarts de lieue), avec l'intention de m'y reposer.

CHAPITRE XX.

Continuation de l'itinéraire. — Zemindari de Mahal. — Franc-maçonnerie des Thugs.

25 janvier.—Comme je faisais mon entrée dans ce petit chef-lieu, je rencontrai une nombreuse cavalcade précédée du naobut : on appelle ainsi une espèce de tamtam qu'un cymbalier bat en mesure devant le suwarri (ou cortége) d'une altesse Bahader. Il faut être de sang royal, prince, ministre ou grand dignitaire pour jouir de ce privilége. C'était le Nuwab en personne qui s'avançait escorté de quelques cavaliers richement vêtus et passablement montés, et précédé de ses gardes du corps qui couraient en avant, pieds nus, jambes nues, mais armés jusqu'aux dents d'une variété infinie de pièces : c'étaient des hallebardes, des fusils à mèche, des piques, des lances, des pistolets, des fusils de chasse anglais à deux coups; tous avaient en outre, sabre, bouclier et poignard; chaque homme était un arsenal ambulant; ses bras, ses mains, sa cein-

ture étaient tellement encombrés qu'il eût été à la merci d'un adversaire un peu agile, muni d'un bâton pour toute arme offensive. S'ils se chargent ainsi d'armes qu'ils ne sauraient manier à-la-fois c'est pour se donner à eux-mêmes du courage et pour écarter une opposition qu'ils seraient incapables d'aborder franchement. Ce sont de vrais comparses de théâtre, de misérables créatures également faibles de corps et d'âme.

Le Nuwab était cependant une belle figure dans le groupe qui s'approchait; il gouvernait avec aisance un superbe cheval arabe. Il était vêtu d'une très longue redingote d'étoffe d'or et de soie serrée sur la poitrine par de riches brandebourgs, portait un turban rose clair et une ceinture verte; au bas de sa selle, de couleur éclatante, pendaient les larges étriers turcs en argent massif. Deux palefreniers dont l'un tenait la queue du cheval et l'autre marchait à côté chassaient les mouches sous le ventre de l'animal avec de longs époussetoirs de crin. Le cheval blanc, presque fleur de pêcher, couleur favorite chez les Indiens, avait l'extrémité de sa longue queue peinte en rouge clair et une annelure plus claire encore un peu au-dessus. Une chaîne d'argent lui servait de martingale et semblait seule

le contenir. Le tout-ensemble produisait un effet très noble, très distingué, à côté duquel mon maigre costume européen, mon chapeau de paille, ma veste blanche et mon pantalon jadis blanc, devaient singulièrement disparaître.

En passant devant le cortége je m'inclinai et fis au Nuwab avec la main le salâm asiatique qu'il me rendit fort gracieusement, et aussitôt après m'envoya un de ses cavaliers pour me prier de descendre dans son palais. Je m'y refusai autant que possible, craignant d'être retenu plus long-temps que je ne voudrais et parce qu'il me répugnait de recevoir des politesses que je n'avais aucun moyen de rendre. Mais un message suivit un autre, et les instances devinrent si pressantes que je dus céder, et rebroussant chemin j'accompagnai le Nuwab jusque chez lui. La demeure du chef offrait le type ordinaire d'une maison indienne : des passages étroits et tortueux conduisant à une espèce de cloître autour d'une petite cour carrée remplie de fleurs, sur laquelle s'ouvrent les appartemens de quatre corps-de-logis opposés ; au-dedans, comme toujours, luxe et misère. Cependant mon hôte voulut absolument régaler toute ma suite, bêtes et gens. Mes chevaux furent bourrés d'orge, et mes

domestiques, de riz et de beurre fondu (ghee). Quant à moi, le Nuwab me fit servir un immense pillaô, c'est-à-dire une poule bouillie et ensevelie dans une pyramide de riz cuit à l'eau, assaisonnée de toutes espèces d'ingrédiens et d'épices. A côté de ce plat de Gargantua figuraient des careys et des kobabs plus brûlans et plus pimentés les uns que les autres. Il me fit même l'honneur de manger dans mon assiette, où nos doigts qui nous servaient de cuillers et de fourchettes se rencontraient dans la sauce. Après une longue variété de plats de la même famille, qui semblaient faits pour l'estomac d'une salamandre, la table fut couverte des plus beaux fruits : oranges, pamplemousses, ananas, bananes et même des pommes grosses comme des noix et de peu de saveur, mais appréciées pour leur rareté. Le repas fini et les ablutions terminées (cérémonie indispensable après la manière primitive dont nous venions de manger et qui est pourtant encore un usage ordinaire même chez les plus grands seigneurs), on nous apporta les houkahs et la plus grande partie de la journée se passa en causeries et à fumer. Le Nuwab se livrait à ce dernier plaisir en épicurien; c'est-à-dire qu'on changeait à chaque instant le chillum ou la charge

du houkah. Il en aspirait cinq ou six bouffées tout au plus, tant que la fumée conservait son arome frais et sans mélange d'huile ou d'amertume. Au moindre changement dans le bouquet, il remettait aussitôt le tube au domestique qui se tenait derrière lui un éventail à la main. Je m'aperçus bientôt qu'il entrait de l'opium dans le godauk, c'est-à-dire le tabac qu'on nous avait préparé. Je demandai au Nuwab s'il faisait venir ce narcotique de Malwa ou de Bénarès. Il me répondit en me montrant les parterres de son jardin tout rempli de pavots de diverses couleurs, qu'il le faisait lui-même et m'expliqua la manière ordinaire de le récolter (1).

En causant avec le Nuwab, nous nous adressions la parole l'un à l'autre par la même formule de civilité générale, à la troisième personne, c'est exactement la manière italienne; j'y substituais de temps en temps son titre, Nuwab alijah (illustre), politesse qu'il reconnaissait toujours en me don-

(1) On fait à chaque tête de pavot suffisamment mûr une incision d'où il s'échappe quelques gouttelettes qui se figent dans le cours de vingt-quatre heures en une espèce de gelée que l'on recueille le matin avec un couteau. Cette gelée est de l'opium, mais elle n'en a encore ni la consistance ni la couleur. Il lui faut le temps et l'évaporation pour se perfectionner.

nant en échange le titre de majesté. J'appris de lui qu'il était premier cousin de Tippoo, le dernier sultan de Maïssore, et par conséquent de sang royal; que son père s'étant rallié aux Anglais à la chute du trône de Seringapatam, on lui avait conservé son jagheer, et il se loua beaucoup de la bonne foi du gouvernement à son égard.

Effectivement toutes ces petites principautés indépendantes quant à l'administration civile, ces jagheers et ces zemindaris qui existent encore au milieu des états de la Compagnie, sont une preuve de la stricte équité qui présidait jusqu'en ces derniers temps à la politique de son gouvernement. Cette loyauté avait eu sa récompense : elle avait été le principe de la grandeur anglaise. Les peuples de ces contrées admiraient une fidélité aux engagemens dont leurs princes musulmans et hindous ne leur avaient donné aucun exemple. La confiance qu'elle leur inspirait leur faisait accepter sans arrière-pensée des traités peu avantageux, mais sur lesquels ils savaient pouvoir compter. En serait-il de même aujourd'hui? Depuis l'époque dont je parle, sous les deux derniers administrateurs, le gouvernement anglo-indien s'est écarté de ces voies honorables : qu'il y prenne garde, cette poli-

tique lui a déjà mal réussi en Afghanistan; elle pourrait tourner plus mal encore.

26 janvier. — Je me sépare de mon hôte comblé de ses bontés, et traversant ses domaines dans la moitié de leur largeur j'arrive à Colloor (neuf lieues), hameau d'une douzaine de feux, le premier sur le territoire de la Compagnie, dans le collectorat de Chittoor.

27 janvier. — Pour arriver à Damulchenor, la station suivante (quatre lieues), il faut pénétrer dans une gorge des plus formidables. J'étais arrivé à moitié chemin, quand des oiseaux de proie qui planaient au-dessus de ma tête en poussant des cris aigus, tournoyant, puis s'abattant avec rapidité sur quelque de chose noir à côté de la route, me firent découvrir un cadavre. Il était tout couvert de sang et la tête presque séparée du corps. Les chairs étaient à peine refroidies et l'assassinat avait dû précéder mon arrivée de quelques heures seulement; les meurtriers étaient sans doute encore dans le voisinage. Mon palefrenier qui me suivait en conduisant mon cheval par la bride tomba sur ses genoux en sanglotant de frayeur. Il reconnut dans la victime le cipaye que j'avais questionné sur la route quelques jours auparavant. La même ca-

tastrophe se reproduit chaque année pour un grand nombre de soldats indigènes se rendant chez eux en congé. On sait qu'ils ne s'éloignent jamais de leurs corps pour aller dans leurs familles sans emporter quelque argent, leurs économies ou au moins leurs frais de route; et s'ils ne sont pas surchargés de monnaie, il y a toujours le *lota*, vase à boire en cuivre, meuble indispensable de tout natif en voyage, valant à-peu-près trois francs qui vaut la peine d'être volé. Les voleurs se donnent près d'eux sur la route pour d'anciens cipayes : une amitié s'établit; on marche en commun, et quand le lieu, l'heure et toutes les circonstances lui sont favorables, le compagnon saisit le vêtement du soldat dans un coin duquel est noué le pécule, son vase à boire, et s'enfuit le sabre à la main. Si le cipaye essaie de ressaisir son bien, c'est un homme mort, car les voleurs sont d'une adresse extrême.

Les environs de Vellore, d'Arcot et de Chittoor où je me trouvais en ce moment, sont la portion du territoire de Madras la plus infestée de ces bandits et où les cipayes deviennent le plus souvent victimes. C'est que les premiers y trouvent toujours quelques voyageurs à piller, et que c'est le territoire qui fournit le plus au recrutement. C'est

donc en quelque sorte au gîte, à l'entrée même du terrier, que les voleurs attendent leur proie. Les moyens de répression sont tout-à-fait insuffisans. Le gouvernement anglais semble peu s'en inquiéter tant que ces maraudeurs ont la prudence de ne point dévaliser ses sujets européens : dans ce cas seulement l'enquête est vigoureuse et une punition certaine atteint les coupables : aussi les Européens sont-ils fort rarement attaqués.

Outre les voleurs qui tuent pour le butin qu'ils espèrent réaliser sur les voyageurs, il y a une classe d'assassins organisés en société, avec des chefs, une science, une franc-maçonnerie et même une religion qui a son fanatisme et son dévoûment, ses agens, ses émissaires, ses collaborateurs, ses troupes militantes et ses affiliés passifs, qui contribuent de leurs deniers *à la bonne œuvre*. C'est la communauté des Thugs ou Phansigars (trompeurs ou étrangleurs, de *thugna*, tromper, et *phansna*, étrangler), communauté religieuse et industrielle qui exploite la race humaine en l'exterminant, et dont l'origine se perd dans la nuit des âges. Jusqu'en 1810, leur existence était inconnue non-seulement des conquérans européens, mais même des gouvernemens indigènes. Entre les années 1816 et

1830, plusieurs de leurs bandes avaient été prises sur le fait et punies, mais jusqu'à cette dernière époque, toutes les révélations faites à leur sujet par des officiers d'une haute expérience avaient semblé trop monstrueuses pour obtenir l'attention et la croyance du public; on les avait rejetées et dédaignées comme les rêves d'une imagination en délire. Et pourtant depuis de nombreuses années, au moins depuis un demi-siècle, cette plaie sociale dévorait les populations avec un développement effrayant; du pied de l'Hymalaya jusqu'au cap Comorin, du Cutch jusqu'à l'Assam.

Ce fut en l'année 1830 que les révélations d'un chef célèbre, appelé Feringhea auquel on accorda la vie sous la condition de dénoncer ses complices, dévoilèrent le système tout entier : la base de la société Thugie est une croyance religieuse, le culte de Bowanie, sombre divinité qui ne se plaît que dans le carnage et déteste surtout la race humaine; ses plus agréables sacrifices sont des victimes humaines; et plus on en aura immolé dans ce monde, plus elle vous récompensera dans l'autre par toutes les joies de l'âme et des sens, par des femmes toujours belles et par des jouissances toujours nouvelles. Si l'assassin rencontre l'échafaud dans sa

carrière, il meurt avec l'enthousiasme d'un martyr, parce qu'il en attend la palme. Pour obéir à sa divine maîtresse, il égorge sans colère et sans remords le vieillard, la femme et l'enfant; il sera envers ses coreligionnaires, charitable, humain, généreux, dévoué, mettra tout en commun parce qu'ils sont comme lui ministres et enfans adoptifs de Bowanie. La destruction de ses semblables, dès qu'ils n'appartiennent pas à sa communauté, la diminution de l'espèce humaine, voilà l'objet même qu'il poursuit; ce n'est pas un moyen de fortune : le butin n'est que l'accessoire, un corollaire fort agréable sans doute, mais secondaire dans son estimation. La destruction, voilà son but, sa mission céleste, sa vocation; c'est aussi une passion délicieuse à assouvir, c'est selon lui la plus enivrante de toutes les chasses, la chasse à l'homme!

« Vous trouvez un grand plaisir, ai-je entendu dire à un de ces condamnés, à poursuivre la bête féroce dans sa tanière, à attaquer le sanglier, le tigre, parce qu'il y a des dangers à braver, de l'énergie, du courage à déployer. Songez donc combien cet attrait doit redoubler quand la lutte est avec l'homme, quand c'est l'homme qu'il faut détruire. Au lieu de l'exercice d'une seule faculté, le

courage, c'est tout à-la-fois, courage, finesse, prévoyance, éloquence, diplomatie : que de ressorts à faire mouvoir, que de moyens à développer ! Jouer avec toutes les passions, faire vibrer même les cordes de l'amour et de l'amitié pour amener la proie dans vos filets, c'est une chasse sublime, c'est enivrant, c'est un délire, vous dis-je ! » Comme nous l'avons dit, ce culte a ses apôtres, ses prédicateurs, ses martyrs. On dirait que l'enfer a voulu jouer une sombre parodie de l'établissement du christianisme, en suivant pour étendre son culte une marche parallèle. Le Christ choisit quelques pauvres pêcheurs pour prêcher la fraternité, la charité, la communauté entre ses fidèles, et porter la paix et l'amour au genre humain. Bowanie envoie ses fakirs et ses professeurs mendians pour établir une communauté semblable, liée par la même charité, la même fraternité réciproque, mais pour servir de bourreaux au reste du monde. C'est le même prosélytisme ardent : « allez et sauvez, » dit le Dieu, « allez et détruisez, » dit l'esprit infernal. On retrouve dans les martyrs de l'une et l'autre foi presque les mêmes expressions : « Vous avez beau nous détruire, disent les Thugs, nous nous multiplions autour de vous, nous remplissons vos cam-

pagnes, vos bourgades, vos villes, vos armées, vos mosquées et vos pagodes, même vos cours de justice; nous ne vous laissons que vos églises chrétiennes. » N'est-ce pas à-peu-près la réponse des héros chrétiens aux tyrans de Rome : « Nous renaissons de nos cendres, nous remplissons aujourd'hui vos campagnes, vos villes, vos armées, vous nous retrouvez au forum, au capitole; nous ne vous laissons que vos temples. »

Quiconque s'est trouvé dans l'Inde dans les années 1831 et 1832 se rappellera la stupeur et l'effroi que la découverte de cette vaste machine infernale répandit dans toute la société. Un grand nombre de magistrats, d'administrateurs de provinces se refusèrent à y croire, et ne pouvaient comprendre qu'un système aussi vaste eût si longtemps dévoré le corps social sous leurs yeux, silencieusement et sans se trahir. Le colonel Sleeman lui-même qui publia cette découverte après l'avoir poursuivie avec un zèle et un talent infatigables hésita long-temps avant d'admettre la vérité. Voici l'aveu remarquable qui sert d'introduction à son ouvrage.

« Durant les années 1822, 1823, 1824, quand j'étais chargé de la magistrature et de l'administration civile du district de Nersingpour, dans la val-

lée du Nerbudda, il ne se commettait pas un meurtre, pas le plus petit vol *par un bandit ordinaire*, dont je n'eusse immédiatement connaissance; il n'existait pas d'*outlaw* si redoutable ou de si mince filou dont je ne connusse immédiatement le gîte, le caractère et les antécédens et dont je ne pusse suivre à volonté tous les mouvemens. Si quelqu'un était venu me dire à cette époque qu'une bande d'assassins de profession héréditaire demeurait dans le village de Kundelie, à quatre cents mètres tout au plus de ma cour de justice; que les admirables bosquets du village de Mundesoor, à une journée de marche de ma résidence sur la route entre Saugor et Bhopal, était un des plus effroyables bhils ou entrepôts d'assassinat dans toute l'Inde; que des bandes nombreuses venant de l'Hindoustan et du Dekhan se donnaient annuellement rendez-vous sous ces ombrages, s'y réunissaient des semaines entières de chaque saison, pour exercer leur effroyable vocation sur toutes les lignes de routes qui viennent se croiser dans cette localité, à la connaissance et avec le concours des deux fermiers-généraux héréditaires dont les ancêtres avaient planté ces massifs, j'aurais pris cet individu pour un fou ou un imbécille qui s'était laissé effrayer

100369

par des contes à dormir debout...; et cependant rien n'était plus vrai : des voyageurs par centaines étaient enterrés chaque année parmi les bosquets de Mundesoor ! Toute une tribu d'assassins vivaient à ma porte, au village de Kundelie, pendant que j'étais magistrat suprême de la province et étendaient leurs dévastations jusqu'aux cités de Poonah et d'Hyderabad (1). »

Le jour où Feringhea, devenu dénonciateur public, fit ses premières révélations au colonel Sleeman, cet habile officier refusait encore d'y ajouter foi quand le chef des assassins fit exhumer de l'emplacement même que couvrait la tente du magistrat anglais treize cadavres à divers degrés de décomposition et s'offrit d'en faire sortir du sol tout autour de lui un nombre illimité. La conviction frappa comme un coup de foudre le magistrat consterné ; il crut alors à cet effroyable drame, et suivant le fil donné par le dénonciateur, il enveloppa les légions nombreuses de Thugs qui s'étaient déjà réunies dans le Rajpoutana pour commencer leur campagne de l'année.

J'ai eu l'occasion de rencontrer moi-même sur

(1) Traduit de l'ouvrage du colonel Sleeman.

le territoire d'Hyderabad un autre chef de cette secte, devenu aussi dénonciateur public pour échapper à l'échafaud. Sa confession a été publiée dans toute la colonie et se trouve dans les annales officielles : il avait assassiné ou étranglé dans sa vie le nombre presque incroyable de sept cent dix-neuf personnes et disait quelquefois avec un soupir de regret : « Ah ! si je n'avais pas été retenu dix ans en prison j'aurais bien complété le mille ! »

Comment un pareil système, une pareille franc-maçonnerie a-t-elle pu prendre un développement si considérable sans que son existence ait été devinée ou même soupçonnée des populations parmi lesquelles professeurs et affiliés passaient leur vie entière dans les rapports les plus intimes, voilà ce qu'il serait difficile de faire comprendre en Europe à quiconque n'a pas étudié la singulière constitution de la société en Orient.

L'Asie fractionnée dès les premiers âges en un grand nombre de territoires soumis à des gouvernemens despotiques, indolens et corrompus, ennemis ou jaloux les uns des autres, n'a jamais vu ces fractions se liguer en un pacte commun pour assurer la sécurité des voies publiques ; et la police d'une administration, quelque vigoureuse qu'elle

fût, ne pouvait jamais s'étendre au-delà de ses frontières. Quand on considère qu'il n'a jamais existé dans l'Inde de moyens de transports réguliers à l'usage du public, les mœurs et les coutumes des habitans s'y opposant également; que les plus longs voyages doivent être faits à pied ou à cheval avec les ressources particulières de chacun, que les voyageurs isolés, étrangers les uns aux autres, doivent chercher à se former en petites caravanes pour se protéger mutuellement; qu'il est notoire que, pour éviter les frais d'échange et de banque, des valeurs considérables traversent constamment le pays en lingots et en bijoux dans les bagages des voyageurs; qu'il n'y a d'autres routes que des sentiers imparfaitement tracés par les pas de l'homme à travers des forêts, des jungles et des déserts; que les villages sont rares, la population clairsemée, et que dans les longs espaces qui séparent ces villages on ne rencontre jamais une habitation où l'on pourrait craindre des témoins ou des vengeurs, on conviendra que toutes les tentations et toutes les conditions possibles se réunissent pour former des assassins et assurer leur impunité : aussi leurs bandes ont-elles infesté l'Asie de tout temps, sous mille dénominations diverses;

mais aucune d'elles n'a été si nombreuse, si unie, si discrète et partant si dangereuse et si destructive que celle des Thugs.

Il faut savoir aussi que les voyageurs en Orient ne communiquent que très rarement avec les villes ou les villages qu'ils rencontrent sur leur chemin; ils y achètent leurs provisions et voilà tout. S'ils les traversent ils ne s'y arrêtent pas, mais vont dresser leurs tentes ou coucher à la belle étoile sous les arbres du voisinage: il est donc à-peu-près impossible de tracer la route d'un voyageur de village en village excepté quand la maladie ou le mauvais temps l'aura contraint de chercher accidentellement un refuge dans les caravansérails; mais alors s'il vient à disparaître, où devra-t-on le chercher et à qui s'en prendre?

Il a été démontré par les recherches qui ont suivi les révélations de 1830, que dans toute l'Inde la majeure partie des zemindars ou fermiers-généraux, des jagheedars ou propriétaires fermiers et même des patèls ou autorités municipales des villages étaient en rapports directs et de père en fils depuis plusieurs générations avec la société des Thugs, leur fournissant tous les renseignemens, toutes les facilités et en cas de besoin, toutes les

protections possibles, recélant les objets volés et partageant le butin ; et puis chaque bourgade, chaque ville nourrit toujours en proportion de ses habitans un certain nombre de fakirs, d'ermites, de religieux mendians qui lui sont spécialement attachés par la société Thugie à laquelle ils servent d'espions et d'éclaireurs. Leurs habitations, généralement en dehors des murailles, sont toujours entourées d'une épaisse plantation d'arbres et enfouies sous des berceaux de verdure. Le voyageur déçu par l'apparente austérité du saint homme qui lui offre un abri confortable et pittoresque et lui promet une eau sans souillure ou puisée à quelque fleuve sacré (la première des considérations pour un Hindou de bonne caste), accepte son hospitalité, s'endort et ne reparait plus.

L'attention du gouvernement anglais une fois brusquement éveillée, ses efforts furent proportionnés à l'étendue du mal. Le gouverneur-général lord William Bentinck commença une croisade qui fut continuée avec enthousiasme par toute la magistrature de la colonie. Il choisit parmi les premières intelligences de l'armée dix-huit officiers versés dans les langues et les habitudes du pays, pour former un bureau spécial d'inquisition

chargé de traquer cette secte infernale de province en province. Leur succès a été signalé par de nombreuses découvertes; mais il est encore loin d'être complet, le mal est à peine stationnaire, et le moindre relâchement de la part du gouvernement le verrait déborder avec une nouvelle fureur. S'il faut en croire les assertions des condamnés, confirmées d'ailleurs par les aveux des officiers qui composent le tribunal, cette secte fait encore aujourd'hui même au pied des échafauds de nouveaux prosélytes.

Voici le tableau des annales de la justice criminelle pour cette classe de malfaiteurs dans la période comprise entre 1831 et 1837, extrait des dépêches du capitaine Reynolds, président du comité d'enquête.

Transportés à Penang.	1,059
Pendus.	412
Travaux forcés à vie.	87
Travaux forcés à temps	90
Morts en prison.	36
Échappés de prison.	43
Admis comme dénonciateurs publics.	483
Jugés, mais attendant leur sentence. .	120
Attendant l'instruction de leur affaire.	936
Total.	3,266

Le capitaine Reynolds certifiait, à la suite de ce document, que le bureau d'inquisition possédait au moment même où il écrivait la liste d'au moins dix-huit cents professeurs et apôtres du Thugisme, circulant en liberté dans la colonie, dont les noms étaient connus, mais qu'on n'avait pu encore saisir, sans compter un nombre d'affiliés inconnus qu'il était impossible d'évaluer. Qu'on songe maintenant à l'effroyable consommation de vie humaine qui devait se faire dans l'Inde avant la découverte de ce prodigieux mécanisme! Combien de milliers de familles ont dû périr annuellement sous les coups de plus de cinquante mille assassins régulièrement organisés, procédant avec ensemble et méthode, et dans les régions où des pélerinages, la superstition et les mœurs rendent l'homme essentiellement nomade! Quand on pense que, durant les périodes agitées des guerres des Mahrattes et des Pindaris, cette secte libre alors de tous ses mouvemens avait déjà atteint son développement actuel, on ne doit plus s'étonner des vastes solitudes qui séparent aujourd'hui les populations et de leur faiblesse numérique en proportion du sol.

Ce qui a fait donner aux Thugs le nom de Phan-

sigars ou étrangleurs est une méthode d'exécution qui leur est particulière et qu'ils adoptent généralement pour éviter de verser du sang. Cette méthode consiste, quand ils se trouvent seuls avec le voyageur dont ils ont gagné l'amitié, à le laisser avancer de deux ou trois pas et de lui jeter alors autour du cou un mouchoir arrangé comme le laço de l'Amérique du sud. La pierre qui vole à l'autre extrémité revient dans la main du Thug, qui donne un léger tour de poignet, et cela suffit pour briser la nuque de la victime dont la mort est instantanée.

De même que les francs-maçons, les Thugs se reconnaissent en tous lieux par certains signes imperceptibles pour les non-initiés et dont ils ont fait une science. Il est inutile de chercher à les convertir, le goût du sang a passé dans leur nature, et s'ils élèvent une famille c'est dans les mêmes habitudes. Il n'y a qu'une chose à faire avec eux, c'est de les tuer comme des reptiles venimeux. La destruction de son semblable paraît offrir à l'homme de si grands charmes, la passion qu'elle inspire est tellement puissante, qu'elle ne s'arrête que devant un échafaud toujours dressé ou une opinion publique qui la couvre d'infamie. Malheureusement

dans l'Inde ce dernier rempart n'existe pas, puisque l'assassinat n'est point considéré comme infâme, et que le supplice est synonyme du martyre : il ne reste donc que la sauvegarde du glaive.

28 janvier. — J'avais encore sept lieues à faire pour arriver à Chittoor, ville principale du collectorat supérieur d'Arcot, où je devais retrouver une société européenne dont je commençais à sentir vivement le besoin. A l'aide d'un cheval envoyé à ma rencontre je parcourus cet espace au galop, mais cet aperçu fugitif est amplement suffisant pour apprécier le terrain. La contrée, quoique admirablement cultivée, est monotone : profitant des nombreux cours d'eau et de la nature favorable du sol, on l'a distribué presque exclusivement en rizières, de sorte que le pays est riche mais très malsain ; l'air est humide et chargé de miasmes.

L'arrondissement d'Arcot (divisé en Arcot supérieur et Arcot inférieur) couvre une étendue considérable et peut être considéré comme le grenier de Madras et de tout le Carnatique ; du succès de ses rizières dépend le bien-être d'une nombreuse population. Ce bien-être est par conséquent soumis à l'éventualité des moussons qui dispensent chaque année l'abondance ou toutes les horreurs de la

famine, car il n'en est pas du riz comme des autres cultures, nulle n'est si exigeante sur les conditions de sa réussite.

Quand le cours de la saison est absolument contraire, la récolte est non mauvaise mais nulle; les malheureux habitans vivent alors exclusivement des graines grossières que l'on donne ordinairement aux chevaux et aux bœufs. Cette ressource est bientôt épuisée, et alors la population des campagnes se précipite sur celle des villes, espérant en obtenir quelque secours et lui apportant en échange une mortalité épouvantable. L'Europe ne compte pas une fois dans un siècle une misère comparable à une famine indienne telle qu'elle se reproduit ici au moins tous les dix ans; celle de 1833, par exemple, à Madras, et de 1838 au Bengale.

A Chittoor, la station européenne se compose en tout de trois employés : deux magistrats, le président et le greffier d'un tribunal de première instance et un docteur attaché à ces messieurs. Condamnés à cette vie solitaire, ils s'entourent au moins de tout le confortable possible. Rien ne saurait être plus somptueux et plus pittoresque que leurs élégantes habitations; on se croirait dans des parcs

d'Angleterre. Chittoor peut contenir cinq mille âmes, la population hindoue y prédomine, tandis que celle du chef-lieu, Arcot, est principalement musulmane; on n'y trouve aucune construction remarquable.

CHAPITRE XXI.

Vellore; souvenirs historiques. — Conspiration parmi les cipayes.

Le 30 janvier je repartis pour la ville de Vellore, distante de sept lieues et demie. C'est un poste militaire important et du petit nombre de ceux que la politique de la Compagnie entretient en état de défense. C'est la clef des principaux défilés qui traversent la chaîne des Ghattes orientaux, et ce fut ici qu'on renferma d'abord la famille captive de Tippoo immédiatement après la conquête; mais on trouva bientôt que la présence des jeunes princes si près du domaine de leurs ancêtres réveillait trop de souvenirs et entretenait une fermentation dangereuse. L'insurrection qui éclata en 1807 parmi les troupes même de la Compagnie en garnison dans cette ville, quoique les prisonniers n'y fussent pour rien, les fit en dernier lieu conduire à Madras, d'où on les dirigea sur Calcutta. L'édifice qui leur servait de prison dans le fort est encore aujourd'hui habité par une veuve

de Tippoo très âgée et si sédentaire qu'elle ne franchit jamais le seuil de son palais.

La position de Vellore dans une vallée sauvage sur la rivière de Palarra, la construction mauresque et la forme inusitée de ses remparts en font une ville éminemment pittoresque. Ses murailles noires et crénelées, bien qu'elles soient protégées par des glacis et des contrescarpes satisfaisant aux conditions de l'art moderne, rappellent plutôt les temps héroïques du moyen âge, les guerres de Grenade ou de Palestine, que la science mathématique d'aujourd'hui. Ce qui ajoute encore à l'effet oriental, c'est le large fossé ou plutôt le bras de rivière dont elle est entourée et où l'on entretient d'énormes caïmans alligators. Comme il est défendu de leur faire la guerre, ces monstres se sont multipliés à l'infini. On les voit quelquefois dormir par centaines sur les petites îles au pied des remparts. Les hauteurs voisines qui commandent la ville sont couronnées par des forts détachés. On trouve sur ces montagnes des pagodes dont les souterrains contiennent des inscriptions tamuliennes fort intéressantes.

Vellore a été le théâtre d'une terrible insurrection qui serait une preuve suffisante, s'il en man-

quait d'ailleurs, que la fidélité des troupes indigènes envers la Compagnie n'est pas à toute épreuve. Ce fut le 31 janvier 1807 que les deux régimens indigènes qui composaient avec un régiment de l'armée royale la garnison de cette forteresse, se rassemblèrent au milieu de la nuit dans le plus profond silence, se saisirent de tous les postes, massacrèrent leurs officiers et tournèrent l'artillerie de la place contre la caserne où les malheureux soldats européens étaient enfermés sans cartouches. Le carnage fut complet à l'exception d'une patrouille de vingt-cinq hommes commandée par un sergent, à laquelle se réunirent plus tard deux chirurgiens aides-majors échappés au milieu de la confusion. Ceux-ci se retranchèrent sur la plate-forme voûtée d'une des portes de la ville, et l'on vit vingt-sept Européens maintenir une position (adossée, il est vrai, au fossé et défendue de front par un mince parapet, mais ouverte des deux côtés sur le terre-plein des remparts) pendant près de trente heures contre une masse d'au moins dix-huit cents cipayes parfaitement armés, instruits, disciplinés et pourvus d'artillerie, tandis que les Européens n'avaient eux-mêmes aucunes provisions, ni d'autres munitions de guerre que celles qu'ils trouvaient

dans les gibernes de leurs ennemis, et obligés pour les obtenir de faire à chaque instant des sorties et de dépouiller des cadavres.

En visitant le 30 janvier, 27e anniversaire de cette lutte héroïque, l'emplacement du combat, où rien n'est changé et où tout palpite de souvenirs, au point que les maisons voisines de la poterne montrent encore les traces des balles, j'avoue que mon esprit ne put s'empêcher d'admettre quelque doute sur les récits exagérés que j'avais entendu faire de l'intrépidité des cipayes. Je m'étais laissé dire dans tous les états-majors indigènes, et même à la masse de mon régiment, que les cipayes organisés et disciplinés à l'européenne pouvaient défier les meilleures troupes du monde (à l'exception bien entendu des troupes anglaises après lesquelles ils marchaient en première ligne), et voici dix-huit cents cipayes en révolte ouverte contre le gouvernement, placés entre l'échafaud et le succès, qui pendant trente heures ne purent, *en se cotisant*, rassembler assez de courage pour aborder corps à corps vingt-sept hommes couverts de blessures. Il n'y a qu'une chose qui étonne après un pareil fait, c'est l'impudence qui ose encore les comparer même aux plus mauvaises troupes de l'Europe.

C'est une de ces impostures que le patriotisme anglais pouvait seul inventer, et que la crédulité et la vanité anglaise pouvaient seules consacrer.

Que dira-t-on encore après cela de la reconnaissance et de l'attachement de ces mêmes cipayes envers la main qui les nourrit; de leur *numuk hulali* (leur fidélité au sel) selon le proverbe persan. Hélas! si c'eût été seulement le noble amour de la liberté ou de la patrie qui eût armé leurs bras! si on pouvait encore attribuer ces lâches vêpres siciliennes à un attachement héréditaire et loyal pour la famille de leurs anciens souverains! Mais non, aucun sentiment généreux ni raisonné n'entrait pour la moindre chose dans la conjuration sourdement combinée de ces mercenaires de toutes castes et de tous pays. Durant leur succès momentané, il est douteux qu'ils aient pensé un instant aux princes captifs qui ne sortirent même pas de leur prison. Le motif apparent de l'insurrection était un nouveau code militaire émané du général Cradock, exigeant que les cipayes parussent à la parade le menton rasé et la moustache de la lèvre supérieure coupée selon une certaine ordonnance; qu'ils ne portassent pas leurs boucles d'oreilles ni les marques distinctives de leur caste tandis qu'ils

étaient sous l'uniforme; et enfin (ce qui constituait la plus grande offense), prescrivant un turban d'un nouveau modèle qui répugnait à leurs préjugés. Mais une cause au moins aussi réelle avait été la beauté de quelques dames anglaises mariées aux officiers de la garnison et qui avait éveillé les désirs de certains officiers indigènes. Les scènes qui suivirent leur victoire d'un jour furent effroyables : quatorze officiers européens furent trouvés consumés dans une salle de bain où on les avait traînés tout sanglans, quelques-uns vivant encore, et à laquelle on avait mis le feu; leurs malheureuses femmes à l'exception d'une seule périrent en assouvissant les passions brutales de cette infâme multitude, en présence des cadavres de leurs maris et de leurs enfans.

Mais je n'ai point le loisir de m'étendre sur ces horreurs, c'est sur la conclusion de la tragédie que je veux appeler l'attention. A une journée de marche de Vellore se trouve la ville d'Arcot, cantonnement habituel d'une brigade de cavalerie. A l'époque de la crise dont nous parlons, cette brigade était commandée par le fameux Gillespie, l'héroïque commandant du terrible 22e dragons. Il était précisément occupé ce jour-là à passer son

régiment en revue quand la nouvelle de l'insurrection de Vellore lui parvint sur le champ de manœuvre. Ne prenant que le temps de distribuer des cartouches à ses cavaliers et de faire atteler une seule pièce d'artillerie à cheval, il part au trot pour Vellore. Bientôt ne pouvant plus contenir son impatience, il prend le galop, et laissant son régiment le suivre d'un pas plus modéré il franchit le reste de la distance comme un éclair. Arrivé seul devant la place, des coups de fusil lui indiquent la porte où quelques soldats se défendent encore. Il se jette à la nage au milieu des crocodiles, se fait hisser par une bandoulière auprès de cette poignée d'hommes dont il relève le courage; il prend le commandement, saisit un mousquet et fait le coup de fusil à côté d'eux. Enfin un cri de joie se fait entendre, on aperçoit les dragons : la pièce d'artillerie arrive au galop; dans un instant sa bouche est appliquée contre la porte massive, sous la voûte même occupée par la petite bande héroïque. La première explosion la fait voler en éclats, les cavaliers se précipitent dans la place le sabre à la main, chargent le long des rues et sur les remparts en criant : tue, tue. Dès ce moment les braves cipayes ne trouvèrent plus le courage de ti-

rer un seul coup de fusil; une place de guerre fut emportée d'assaut par six cents hommes à cheval, qui sans éprouver eux-mêmes aucune perte, massacrèrent sur la place d'armes la moitié de la garnison. C'est en vain que les cipayes demandent quartier, on extermine tout ce que l'on trouve, près de six cents d'entre eux se réfugient comme un troupeau de moutons dans la cour du jeu de paume où on les mitraille jusqu'au dernier sans qu'ils fassent un seul effort pour en sortir ou se défendre.

J'employai toute une journée bien intéressante à explorer le théâtre de ces événemens dont la trace est partout marquée aussi vive que s'ils dataient d'hier. Je visitai surtout le fameux jeu de paume et la délicieuse pagode tout à côté, avec leurs murs tout criblés de balles et de mitraille. Cette pagode sert aujourd'hui d'arsenal, ses sculptures sont d'un travail si exquis qu'on eut l'idée de les envoyer au roi d'Angleterre; mais les dépenses qu'aurait occasionnées le transport firent renoncer à l'exécution de ce projet.

Vellore semble conserver le deuil de ces journées funèbres : sa garnison est réduite aujourd'hui à deux bataillons d'infanterie indigène qui ne

fournissent que des detachemens pour les differens postes et sont *huttés* (1) en dehors des murailles. Les casernes sont désertes et un état-major européen peu nombreux semble perdu dans cette vaste enceinte. Il n'y a plus même de détachement d'artillerie pour servir le petit nombre de pièces en batterie sur les remparts, de sorte que la ville a un air d'abandon et de désolation. Le cimetière est un autre point d'attrait irrésistible pour le voyageur qui sent ses yeux se remplir de larmes en se penchant sur ces longues dalles blanches, et en lisant ces inscriptions si simples mais si touchantes qui rappellent la fin terrible de tant de belles et de nobles victimes.

Le 1er février, une longue course de sept lieues, m'amène à Arnee. — Cette station est le cantonnement militaire d'un régiment européen, de la présence duquel dépend toute son existence. A l'époque de ma première visite, comme il manquait un bataillon de l'armée royale à l'établissement de Madras, les casernes qui sont superbes se trouvaient désertes, les bazars étaient en conséquence dépeuplés et les maisons abandon-

(1) J'emploie l'expression *huttés* parce que effectivement ils sont enterrés sous des huttes.

nées croulaient de toutes parts. Comme je traversais les quartiers déserts, un chien paria à moitié mort de faim élevait un long hurlement de douleur, et quelques enfans à figures chétives se sauvaient derrière des masures effarouchés à mon approche. Aujourd'hui qu'il y a une surabondance de troupes européennes, Arnee est redevenue une station, ses beaux quartiers sont repeuplés et la vie y fourmille de toutes les couleurs, blanche, noire et mulâtre. Il y a dans la grande cour de la caserne un bel obélisque élevé à la mémoire du colonel Harvey Ashton, tué en duel par le major de son régiment. On rapporte que c'était un duelliste enragé et qu'il avait prédit sa mort, parce que, disait-il, c'était la première fois qu'il avait eu raison dans une querelle. D'ailleurs il paraissait aimé de ses camarades qui lui ont élevé ce monument.

Le 2 et le 3 février, je continuai ma route par Chittapet, Tallar et Teindevanum, trois étapes de cinq lieues chacune. Le pays est enfin boisé et cesse par conséquent d'être monotone. La nature même la plus âpre et la plus sauvage est sans dignité et sans charme à mes yeux quand elle est chauve. Les bois sont la chevelure de la terre et en même temps sa plus belle parure. Il n'est certes

pas de pays où leur ombrage soit plus agréable qu'en Asie, et cependant ils ne font partie d'aucun système de culture. Ni le gouvernement ni les particuliers n'en plantent et tout le monde les détruit. Chaque famille et chaque voyageur cuisant son dîner à part il en résulte une plus grande consommation de combustible; aucune provision régulière ne satisfait à ce besoin : il s'ensuit qu'il y a souvent disette, surtout le long de la route que je viens de parcourir depuis Bellary, par Ghouty et Cuddapah. Les seuls arbres que l'on rencontre sont des arbres fruitiers : aussi est-on réduit dans la plupart des localités à employer pour combustible la fiente des bœufs pétrie en une espèce de mottes qui, séchées au soleil, brûlent bien et donnent une chaleur très vive.

Près du village de Teindevanum, non loin du bongalo des voyageurs, est une délicieuse villa, séjour de fantaisie du général Doveton, qu'on appelle aussi sa folie (*Doveton's folly*). Au milieu d'un beau jardin au bord d'un petit lac, dans le fond d'une vallée plantée comme un parc d'Angleterre, elle élève sa légère colonnade, ses kiosques chinois et projette autour d'elle à l'orientale ses vérangues de bois sculpté. C'est un mélange de tous les gen-

res, une composition mixte, entre le rangmahl hindou, le cottage anglais et le voluptueux harem. C'est un vrai conte de Scheherazade, un petit paradis en un mot où le vieux guerrier vient encore rêver à ses combats et à ses houris d'autrefois.

Le 4 à Valdaour, sept lieues. — Tout autour de ce village, on retrouve des traces d'une action volcanique aujourd'hui dormante et dont la date doit être très reculée. Cette action s'étend sur tout le midi de la péninsule et présente à quelques milles d'ici, près du hameau de Trevikarey, un phénomène minéralogique fort remarquable. C'est au fond d'un bassin circulaire, gisant à quelques pieds de profondeur, souvent à fleur de sol, toute une forêt d'arbres énormes, principalement tamarins, banians, palmiers et dattiers, complétement pétrifiés et conservant sous cette nouvelle forme l'ordre, la symétrie et jusqu'à la couleur de toutes leurs fibres. Quelques-uns de ces troncs d'arbre ont jusqu'à six et huit pieds de circonférence. On peut reconnaître que quelques parties ont été soumises à l'action du feu, surtout près des racines dont une portion est généralement carbonisée; on enlève journellement des fragmens de ces pétrifications qui reçoivent un très beau poli et devien-

nent un objet de commerce. On en fait surtout de la bijouterie, des colliers et des bracelets de toute beauté.

Le 5 aux premières lueurs du jour, je courais encore une fois sous les beaux ombrages, je traversais la triple zone de figuiers, de mimoses et de palmiers qui forment la riante ceinture de Pondichéry. A ces nobles voûtes de verdure, à ces majestueuses avenues on se croirait aux approches d'une capitale. Ne dirait-on pas Versailles transporté sur les bords du Coromandel? Mais non, ces fugitives nuées de corneilles, de perroquets et de maïnas qui font entendre leurs cris rauques ou aigus dans la feuillée; ces formes fragiles des cocotiers qui se penchent pour vous présenter leurs fruits; ce murmure lointain des vagues, cette brise de mer qui vous fait frissonner de plaisir, l'éclat de toutes ces couleurs au ciel, dans l'eau et sur la terre, et cette joie qui inonde mon âme, tout me dit que c'est Pondichéry. Pondichéry la belle, la gracieuse, la vérte émeraude enchâssée dans un double azur, l'azur du ciel, l'azur de l'eau. Je n'aurai cependant pas l'égoïsme de retenir une seconde fois le lecteur dans une localité qui, malgré son importance réelle pour la France, malgré ces hé-

roïques souvenirs des Suffren, des Labourdonnaye, des Dupleix, éveillerait aujourd'hui peu d'intérêt et de sympathie. Il est malheureusement trop évident qu'à la première guerre avec ses voisins, la France devra perdre, et pour toujours, ce dernier bijou sur le sein de la riche Asie; mais sa langue, ses mœurs, sa bonhomie, l'amour de ses institutions et de son peuple survivront ici, comme à l'île Maurice, comme à Sainte-Lucie, comme au Canada et à la Louisiane; c'est une maxime fort à la mode aujourd'hui, que les Français sont incapables de fonder des colonies. Il est vrai que leurs essais dans cette carrière ont été souvent malheureux; qu'on peut les accuser avec justice de manquer de suite et de constance; que leur enthousiasme s'échauffe pour se refroidir presque aussitôt; qu'ils se découragent facilement; que leur caractère national est léger..... Et pourtant, la semence de la France est féconde : partout où les vents l'ont portée elle a germé avec vigueur et ténacité. Elle a retenu la langue, la religion, les goûts, la gaîté, l'intrépidité de sa mère. Puisse-t-il en être ainsi sur le sol brûlant de l'Afrique. Puissions-nous y voir de nos jours la paix, la religion, la civilisation et le bonheur s'étendre sur ses rives classiques, à l'om-

bre du drapeau de la France; et vienne ensuite même une guerre malheureuse, quand la France devrait voir sa colonie passer pour un temps en d'autres mains, elle lui reviendrait toujours : la force du sang et une répugnance instinctive pour le contact glacial des ennemis de sa mère, la ramènerait toujours dans ses bras. Qu'elle ne se lasse donc pas, que la persévérance soit sa devise : plantez, semez toujours, vous recueillerez tôt ou tard

CHAPITRE XXII.

Premiers bruits de guerre.—Voyage pour rejoindre le régiment.—Arrivée au camp.

C'était le 13 mars 1834. Il y avait brillante compagnie dans les salons de l'ordonnateur ; toute ma famille s'y trouvait réunie, car on s'était donné rendez-vous de Bellary et d'Hyderabad. Notre bon et aimable gouverneur, le spirituel contre-amiral de Melay, ajoutait encore aux charmes de cette réunion toutes les grâces d'une conversation éminemment voltairienne. Jamais je ne m'étais senti si heureux, si content du présent, si insouciant de l'avenir. Toutefois en contemplant avec quelque fatuité dans une glace mon brillant uniforme et jouant avec la poignée de mon sabre, je ne pouvais m'empêcher de soupirer légèrement en pensant que ce glaive si bien doré était encore vierge. Ma prière bonne ou mauvaise fut à l'instant exaucée. Un domestique traversa la salle pour me remettre une dépêche : elle était de l'adjudant de mon régi-

ment de la part du colonel. On m'apprenait que la guerre était soudainement déclarée contre le rajah de Coorg, que mon régiment devait faire partie du corps d'armée expéditionnaire et enfin qu'il était déjà en marche rapide pour la frontière occidentale du Maïssore. L'adjudant finissait avec beaucoup de complimens par me communiquer l'ordre de rejoindre mes drapeaux au plus vite en m'indiquant la direction qu'on se proposait de suivre.

Je ne me rends pas bien compte aujourd'hui pourquoi cette nouvelle me fit éprouver une joie si folle ; car c'est sans espoir de récompense que capitaines, lieutenans ou sous-lieutenans vont dans l'armée anglaise risquer leur vie à ce terrible jeu qu'on appelle la guerre, où ils ont tout à perdre, vie, fortune, santé et avenir, et où il n'y a *pour eux* ni avancement ni honneurs à gagner. Quelque bravoure qu'ils déploient sur le champ de bataille la brillante vision d'une croix ne s'arrête point à leur boutonnière. Dans ce service aristocratique la gloire plane toujours sur les chapeaux brodés et ne descend jamais jusqu'aux rangs subalternes. Pour attirer ce feu follet moqueur il faut au moins la grosse épaulette et les éperons distinctifs du commandant ou du chef de bataillon. Peu im-

porte! quelque vain que soit le fantôme qui nous guide, la gloire à vingt ans est notre première maîtresse et celle dont l'ingratitude nous arrache notre premier regret durable. J'en appelle à vous tous, vieilles moustaches de l'empire, brillante jeunesse de 1814 qui rêviez royaumes et bâtons de maréchal, et vous, pauvres étudians d'aujourd'hui, qui vous brisez incessamment la tête contre la porte de fer de l'école Polytechnique. Et moi aussi j'ai eu mon rêve, brillant mais court, selon la loi commune. Mes préparatifs furent bientôt terminés; dès le lendemain j'étais en selle cédant avec amour à l'ardeur de mon bel arabe, et décidé à crever bêtes et gens plutôt que de manquer ce premier coup de fusil si impatiemment attendu.

Le 18 mars je me retrouvais en route pour Bangalore en ce moment le quartier général de l'armée et où je devais par conséquent trouver de nouveaux renseignemens sur la marche des colonnes expéditionnaires : c'était d'ailleurs mon plus court chemin vers la frontière.

Le 19 j'arrivais au village de Pallicondah qui n'a rien d'intéressant. Tout en cheminant je fus pourtant frappé de la quantité des plantes à huile dans la culture. Après le riz c'est la principale récolte, et

dans l'existence du peuple c'est l'article de première nécessité : c'est aussi un objet d'exportation pour la métropole, surtout l'huile de coco et de ricin.

Le 20, à Lallpett, charmant petit bourg situé au pied du romantique défilé de Nackenairy. On dirait une vignette mauresque ou une gravure de l'album oriental; c'est un spécimen de l'architecture indienne dans le style musulman. Rien de plus gracieux que sa mosquée qui passe rapidement à l'état de ruine dans l'étreinte pittoresque mais mortelle d'un pipol qui a pris racine dans une crevasse entre le minaret et le mur latéral. Cet arbuste parasite est le fléau des monumens de l'Inde; c'est un puissant auxiliaire du temps qui semble marcher ici plus vite que partout ailleurs. Il s'établit partout sans façon, toutes les conditions semblent lui convenir, et pour peu qu'une place soit bonne il y végète avec une vigueur extraordinaire, et tue, épuise, étouffe ou écrase les constructions ou les arbres sur lesquels il s'est enté. On le verra pousser sur les murs et les toits des maisons les mieux entretenues, et il couvrira d'un taillis vigoureux un édifice à peine abandonné depuis un an.

En arrière de la mosquée s'arrondit un mausolée, type exact du genre, édifice octogone que recouvre un dôme hémisphérique, flanqué de petits minarets qui sont de vrais bijoux. Une galerie ouverte et voûtée règne tout autour, et sur l'aire à l'intérieur s'élèvent de nombreuses tombes, toutes simples et sans inscriptions. L'une d'elles est celle du fondateur, les autres celles des membres de sa maison. Les murs sont chargés d'arabesques élégans sculptés dans la pierre.—Lallpett est célèbre dans toute l'Inde pour ses oranges qui sont fort bonnes et s'exportent à de grandes distances. Les Anglais ont cherché à y naturaliser celle de Cintra, mais elle ne vaut jamais l'orange du Portugal. Ce petit bourg a aussi son souvenir historique : c'est ici que dans le cours d'une expédition Hyder-Aly vint mourir presque les armes à la main, d'une espèce de lèpre envenimée par les inquiétudes et les chagrins.

Le même soir je franchis le col de Nackenairy par la grande route militaire et commerciale qui relie le plateau du Maïssore avec le littoral. Il n'y a pas lieu d'en faire compliment à messieurs les ingénieurs de la Compagnie, soit pour le tracé soit pour l'exécution : ces messieurs étudient les loca-

lités en palanquin, examinent de loin avec un téles-cope et s'en tiennent la plupart du temps au sentier déjà préféré par leur boyhis (porteurs) ou les habitans de la campagne. Ici c'est un casse-cou perpétuel et je voyais les voitures à bœufs du pays, quelque petites et quelque peu chargées qu'elles fussent, rouler constamment à chaque descente, entraînant leurs attelages et leurs conducteurs dont les efforts réunis à l'arrière ne pouvaient en régler la vélocité. On est étonné que tout cela ne soit pas brisé et écrasé; du reste ce chemin est fort pittoresque et praticable pour un cavalier seul: on pourrait se croire dans une gorge de la Suisse. On se trouve à chaque instant resserré entre une section verticale de la montagne et un précipice presque également perpendiculaire. Une épaisse et sombre forêt couvre toutes les pentes et ajoute à la majesté du tableau. Arrivé au sommet du défilé, au point où il débouche sur le plateau du Maïssore, on découvre à gauche un charmant amphithéâtre de montagnes boisées, au pied desquelles le hameau de Nackenairy se mire dans le cristal bleu d'un petit lac artificiel. La scène a cessé d'être sublime, mais elle a une grâce simple et touchante, c'est une vue des Vosges.

La solitude de cette petite vallée se trouvait momentanément envahie; de longues rangées de tentes s'étendaient en lignes blanches et parallèles sur les bords du lac, à quelque distance du hameau. Une vingtaine d'éléphans, trois ou quatre cents chameaux dormaient ou ruminaient au clair de la lune; des bœufs, des chevaux, des bêtes de somme innombrables hennissaient, beuglaient, agitaient leurs sonnettes; des milliers de feux étincelaient de tous côtés; on voyait passer devant la flamme ou accroupies dans la fumée des figures noires et presque nues; des voix joyeuses et bruyantes s'échappaient de ces derniers groupes: c'était un régiment européen et son bazar; l'ordre et la régularité d'une caserne à côté d'un camp de Bohémiens. C'était le 57e régiment de l'armée royale, commandé par le colonel Allan se rendant à Bangalore pour former la réserve de l'armée expéditionnaire. Au pied du défilé, j'avais déjà passé devant les tentes du 27e régiment d'infanterie indigène qui avait la même destination.

A souper ce même soir avec les officiers du 57e, j'appris des nouvelles qui me décidèrent à doubler encore la rapidité de ma marche. L'approche de la mousson rendait urgent de terminer au plus vite

les hostilités, de manière qu'on attendait les premiers coups de fusil pour le commencement d'avril. Nous étions au 21 mars et j'avais encore cent lieues à faire : c'était dix lieues par jour à franc étrier et avec les deux mêmes chevaux; mais j'avais bon courage, tous ces jeunes gens m'enviaient le bonheur de faire partie de l'expédition.

En sortant de la tente du colonel Allan pour regagner le bongalo exclusivement réservé aux voyageurs, il me fallut repasser par le quartier du troupeau. Il y avait à peine vingt-quatre heures que le camp était établi, et déjà des miasmes pestilentiels s'exhalaient du parc des bêtes de somme. C'est l'inconvénient du chameau : cet animal semble affligé depuis le moment de sa naissance jusqu'à sa mort d'une espèce de dysenterie continuelle qu'on appelle le suint, qui souille tous les lieux où il s'arrête et suffirait avec quelques jours de pluie pour amener la peste dans un campement. On sait comment la structure de l'estomac du chameau divisé en loges lui permet d'y conserver de l'eau dans sa plus grande limpidité. Ce qu'on sait moins généralement c'est que l'excroissance qu'il porte sur l'échine et qu'on est tenté d'abord de ne prendre que pour une difformité mons-

frueuse, est un phénomene dont la nature l'a doué par une sage prévoyance et qui le distingue de tous les êtres de la classe des ruminans. Quand le chameau se trouve privé de nourriture, la graisse de sa bosse lui fournit par absorption une substance nutritive qui peut le soutenir pendant plusieurs jours sans nuire aucunement à sa force ni à son embonpoint. La bosse seule se fond graduellement, mais elle se reproduit dès que l'animal reprend de la nourriture. Une autre particularité du chameau, c'est que quand il glisse dans un terrain humide, sa chute est mortelle, car il s'écartèle en tombant, et la dislocation de ses membres est telle qu'il est impossible de le relever. On le tue alors pour avoir son cuir et même sa chair dont certaines tribus arabes sont très friandes.

Malgré une certaine analogie avec le mouton, cet animal n'en a pas la douceur. Le chameau est extrêmement vindicatif; mais une singularité de sa vengeance c'est qu'il semble la proportionner à l'offense qu'il a reçue et qu'il oublie dès qu'elle lui paraît suffisamment expiée. Ainsi j'ai vu un chameau maltraité par son sarwan (conducteur), courir après lui pour le mordre et celui-ci lui jeter son manteau ou sa tunique que l'animal déchirait

à belles dents et foulait aux pieds en exécutant une danse des plus ridicules. L'accès de rage une fois épuisé c'était fini, il reprenait son rôle ordinaire d'obéissance passive et résignée.

21 mars. — Après trois heures de repos, je secouai le sommeil et me remis en route au coucher de la lune. Bientôt elle disparut derrière les montagnes, mais sa vive lumière fut aussitôt remplacée par la douce clarté des étoiles qui versaient des flots d'or sur ma tête; elles suffisent toujours dans ce pays pour guider le voyageur, et grâce à elles j'arrivai sans accident au village de Betmungalum, après une course de dix lieues à travers la forêt.

A partir de Nackenairy les bois perdent soudainement toute leur dignité et dégénèrent en misérables broussailles qui n'offrent plus aucun abri contre la bourrasque qui se déchaîne incessamment sur ces vastes plaines. Du moment qu'on débouche sur le plateau ouvert du Maïssore, élevé de quinze cents pieds au-dessus du littoral, on est accueilli par un vent froid et violent d'autant plus douloureux qu'il contraste soudainement avec la température que l'on vient de quitter. La veille encore on était épuisé par l'action dévorante d'un climat de feu et voici qu'on arrive sans aucune

transition, de la côte du Coromandel où les rayons solaires réfléchis par de longues plages sablonneuses concentrent une chaleur étouffante qui monte au visage et produit des congestions cérébrales souvent mortelles, dans un climat presque européen. La conséquence ordinaire de ce brusque changement atmosphérique est une violente attaque de dysenterie, à moins de grandes précautions hygiéniques résultat de l'expérience et d'ailleurs fort difficiles à pratiquer.

Mes gens ne me joignirent que très tard dans la journée et me signifièrent l'impossibilité de pousser plus loin le même jour. Il fallut donc me résigner à coucher à Betmungalum. Le cotwal ou lieutenant de police du village m'apprit que les environs étaient infestés de voleurs et parvint à me persuader d'accepter pour la nuit les services de deux Tchokidars ou Berkandaz. Ces drôles me tinrent éveillé toute la nuit par leurs cris et par des coups de fusil qu'ils tiraient à chaque instant pour éloigner, disaient-ils, les voleurs en prouvant qu'ils faisaient bonne garde, ce qui n'empêcha pas que deux de mes gens furent dépouillés l'un de son turban et l'autre de sa ceinture et que mon propre fusil de chasse disparut également. Dans le fait,

nous avions enfermé les loups dans la bergerie : ces Tchokidars sont eux-mêmes les voleurs dont on vous effraie et partagent le butin avec le cotwal.

Le 22 à Colar (sept lieues). Toute cette partie du plateau du Maïssore balayée par tous les vents est triste comme le désert. Sous le terrible soleil qui vous foudroie, un frisson glacial vous poursuit sans cesse, c'est la fièvre qui court sur la brise. Le voyageur cherche en vain un abri momentané parmi ces plaines immenses sans végétation, au milieu de ces jungles où sa seule distraction est d'apercevoir parfois une troupe d'antilopes fuyant à son approche. Un arbre se présente enfin à moitié de la distance et je me promets d'attendre sous son ombre mes gens dont la lenteur me désole. Son aspect est extraordinaire : c'est le tchattah ou arbre parasol ; ce nom lui vient de la forme qu'il prend le plus souvent dans sa croissance, et qui représente tout-à-fait un parasol fixé à l'extrémité d'un tronc droit presque nu. « Dans quelques sujets cette forme affecte des proportions si parfaites qu'il semble que la nature se soit plue à circonscrire la végétation de l'arbre dans les limites d'un dessein régulier. La tête de cet arbre est composée de branches garnies d'épines si touffues et si ser-

rées qu'elles forment une sorte de toiture impénétrable aux rayons du soleil. Tout l'espace qu'elle couvre est toujours jonché d'une telle quantité de piquans, qu'avant de s'y asseoir on est obligé de balayer la place, et encore à la moindre agitation du feuillage on est exposé à une pluie d'épines (1).»

Cependant à de grandes distances, au milieu de cette désolation, on trouve de beaux étangs, la culture et la population se sont réfugiés sur leurs rives. Les villes d'un aspect tout particulier, ceintes de fortifications de terre sèche qui révèlent l'esprit inquiet des générations écoulées, sont toujours bâties sur le bord de ces réservoirs qui remplacent ici les rivières. Il en est ainsi de Colar, grande ville fort peuplée et entrepôt d'un commerce considérable. Elle a aussi son fort de terre sèche assez bien conservé et pouvant contenir une garnison de deux ou trois mille hommes. En dehors de la ville j'allai visiter les tombes de la famille de Hyder-Aly. Une mosquée assez petite, très simple, entourée de fleurs et d'arbustes, distingue le caveau royal. Les pierres sépulcrales sont au nombre de quinze sans inscriptions ni ornemens, mais de peu d'intérêt appartenant à des enfans morts en

(1) *Oriental Annual.*

bas âge, à des parens obscurs et à plusieurs femmes de Hyder. Lui-même y fut quelque temps déposé après avoir été apporté de Lallpett. Plus tard il fut de nouveau transporté à Seringapatam, dans le superbe mausolée que son fils lui avait préparé et où ils reposent aujourd'hui l'un à côté de l'autre.

Je trouvai campé près de Colar le 8e régiment de cavalerie régulière de Madras, en route pour le corps d'armée de réserve de Bangalore. Muni d'une lettre d'introduction pour le lieutenant Kerr Mac-Donald de ce régiment, j'en reçus l'accueil le plus aimable; je passai la nuit sous sa tente et nous convînmes de faire le lendemain une seule course forcée jusqu'à Bangalore. La distance à parcourir était de seize lieues, mais mon compagnon devait trouver un cheval posté à moitié chemin, et j'avais toute confiance dans ma monture. Effectivement le 23 nous étions en route deux heures avant le lever du soleil. Après avoir parcouru cinq lieues nous traversâmes le bourg d'Ooscottah où la Compagnie entretient un haras considérable pour la remonte de sa cavalerie. On y croise la race arabe avec des jumens d'Angleterre et du Cap, ce qui donne une excellente espèce de chevaux. Après nous être arrêtés une seconde fois à mi-chemin pour reprendre

haleine, nous fîmes notre entrée à Bangalore à sept heures du soir.

Cette ville est le plus considérable des cantonnemens permanens des Anglais dans l'intérieur de la péninsule. En voici à-peu-près le plan donné avec une grande exactitude par Montholon de Sémonville, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*. « Des casernes réellement magnifiques sont disposées sur une seule ligne devant un superbe terrain de manœuvre dont elles forment un des côtés; la façade correspondante est occupée par un temple anglican, par de jolies habitations réservées aux principales autorités et aux officiers européens et par une salle de concert où l'on entend de la musique à l'heure des promenades. Vers l'une des extrémités de ce champ-de-mars, qui a une lieue de longueur, on trouve encore comme dans tous les établissemens anglais un bel emplacement pour les courses de chevaux qui sont assez fréquentes. L'autre extrémité mène à la ville noire, c'est-à-dire tout indienne (la Pettah, en langue du pays). Sa population nombreuse, ses bazars, sont tout un monde à part et sans aucun rapport avec la colonie européenne. L'habitude constante des Anglais est de se répandre dans la

campagne et de donner aux alentours d'une cité indigène l'apparence d'un vaste campement. Au-delà de la Pettah, et à quelques milles du cantonnement, est situé le fort dont les remparts en pierre sont d'une médiocre défense. Il serait facile au contraire de profiter en guise de fortification des larges fossés dont la ville noire est entourée, et sur lesquels sont jetées quelques chaussées étroites, nécessaires pour conduire par des détours aux différentes portes. Des bambous, des cactus et une multitude de ronces impénétrables remplissent ces fossés et s'élèvent à une hauteur qui masque la Pettah. Toute espèce de projectile doit aller mourir dans cet épais fourré à l'épreuve de la plus grosse artillerie, et je doute même que le feu pût prendre au milieu de broussailles d'une nature aussi vivace. »

Entre autres beaux édifices, Bangalore renferme un palais bâti par Tippoo. On y trouve des jardins qu'il s'était plu à dessiner lui-même et qui révèlent un goût assez éclairé pour un natif. Ils sont vastes, divisés en carrés, séparés par des allées et embellis par de beaux cyprès. Le climat de Bangalore est favorable à l'horticulture, aussi s'en occupe-t-on beaucoup : il y a chaque année une exposition et

les fruits qu'on y envoie sont fort remarquables. Les raisins, les pommes, les pêches et le café y sont cultivés avec succès. Ce dernier surtout donne de belles récoltes que l'on compare pour la saveur à la fève de moka. La population en 1834 était évaluée à 44,000 habitans.

Bangalore est le quartier général de la division militaire du Maïssore. Cette division se compose ainsi qu'il suit :

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.	CORPS A BANGALORE.	NOMBRE des combatt.
1 major-génér. commandant.	1 compagnie d'artillerie à cheval européenne.	150
1 adjudant-général.	1 régiment de dragons de la reine	
1 quartier-mait. gén.	(européen)	750
1 aide-de-camp.	1 régim. d'inf. européen (1). .	1000
1 chirurgien en chef.	1 comp. d'artill. à cheval native.	150
1 aumônier.	1 régim. de cavalerie de Madras.	750
	1 compagnie d'artillerie Golandaz.	150
	4 bataillons d'infanterie native..	4400
	TOTAL.	7350
Aux rochers Français, près de Seringapatam.	1 régiment d'infanterie indigène.	1100
	1 détachement d'artillerie à pied.	50
	TOTAL GÉNÉRAL.	8500

(1) Total d'Européens, 1900.

A cette division se rattache encore la brigade du Malabar et du Canara, qui agit indépendamment sous les ordres d'un officier-général assisté d'un seul officier d'état-major appelé major de brigade, et d'un chirurgien en chef. Cette brigade se compose ainsi qu'il suit :

CORPS A CANNANORE (QUARTIER GÉNÉRAL).	NOMBRE de combatt.
2/3 de compagnie d'artillerie indigène.	100
1 régiment d'infanterie européenne.	1000
2 bataillons d'infanterie indigène.	2200
A MANGALORE.	
1/3 de compagnie d'artillerie indigène.	50
2 bataillons d'infanterie indigène.	2200
TOTAL GÉNÉRAL.	5550

A la mort de Tippoo, en 1799, l'empire musulman du Maïssore ne comptait que deux règnes ou trente-huit ans d'existence. C'était Hyder-Aly, un simple officier de fortune, petit-fils d'un fakir errant venu du Punjab, qui avait tiré ce trône de son obscurité et s'était créé, comme dit M. de Montholon, un peuple à sa taille. « Inconnu des puissances « voisines, gouverné par de faibles rajahs hindous,

« avili sous le joug de ses anciennes coutumes, le « Maïssore joua pour la première fois un rôle « en 1752. C'est au siége de Trichinopoli, dans les « sanglans débats de la succession du Carnatique « que l'on entend parler pour la première fois de « l'armée auxiliaire des Maïssoriens (1). » C'est alors aussi que Hyder-Aly, parti comme simple soldat, commence à conquérir ses grades. Il grandit rapidement et avec lui paraît soudain sur la scène politique un empire tout nouveau qui pendant un demi-siècle devait peser dans la balance parmi les pouvoirs prépondérans de l'Inde.

Merveilleusement situé sur un plateau qui domine les deux mers, immense citadelle défendue par les Ghattes qui ne laissent pour y monter de l'une ou de l'autre des côtes de Malabar et de Coromandel que de rares et étroits passages, le Maïssore se trouve un admirable point de départ pour servir de base à un système de conquêtes. Comme l'avalanche qui se forme au haut des monts, Hyder-Aly descend chaque année de ce plateau pour s'étendre sur toutes les pentes, pour ajouter à son domaine toutes les plaines voisines. Le Canara tout

(1) Montholon de Sémonville, *Revue des Deux-Mondes.*

entier, une portion considérable du Malabar le reconnaissent pour maître, et il dote enfin ses états de quatre-vingts lieues de dépendances maritimes sur une côte extraordinairement fertile et arrosée par une multitude de belles rivières.

Je ne m'étendrai pas sur l'histoire bien connue des deux règnes et des exploits de Hyder-Aly et de Tippoo, ou sur la catastrophe qui termina la vie de ce dernier. Il suffit pour mon sujet de rappeler qu'en 1799, lorsque les alliés (c'est-à-dire le Nizam d'Hyderabad et les Mahrattes) eurent fait avec la Compagnie le partage convenu d'avance de toutes les dépendances et conquêtes du Maïssore, le soin de veiller au maintien de la paix dans l'ancien royaume réduit à ses limites primitives échut aux Anglais, et que ceux-ci, résolus d'écarter à tout jamais du trône la race usurpatrice qui avait succombé en déployant contre eux tant de bravoure et tant de haine, parvinrent à découvrir un jeune rejeton de trois ans de l'ancienne dynastie hindoue auquel ils prétendirent restituer le sceptre de ses pères. Toutefois ce rejeton rajah Kistna-Raji-Woudiour, à mesure qu'il avança en âge, sentit la tutelle anglaise, comme un lien de fer, s'appesantir et se resserrer sur lui pour arrêter son développe-

ment et le retenir hors de portée du pouvoir. On lui enleva successivement jusqu'au dernier attribut de la royauté. Il n'a plus enfin aujourd'hui ni armée ni ministre; il est lui-même sans fonctions dans l'état. Le gouvernement réel est tout entier entre les mains d'un conseil d'administration composé d'officiers anglais et présidé par un simple colonel sous le nom de commissaires spéciaux pour les affaires du Maïssore, qui décident de tout sans consulter le souverain, avec l'approbation du gouverneur-général. Il y a aussi dans la ville même de Maïssore un autre colonel ayant le titre de Résident politique, et chargé spécialement de surveiller à toute heure la personne et l'entourage du rajah dans leurs rapports journaliers et leur vie la plus intime, de sorte que le prince sous cette double tutelle se trouve comme entouré d'un conseil de famille qui gère toutes ses affaires soit publiques, soit privées. Il a cependant encore un simulacre de trône couvert de papier doré, dans un palais, qu'on prendrait pour une décoration d'opéra. Il a un escadron de mauvaise cavalerie et quelques centaines de gardes armés de lances et de fusils à mèche; un harem dont il sort rarement et où sa vie s'épuise en débauches; enfin une capitale, espèce

d'impasse qui ne se trouve sur aucune route, rarement visitée par le voyageur et oubliée du reste du monde, où il végète vieil enfant de cinquante ans, s'amusant encore aux hochets avec lesquels la politique anglaise a entretenu et prolongé son crétinisme.

Mes gens ne me rejoignent à Bangalore que le 24, mais tellement épuisés de fatigue et les pieds tellement meurtris qu'il me faut licencier tout mon monde : c'est un grand inconvénient dans la circonstance où je me trouve, car il n'y a plus ici de police locale anglaise dont on puisse réclamer le secours pour se procurer des porteurs et des coulis sur lesquels il soit possible de compter. La Compagnie s'est bien saisie de la haute administration, mais elle n'a pas encore touché aux rouages subalternes qu'elle emploie tels qu'elle les a trouvés. Il s'ensuit que je ne parviens à organiser mon petit équipage de route et à le mettre en mouvement de Bangalore pour la frontière qu'après mille difficultés et après avoir été rançonné à diverses reprises. Je vois naître de nouveaux obstacles après chaque concession, et cependant la seule politique possible est de donner gain de cause à leur indiscipline, même à leur déloyauté et d'en passer par

tout ce qu'ils voudront. J'ai pourtant le rare bonheur de trouver en ce plus grand besoin un domestique chef ou khansaman nommé Abdelkader, musulman de bonne caste, d'une fidélité à toute épreuve et d'une rare intelligence. Grâce à sa diplomatie et à son influence personnelle, je me trouve encore une fois en route, le 26 au matin, et arrive le même soir à la petite ville de Soulourpet, environ douze lieues.

Je me croyais au bout de mes ennuis, ils ne faisaient que commencer : deux de mes cowry-couly (porteurs de paniers) profitent de la nuit suivante pour déserter avec les arrhes qu'ils ont déjà touchées. Il faut les remplacer le 27 par deux begaries (mendians que la misère a chassés de leur pays et entretenus comme surnuméraires dans un autre village, à la condition de faire toutes les corvées exigibles pour les voyageurs), pauvres diables enrôlés de force sur la place publique par le cotwal qui s'approprie l'argent que j'avance pour leur service. A trois quarts de lieue sur la route, ils déposent soudainement leurs fardeaux et cherchent à se dérober à la servitude par la fuite. J'en poursuis un à travers champs, au galop de mon cheval, et désespérant de l'arrêter je tire mon sabre et me-

nace de l'en percer. A cette démonstration il tombe à genoux et demande la vie. Mon domestique de son côté parvient à arrêter l'autre. Ce fut alors que nous apprîmes que ces pauvres gens n'avaient rien à espérer pour leur corvée, dont le cotwal s'appropriait tout le profit. J'offris de leur payer une seconde fois et en mains propres la somme originairement convenue, et ils reprirent gaîment leurs charges. Toutefois le même impôt va se renouveler à chaque étape et il faudra constamment payer deux fois l'autorité municipale et le manœuvre. Ce premier incident a d'ailleurs pour moi des suites bien autrement fâcheuses : en sautant un fossé à la poursuite du begarie, mon meilleur cheval s'est foulé le pied. Arrivé à Coangol, la seconde halte, à vingt lieues de Bangalore, il faut le renvoyer dans cette ville aux soins d'un ami. Les obstacles semblent ainsi se multiplier à chaque pas, et la rapidité de ma marche est de plus en plus entravée.

Le 28, je pousse jusqu'à Ballour (douze lieues), bourgade d'environ deux cents chaumières entourées de belles plantations. Je trouve déjà ici les cocotiers de la côte, et en gerbes isolées, les magnifiques bambous des Ghattes occidentaux. Les vil-

lages dans cette partie du Maïssore, véritables oasis, sont très populeux, mais fort éloignés les uns des autres. On y arrive presque toujours par des chemins tortueux, bordés de cactus, dont les deux murailles de verdure ont sept à huit pieds d'élévation; c'est un défilé assez formidable. Les habitans généralement musulmans chérissent le souvenir de leurs anciens maîtres et détestent la race anglaise : aussi un Européen n'en obtient de secours qu'à force d'argent, par l'influence personnelle de ses gens ou la crainte de son escorte.

Je remarque que chaque famille cultive ici quelques pieds de tabac dont le consommateur mêle la feuille à celle du chanvre qui croît presque partout. Un peu d'opium ajouté à ce mélange, qui prend alors le nom de bang, fait un des plus détestables composés qu'on puisse fumer, produisant chez le fumeur une ivresse furieuse plus nuisible encore que celle de l'opium. Ainsi préparé, un seul chillum suffit à plusieurs personnes qui se passent le houkah à la ronde. C'est un spectacle assez burlesque que de les voir ainsi occupés. Chacun aspire une large bouffée de la fumée la plus âcre et la plus épaisse du monde, fait une grimace

épouvantable, tousse, éternue, crache, suffoque presque, et attend que son tour revienne.

Le 29 à Chinroypatam (neuf lieues), ville autrefois importante, aujourd'hui réduite à cinq cents maisons où l'on élève une quantité considérable de vers à soie des deux espèces : l'espèce italienne et une autre dont le papillon couleur feuille-morte est énorme. La soie est aussi plus forte mais plus grossière et se débite principalement dans le pays ; on en fait des mouchoirs du Bengale et surtout des moustiquaires et toute espèce de filets.

Le 30 au soir, à Hassan (10 lieues).—Le cotwal de Chinroypatam s'étant refusé à me fournir des porteurs pour mon bagage, il m'a fallu continuer ma route avec les mêmes begaries qui m'ont accompagné depuis Ballour. Les pauvres gens étaient exténués et demandaient grâce. Depuis un mois ils n'ont pas cessé de faire le métier de bêtes de somme, à raison du passage des différens détachemens qui se rendent à l'armée. Leurs pieds sont cruellement lacérés, et chaque pas devrait, il me semble, leur arracher un gémissement ; et cependant ils ne murmurent que rarement ; je parviens encore à les faire sourire en leur promettant un bukra, c'est-à-dire un mouton pour leur souper en

arrivant. Si je m'arrête durant le jour, ils s'étendent à côté de leurs fardeaux et s'endorment à l'instant. Cervantes fait dire au bonhomme Sancho : béni soit celui qui inventa le sommeil; la Providence dans sa miséricorde a accordé à l'Indien la faculté de se livrer à cette jouissance aussi souvent et presque aussi long-temps qu'il le veut. Je crois qu'il pourrait dormir dix-huit heures sur vingt-quatre. Si la vie n'est qu'une série de sensations, elle est bien torpide chez ces pauvres gens, et je ne m'étonne plus s'ils meurent mieux que nous, paisiblement et sans terreur. C'est qu'il y a bien près de la vie chétive et monotone d'un pauvre Indien au sommeil du mort dans la tombe : il n'y a que le travail en plus. Ses jouissances sont toutes physiques et la misère en réduit tellement le nombre que l'oubli et le repos sont pour lui les biens suprêmes. Il espère trouver l'un et l'autre dans l'anéantissement de la mort. Il en est encore de même dans la classe la plus riche; les jouissances sont toujours de la même nature, mais alors c'est l'abus qui les limite et finit souvent par en tarir la source. Arrivé à ce point, que reste-t-il à désirer? Le sommeil et l'oubli.

Mon dernier cheval arrive à Hassan tellement

épuisé et malade, que je suis obligé de le laisser ici avec ma suite et mes bagages. J'ai encore huit lieues devant moi pour atteindre le corps d'armée dont je dois faire partie et les opérations commencent après-demain, 1er avril; mais pas un cheval, pas un mulet, pas même un tattoo du pays à acheter ou à louer, les troupes ont tout enlevé sur leur passage. A défaut de tout moyen de transport et trop abîmé de fatigue pour faire la route à pied, j'imagine de me faire construire une litière avec des bambous. Le forgeron du village y travaille toute la nuit; guidé par mes instructions il construit une espèce de cage à poulet, dans laquelle, par la promesse d'une récompense considérable, j'engage une vingtaine de paysans à me porter jusqu'au quartier-général. Effectivement, le 31 à deux heures de l'après-midi, je m'embarque dans cette machine incommode où je dois m'asseoir les jambes croisées comme un tailleur, n'emportant que mes armes, mon manteau et les vêtemens que j'ai sur le corps. Je prends congé de ma suite, je jette un dernier regard à mon pauvre cheval et un dernier soupir à mes malles qui contiennent toute ma petite fortune, ne conservant que très peu d'espoir de revoir les uns et les autres: car c'est à peine

si j'ai eu le temps de connaître les noms de mes gens, encore moins d'étudier leur caractère ou d'apprécier leur fidélité. Toute cette soirée et toute la nuit se passent en route par des chemins effroyables ; plusieurs fois nous nous égarons. Secoué, ballotté, brisé, pliant sous la fatigue, j'allais perdre courage quand soudain je vois briller une ligne de feux sur un mamelon au pied duquel coulent les eaux sacrées du Cavery. Mes porteurs s'écrient au même moment : *Lashker ! lashker* (l'armée ! l'armée !) : c'était effectivement le but de tant d'efforts : encore un instant, et je parcourais toute une cité de tentes, et au sommet de l'avenue principale devant la tente du colonel je reconnaissais à la sentinelle européenne qui veillait à côté, les drapeaux du 55e. Je cherchai la ligne transversale des lieutenans : des voix amies répondirent bientôt a la mienne : Bayly, de Havilland, Robertson, toute une troupe de cœurs joyeux s'élancèrent à demi nus de leurs lits de camp pour me faire accueil. C'était une vraie fête de famille, et tout le monde me faisait compliment sur l'opportunité de mon arrivée ; car il était déjà deux heures du matin ; une heure plus tard on allait entendre la diane ; et à quatre heures notre corps d'armée devait tra-

verser le Cavery pour envahir le territoire ennemi, abandonnant toute communication avec la ligne qu'on venait de suivre. « Trois heures plus tard, me disaient-ils, et nous nous serions battus sans vous, vous perdiez toute la campagne! » On ne pouvait assez me féliciter de mon bonheur.

CHAPITRE XXIII.

Guerre de Coorg.—Description des Ghattes.—Premiers combats.—Confortable du service militaire dans l'Inde.—La masse au camp.

Avant d'entrer dans les détails de cette courte campagne dont les résultats furent si avantageux pour la Compagnie anglaise et où, en dépit de toutes les fautes qu'il était possible de commettre, un bonheur obstiné s'attacha à ses armes, il serait bon d'apprécier exactement la situation des choses dans la présidence de Madras, les causes apparentes de la guerre et les forces mises en mouvement pour en assurer le succès.

Nous avons déjà dit qu'un levain toujours actif de fermentation et de haine contre les dominateurs étrangers et des souvenirs d'attachement patriotique pour la race déchue n'avaient jamais cessé d'exister dans le Maïssore et ses dépendances. Ces sentimens prédominaient surtout dans cette partie du royaume qui longe la chaîne des Ghattes occidentaux. Nous avons vu que la désaffection qui

s'était déjà révélée à Cuddapah par le massacre du collecteur avait eu 1833, un an seulement avant l'époque dont nous parlons, gagné même une portion des troupes indigènes en garnison à Bangalore; une vaste conspiration avait été préparée, mûrie, découverte et arrêtée au moment de l'exécution. Il avait été facile de se saisir et de faire un exemple des chefs de ce mouvement qui se trouvaient dans les rangs de l'armée et n'avaient aucun refuge ailleurs. Mais grand nombre de conspirateurs isolés, travaillant dans l'ombre sous mille déguisemens divers, ayant leurs terriers dans le pays et une connaissance parfaite des localités, trouvaient toujours, en cas de poursuites trop vives après une tentative infructueuse, une retraite assurée dans les gorges impénétrables et les vastes forêts vierges de cette longue chaîne de montagnes qui longe la côte Malabar depuis le Cap Comorin jusqu'au Nerbuddah. Quelques portions de cette série appartenaient bien à la Compagnie, du moins nominalement, mais l'action de la police, toujours difficile à exercer vu la nature sauvage du pays et les préjugés des habitans, devenait nulle et impossible tant qu'un seul anneau lui échappait. Il devenait donc de première nécessité, pour la tran-

quillité du gouvernement, d'amener la chaîne tout entière sous son autorité directe, afin qu'aucun obstacle ne limitât ou n'entravât sa surveillance. Mais la Compagnie se trouvait empêchée dans ce développement très désirable, par l'existence d'un petit état indépendant, envers lequel on se trouvait lié par le souvenir d'anciens services et qui situé entre les latitudes parallèles de Mangalore et de Cannanore, occupait précisément toutes les plus hautes crêtes de la chaîne. C'était le petit royaume de Coorg (1) qui avait joué un rôle très important dans la catastrophe finale du Maïssore. Le rajah de ce pays, tributaire de Tippoo, avait trahi son maître en son plus grand besoin et embrassé l'alliance anglaise, espérant établir son indépendance sur le désastre du sultan ; il avait ouvert ses défilés à l'armée de Bombay sous les ordres du général Stuart qui était venu s'y embusquer pour couper toute retraite à Tippoo sur ses provinces maritimes. Cette trahison fut fatale au malheureux prince qui, repoussé de ce côté et rejeté sur le plateau ouvert du Maïssore, ne vit plus d'autre parti à prendre que de s'enterrer sous les ruines de Seringapatam.

(1) Ce pays a soixante milles de long sur soixante de large, et une surface de deux mille cent soixante-cinq milles carrés.

Le rajah fut récompensé comme il l'avait espéré, par l'érection de son fief en principauté indépendante, mais la punition, comme toujours, devait atteindre sa race. Il avait laissé en mourant un fils et une fille : le fils, selon l'ordre naturel et la coutume du pays, devait hériter du trône. Il y monta effectivement sans aucun obstacle; mais la fille, mariée à un homme de quelque importance dans le pays, s'enfuit bientôt après sur le territoire de la Compagnie, et commença une série d'intrigues auprès du gouvernement de Madras, pour détourner la succession en sa faveur. Entre autres accusations qu'elle avançait contre son frère, elle prétendit qu'il la poursuivait d'un amour incestueux. La moralité de la Compagnie s'en émut; elle fit des remontrances auxquelles le rajah répondit avec mépris. On pensa dès-lors sérieusement à l'avantage de s'emparer de son territoire et surtout de son trésor que l'on croyait très riche. Il ne manquait qu'un prétexte qui ne fut pas long à trouver. Effectivement, sur ces entrefaites, une discussion s'éleva tout d'un coup entre le ministre du rajah et le chargé d'affaires anglais au Maïssore, au sujet de quelques réfugiés politiques, entre autres le fameux Coungol-Naig, polygar de Terry-

kerry, qui avaient trouvé un asile dans les états de Coorg. Le Résident anglais voulait exiger qu'on livrât les coupables à la vindicte anglaise; mais les lois de l'honneur sont très sévères à cet égard chez les Indiens : tout prince qui violerait à ce point les droits de l'hospitalité perdrait moralement sa caste aux yeux de ses sujets. Le rajah et son ministre répondirent naturellement par un refus. Ce refus fut considéré comme une rébellion contre la suzeraineté de l'Angleterre et la guerre fut aussitôt déclarée.

Cependant le moment était mal choisi : on était déjà à la fin de février et la mousson, c'est-à-dire la saison pluvieuse, envahit toute la côte malabare dès la première quinzaine de mai. Dès le premier orage qui signale son arrivée, tout déploiement de troupes, tout mouvement militaire devient impossible. Ce n'est pas une de ces pluies bénignes que dispense notre ciel gris, « à petit bruit tombant des cieux, » c'est une cataracte du nouveau monde, introduite par les plus effroyables éclats de tonnerre, descendant d'aplomb avec une force irrésistible pendant des heures, des journées entières. Les ravins, seules routes pratiquées par les convulsions de la nature ou creusées par la chute des eaux

dans l'épaisseur des forêts primitives, deviennent des torrens furieux qui entraînent tout sur leur passage. La force, le courage, l'intelligence disciplinée de l'homme deviennent la risée des élémens : ce n'est plus qu'un insecte qui se débat quelques instans, sans résultat, sans espérance, que le flot enlève et dépose à côté de la feuille des bois. Même dans la meilleure saison c'est une entreprise difficile et qui n'est point sans dangers de traverser cette âpre chaîne de montagnes, s'élevant subitement de deux à sept mille pieds au-dessus du plateau qui lui sert de base, sur une largeur de quinze à vingt lieues et une longueur de deux cent cinquante. Ce n'est qu'en remontant le lit des torrens qu'on parvient à se faire jour dans ces régions sombres et couvertes, où de rares vallons de fort peu d'étendue ne permettent qu'à de longs intervalles de retrouver le soleil voilé par l'épais feuillage. La brise ne peut circuler dans ces sentiers étroits où un seul homme doit marcher de front, l'air s'y corrompt sans se renouveler jamais. La végétation surabondante reste étouffée dans des fourrés impénétrables, tandis que des eaux croupissantes, encombrées de branches mortes et des feuilles tombées qu'y entraîne chaque année la

violence des orages, exhalent partout une odeur infecte, des miasmes méphitiques. C'est le foyer, le laboratoire de toutes les fièvres qui déciment le genre humain. Et pour envahir un pays si redoutable, pour y arriver, pour le conquérir, pour l'évacuer, on n'avait en tout que deux mois; je dis pour l'évacuer aussitôt, car si on avait eu la folie d'y rester, la pluie seule, sans la présence d'aucun ennemi, aurait suffi pour anéantir l'armée.

On a donné pour raison de la précipitation avec laquelle lord William Bentinck donna l'ordre d'entrer en campagne, que le délai de six mois, nécessaire pour épuiser la violence de la mousson, aurait considérablement augmenté le nombre de nos ennemis : effectivement, dès la première nouvelle d'une rupture, tous les mécontens à cent lieues à la ronde s'ébranlèrent pour venir se ranger sous l'étendard du rajah. Mais quand on considère que le territoire à envahir n'avait que vingt-cinq lieues de long sur seize de large et n'offrait que juste assez de ressources pour une population très clairsemée, il est évident que le nombre probable des ennemis ajoutait fort peu de chose aux difficultés de la conquête qui consistaient réellement dans la nature inabordable du pays. Au contraire, la vic-

toire était certaine du moment que nous avions le soleil pour nous; et en précipitant les hostilités on risquait la destruction totale de plusieurs corps d'armée, désastre dont les résultats en ce moment eussent été incalculables. Quoi qu'il en soit, la fortune se chargea de justifier le gouvernement qui déploya, il est vrai, une activité surprenante. Quatre corps d'armée s'ébranlèrent à-la-fois pour envahir simultanément la région montagneuse. Ils avaient ordre de pénétrer dans le pays par quatre points différens répondant aux quatre points cardinaux, d'agir indépendamment les uns des autres et de se proposer pour but commun et pour point de jonction la ville de Mercara ou Madicara, capitale de la principauté.

La colonne principale, dite de l'Est, avait pour point de départ Bangalore. Elle était commandée par le colonel Lindsay du 39ᵉ régiment de S. M. Britannique, faisant les fonctions de brigadier ou maréchal-de-camp, et se composait de son régiment, le 39ᵉ européen, deux bataillons d'infanterie indigène, deux compagnies de carabiniers d'élite et un fort détachement d'artillerie et de génie.

La seconde colonne, dite du Nord, avait pour point de départ Bellary; elle était commandée par

le colonel Waugh, officier de la Compagnie, sans aucune expérience militaire, dont toute la vie avait été passée dans les bureaux de l'intendance. Elle se composait d'un demi-bataillon (trois cent cinquante combattans) du 55e régiment de l'armée royale, de deux bataillons (le 9e et le 31e) d'infanterie indigène, une compagnie de carabiniers d'élite, un faible détachement d'artillerie avec deux pièces de six et un obusier de montagne et une section encore plus faible de pionniers du génie. Ces deux dernières armes ne comptaient qu'un officier chacune.

La troisième colonne, dite du Sud, était composée d'un demi-bataillon du 48e de l'armée royale, deux bataillons d'infanterie indigène, une compagnie de carabiniers, des détachemens d'artillerie et de pionniers; elle avait pour point de départ Cannanore, et pour chef le colonel Stewart Mackenzie.

Enfin la quatrième, dite de l'Ouest, sous les ordres du colonel George Jackson, et dont le point de départ était Mangalore, avait exactement la même composition que la troisième.

On conçoit que mon intention, dans un ouvrage de ce genre, n'est nullement d'écrire l'histoire d'une guerre assez insignifiante en elle-même;

ce que je me suis proposé, c'est d'y continuer l'étude de mœurs que j'ai suivie jusqu'à présent, de développer et d'appuyer par des faits dont j'ai été le témoin oculaire, des observations déjà indiquées, et enfin de faire apprécier à leur juste valeur les qualités militaires respectives des Européens et des indigènes; donnant ainsi une première solution à une question long-temps débattue sur le mérite et le degré de perfectibilité de ces derniers, et m'offrant de confirmer plus tard les résultats obtenus par l'examen de toutes les campagnes depuis 1834 jusqu'à nos jours. Je me contenterai donc de suivre dans le développement de cette petite guerre les mouvemens de la colonne du nord sous les ordres du brigadier Waugh, colonne dont mon régiment faisait partie et que je venais de rejoindre deux heures avant son entrée en campagne. C'est, au reste, celle dont le rôle fut le plus brillant et dont la tâche était la plus difficile, car elle devait aborder les plus âpres défilés et les plus redoutables lignes de défense dans le pays.

A quatre heures du matin, le 1er avril 1834, trois légers coups de tambour retentirent au quartier-général, et furent successivement répétés tout le long de la ligne. J'étais déjà tout habillé, et bou-

clant le ceinturon qui attachait mon sabre, je sortis de la tente en quête de ma compagnie. Le crépuscule ne paraissait pas encore, et les vapeurs des montagnes dérobant les étoiles, l'obscurité était complète. L'air était d'un froid piquant et chargé de rosée, et je me dirigeais sans trop de réflexion vers un feu que je voyais flamboyer à quelque distance, lorsque dans l'obscurité, je heurtai quelqu'un que je reconnus à sa voix pour mon colonel Charles Mill. Je lui annonçai aussitôt mon arrivée, et je n'oublierai jamais l'accueil amical et paternel avec lequel le vieux soldat me donna la bienvenue. On voyait qu'il était ému, touché de l'empressement avec lequel j'avais répondu à son appel et des efforts que j'avais dû faire pour rejoindre mon drapeau. *My dear boy* (Mon cher enfant), me dit-il en me serrant les deux mains, j'avais désespéré que vous pussiez nous atteindre; nous avions pourtant bien besoin de notre interprète avec tous ces noirauds (en parlant des troupes indigènes qui faisaient partie de la colonne)! C'est bien! c'est très bien, nous vous donnerons des occasions de vous distinguer, et je réponds de vous. Il me conduisit ensuite à la place d'armes convenue la veille et où le régiment commençait déjà

à se rassembler. Quand je rejoignis ma compagnie il faisait encore obscur, et je ne fus pas d'abord reconnu. Les sous-officiers inspectaient les armes et distribuaient les cartouches. Ces préparatifs terminés, j'élevai soudainement la voix pour donner le mot de commandement et faire ouvrir les rangs. Le murmure le plus flatteur fut l'expression de leur surprise, et ce fut la première fois que je rendis justice entière à la bienveillance et au dévoûment du soldat anglais pour ses chefs. Je ne me croyais certainement aucun titre particulier à leur attachement; j'avais été en toute circonstance aussi sévère que juste, mais je ne les avais jamais punis sous l'impulsion de la colère; j'avais aussi pour système qu'un péché puni était un péché oublié. Peut-être devais-je ma popularité à l'absence de toute hauteur, sans cependant aucune familiarité dans mes rapports avec eux. Quoi qu'il en soit, cet attachement du soldat britannique, originairement un vaurien accompli, brutal et grossier dans ses rapports journaliers avec ses camarades, mais dévoué à son officier qui lui montre généralement si peu de sympathie, est quelque chose d'inexplicable : c'est l'affection du chien pour son maître, le maître qui le bat quel-

quefois. Il est d'autant plus beau qu'il est sans espoir de retour. Il le regarde comme un gentleman, un être d'une nature différente, plus noble, plus raffinée que la sienne, auquel il faut obéir, qu'il faut aimer et défendre. Durant toute la campagne, leurs attentions pour moi furent celles d'une bande de géans auxquels on aurait confié une créature fragile et délicate, un dépôt précieux qu'il fallait entourer de tous les soins possibles. C'était un respect mêlé de protection. Ces soldats, soumis à une discipline si sévère, que l'on fouette quelquefois comme des enfans ou des esclaves, sont les plus braves, et pour leurs officiers, les plus doux et les plus dociles dans le monde. Le caractère que je viens de décrire est surtout celui du soldat irlandais qui remplit dans les troupes royales dans l'Inde la moitié des cadres. C'est le bélier du troupeau, c'est lui qui imprime son cachet aux masses, qui leur communique sa manière de sentir, plus tranchée, plus vivement exprimée, son esprit de soumission, sa bonhomie insouciante. Il trouve un écho facile à éveiller dans l'esprit de clan de l'honnête Écossais. Le plus égoïste, le moins aimable, le moins chevaleresque est l'Anglais pur sang, qui n'entre heureusement que pour une fraction assez

minime dans la composition de l'armée indienne. En Angleterre, au contraire, et dans les colonies où le service est moins pénible et moins désastreux pour la santé, l'élément anglais prédomine. Dans la totalité de l'armée anglaise, on évalue ainsi les chiffres fournis respectivement par les trois royaumes : Anglais, quarante-cinq mille; Irlandais, quarante mille; Écossais, quinze mille; total, cent mille hommes.

Le jour commençait à poindre comme la brigade se formait en colonne de marche. Elle devait s'avancer dans l'ordre suivant : une avant-garde du génie, soixante hommes de chaque bataillon d'infanterie et une pièce de six, en tout deux cent vingt combattans, dont quatre-vingts Européens. Venait ensuite à trois cents pas en arrière, le corps d'armée de deux mille hommes protégeant les bagages, l'ambulance et le bazar. Enfin trois cents pas plus loin, une arrière-garde de deux cent cinquante hommes où figuraient des détachemens de tous les corps. On voit ainsi que la colonne tout entière ne fournissait que deux mille quatre cent soixante-dix combattans.

Pour diminuer le nombre des serviteurs du camp, le général avait exigé qu'on laissât en dépôt

à Kensuma-Ooscottah, les deux tiers du bagage; rois officiers devant s'accommoder d'une seule ente de sous-lieutenant, et les soldats de quatre entes par compagnie. Malgré cette précaution, le hiffre des non-combattans s'élevait encore à deux ille cinq cents hommes et le matériel de transport mille trente-huit bêtes de somme (1), sans comp- er le troupeau pour la consommation. Dans le remier de ces chiffres je comprends quarante oulies, c'est-à-dire palanquins pour l'ambulance, equérant deux cent quarante porteurs. Jamais orps d'armée dans l'Inde n'a marché plus leste- ent équipé. Cela peut donner une idée du con- ortable d'une armée anglaise et des soins que l'on rodigue aux soldats.

Ce n'est pas uniquement une considération de ympathie qui entoure l'armée dans l'Inde de tout e bien-être; c'en est une aussi d'économie bien ntendue. L'objet le plus coûteux dans le matériel le guerre est le soldat européen. Pour son recru-

(1) Éléphans 8
Chameaux 200
Chevaux d'officiers 130
Bœufs, ânes et mulets 700
TOTAL 1038

tement, toujours volontaire, pour son instruction qui demande au moins une année, pour son voyage d'Europe en Asie, on calcule sur une dépense de 100 liv. sterling (2,500 fr.). Chaque fois donc que la maladie, une exposition trop continue aux intempéries de l'air ou le défaut de soins en enlève un au service, c'est une perte de 2,500 fr. pour le budget de l'Inde. Il est inutile de chercher plus loin la raison de l'intendance et des équipages quelque peu à la Xerxès, de l'administration militaire de la Compagnie.

Au jour nous arrivions sur le Cavery que nous devions traverser cinq fois dans un espace de trois lieues. Ce fleuve qui prend sa source dans ces montagnes est extrêmement sinueux à son origine ; il traverse ensuite le Maïssore, le Coimbatour, le Carnatique et se décharge par plusieurs embouchures dans la mer du Bengale. C'est la plus sacrée de toutes les rivières du Dekhan; les adorateurs de Vischnou l'honorent à l'égal du Gange et célèbrent tous les ans le mariage d'un de leurs dieux avec la déesse qui habite ses eaux. Nos troupes indigènes la saluèrent avec de grands cris. Du moment qu'on a franchi cette rivière, on se sent au milieu d'une nature plus grande, dans une ré-

gion plus noble que le plateau monotone que l'on vient de quitter. Toute la végétation présente un caractère de vigueur extraordinaire. C'est une terre vierge conservant encore la robe éclatante que le créateur lui a donnée. Sur le flanc, sur la crête de ces montagnes une verdure éternelle, un port sublime, des tiges plus élancées, des ombrages plus étendus, distinguent les grands arbres de ces climats, auprès desquels les rois de nos forêts ne paraîtraient que d'humbles vassaux. L'arbre de teck qui surpasse le chêne par ses qualités impérissables comme par sa beauté et qui le remplace aujourd'hui pour les constructions navales, remplit de vastes forêts primitives. A ses côtés s'élèvent avec magnificence l'arbre à bois d'aigle et celui de santal blanc qui parfume tous les palais de l'Orient, le sycomore, le figuier d'Inde, le bois de fer. Les bambous réunis en gerbes colossales s'élancent à une hauteur démesurée. Au pied de ces géans du règne végétal, les arbrisseaux et les plantes herbacées présentent dans leurs fleurs et dans leurs fruits les figures les plus variées et les plus singulières, les couleurs les plus vives, la saveur et l'odeur les plus exquises. Le gingembre, le cardamome, le poivre long, le bétel grimpent, s'enroulent le long

des jeunes plantes ou s'épanouissent à l'ombre des rameaux séculaires. C'est ici que les lianes triomphent dans toute leur gloire : nulle part on ne les trouve si aventureuses, si hardies, si gigantesques. C'est surtout dans les forêts de la côte malabar que l'on trouve en abondance l'arbrisseau sarmenteux que décrit Jacquemont et qu'il appelle *Bauhinia racemosa* : « Ses tiges, semblables à des câbles flexi-« bles, s'élancent sur les arbres, se projettent de « l'un à l'autre, s'enlacent autour de leurs ra-« meaux, et donnent souvent à une souche pour-« rie l'apparence de la vie et de la fraîcheur. Sur la « lisière des bois, on la voit pendre partout en fes-« tons admirables. » A chaque instant il faut s'écrier avec le Musulman : *Allah akbar! Allah akbar!* Dieu est grand! Dieu est grand!

La rivière à cette époque de l'année était peu profonde; cependant il avait fallu plusieurs fois faire déchausser nos hommes pour la traverser à gué. Cette opération se fit sans confusion et sans opposition de la part de l'ennemi. Reformés sur l'autre rive, nous plongeâmes à-la-fois sous les voûtes de la forêt éternelle. Jamais je n'oublierai mes sensations de ce moment où cette carrière tant désirée d'aventures militaires s'ouvrait enfin devant

moi, présentant à mes yeux dans un rapide tableau, la gloire, la fortune, l'avancement. Je sentais une joie si folle, si délirante, qu'il fallait tous les efforts de ma raison pour la contenir, et je me rappelle encore la fervente prière que j'adressais au ciel pour que l'ennemi acceptât le combat et tournât ses principales forces contre nous. L'enthousiasme me rendait si léger que je ne marchais plus; j'effleurais la terre, je dansais, je riais, j'aurais jeté des cris de bonheur, si je n'avais craint le ridicule. Tout ancien militaire pourra sourire de cette extravagance de jeune homme, mais il la comprendra. Il est vrai que j'étais admirablement placé pour jouir des beautés sauvages autour de moi : je ne faisais point partie de l'avant-garde; mais comme on y avait détaché nos voltigeurs, la 7e compagnie du 55e régiment que je commandais formait la tête de la colonne de marche. L'étroit sentier nous obligeait presque toujours d'avancer à la file : je me trouvais alors le premier combattant du corps d'armée, l'œil et l'oreille également attentifs, palpitant de curiosité et d'intérêt. Outre les embûches de l'homme, nous avions à craindre tous les hôtes de la forêt, et en première ligne le tigre et l'éléphant qui s'en disputent la souverai-

neté. A chaque pas le bruit de notre approche faisait lever devant nous des daims, des paons, des coqs de bruyère; un sanglier énorme traversait le sentier et plongeait avec fracas dans les broussailles. Des bandes nombreuses de singes nous accompagnaient et nous devançaient, sautant de branche en branche avec une agilité comparable à celle des oiseaux, grimaçant et babillant. Plus d'un fusil, retenu par la discipline, s'abaissa involontairement pour nous venger de leurs outrages; plusieurs fois aussi leur nombre, le bruit et l'agitation de leurs ébats nous firent croire à la présence de l'ennemi. La création animale se multipliant autour de nous d'une manière fantastique, on eût pu se croire, sans un trop grand effort d'imagination, au paradis terrestre ou à la sortie de l'arche : toute cette grande nature sublime et vierge autour de nous pouvait prêter à l'illusion. Parfois de vieux tecks complétement blanchis par l'âge, déracinés et arrêtés à moitié dans leur chute par d'autres arbres, témoignaient que la hache n'avait jamais pénétré dans ces lieux sauvages. Ailleurs, c'était à peine si nous pouvions avancer entre les gerbes serrées des bambous et les broussailles qui accrochaient et déchiraient nos uniformes.

Quand à de longs intervalles se présentait une clairière ou le bassin défriché d'un torrent, nous traversions généralement un misérable village entouré d'une palissade, ou plus souvent encore une collection de huttes établies sur les arbres mêmes, parmi le feuillage, d'où les habitans veillaient à la sûreté de leurs champs et défendaient plus facilement leurs moissons contre les ravages des bêtes féroces. Tout cela était en ce moment abandonné, et nous commencions à douter que le pays contînt des habitans, quand soudainement quelques coups de feu clairs et secs se firent entendre à l'avant-garde, suivis immédiatement par la voix sonore du canon. Nous débouchions au même instant sur une clairière à l'extrémité de laquelle on apercevait un village. L'adjudant de service, le lieutenant Heriot, du 55e, arriva au même instant au galop pour me communiquer, de la part du général, l'ordre de me porter en avant avec ma compagnie au pas de course et de tourner le village par notre gauche. Nous nous élançâmes comme une meute et arrivâmes juste à temps pour tirer quelques coups de fusil inutiles à l'ennemi qui s'enfuyait.

Nous avions été rejoints dans la matinée par le

contingent de cavalerie du rajah de Maïssore qui devait faire la campagne avec nous : c'était le seul corps de cette arme avec la colonne. Ils reçurent l'ordre de charger dans le moment le plus favorable et le capitaine intendant militaire Le Hardy se mit à leur tête pour les entraîner. On le suivit quelques pas, mais en caracolant, sans gagner de terrain, de sorte qu'il se trouva bientôt seul au milieu de l'ennemi, et fut obligé de s'en revenir auprès de ces braves indigènes qu'il accabla d'injures. Un d'eux cependant eut son cheval grièvement blessé : c'était sa propre lance dont il lui avait traversé la tête dans sa détresse. Le brigadier général, indigné, renvoya toute cette canaille garder les bagages, à Kensuma-Ooscottah, mesure dont la politique était encore fort douteuse en raison de leur probité. Le résultat de cette première escarmouche, qui ne coûta qu'un seul homme au 55e, fut quelques soldats et quelques chevaux légèrement blessés. L'ennemi n'apparut plus de la journée et après nous être avancés d'environ quatre lieues, nous nous établîmes pour la nuit dans un espace ouvert près du hameau d'Ellumgôd.

2 avril. — Je me trouvais le jour suivant de service à l'avant-garde avec mon ami de Havilland et la

2e. compagnie du 55e. Pour éviter les surprises, les deux flancs étaient protégés par la compagnie de carabiniers d'élite du 24e indigène. Ces derniers étaient des soldats éprouvés, dont une longue habitude de la guerre de montagne avait trempé le courage, et tout-à-fait consommés dans leur métier. Ils avançaient comme des serpens souvent sur leurs genoux ou à plat ventre, en rampant à travers les tiges. Quoique incapables, comme tous les Indiens, d'un conflit personnel ou corps à corps ils avaient du sang-froid et supportaient parfaitement le feu. Leur conduite en ce jour et dans toutes les occasions fut admirable. Je ne puis pas en dire autant du reste de notre petite troupe. Vers sept heures du matin, un premier coup de fusil tiré sur la tête de la colonne produisit une telle confusion dans la partie indigène de l'avant-garde qu'ils se mirent à exécuter sans aucun ordre un feu roulant à droite et à gauche sur nos propres éclaireurs. Ce fut avec une peine extrême que nous parvînmes à faire cesser cette fusillade, véritable disgrâce pour les cipayes qui, dans leur terreur, tiraient sur le fourré devant eux, sans apercevoir aucun objet.

Ce petit incident et la certitude d'une rencontre

avec l'ennemi firent changer tous nos arrangemens. La compagnie des carabiniers qui avait cependant montré du calme fut renvoyée pour protéger le convoi qui commençait à être vivement attaqué. Je fus détaché sur le flanc gauche avec quinze sous-officiers et soldats du 55e, et l'on m'adjoignit le capitaine Longworth avec une demi-compagnie du 9e natifs. Une disposition symétrique se faisait à l'autre flanc et l'on renforça l'avant-garde d'une compagnie du 55e détachée de la colonne. On remarquera toujours que dès qu'il s'agit véritablement de combattre, on diminue le nombre des indigènes pour doubler celui des Européens, même quand ces derniers ne composent comme ici qu'un faible noyau de trois cent quatre-vingts hommes. On observera encore qu'une certaine proportion d'Européens est indispensable avec chaque tête de colonne pour entraîner les natifs.

Quand tout le corps d'armée fut rassemblé et l'ordre rétabli, nous nous remîmes en route vers midi, en gardant les mêmes dispositions que le matin. Un espion venait d'informer le général que nous n'étions plus qu'à une petite distance d'une barrière élevée par l'ennemi pour intercepter le passage du défilé de Kassan-Aly. Les ordres que je

reçus en conséquence de l'adjudant-général Derville furent de m'avancer diagonalement vers la gauche en gagnant les hauteurs, de manière à me replier sur le défilé en arrière de la redoute. Le détachement de droite devait faire de son côté un mouvement analogue, tandis que le reste de l'avant-garde et le corps d'armée attaqueraient de front par la route. Mais il est bon d'observer que l'état-major n'avait aucune carte un peu détaillée de cette partie du pays, qu'on ne connaissait nullement la direction et le tracé de la route et que le général n'avait pas même jugé à propos de faire une reconnaissance des localités avant de nous communiquer son plan d'action. Il avait lu quelque part qu'il fallait à la guerre, tourner les obstacles, mais il supposait qu'il était toujours temps de le faire, en présence même de la difficulté, sous l'inspiration du moment et sans aucune étude préalable. Toutes les pertes de ce jour et du lendemain furent la conséquence de cette présomptueuse imprévoyance.

Suivis de nos petites bandes réunies qui pouvaient se monter ensemble à une soixantaine d'hommes, nous plongeâmes, le capitaine Longworth et moi, tête baissée dans toutes les difficultés du ter-

rain, en stricte conformité des ordres que nous avions reçus. Ce fut une longue lutte avec la nature ; pendant deux heures nous avançâmes péniblement, un à un, taillant notre route à coups de sabre et à coups de hache, recevant à chaque instant des coups de fusil de huttes placées dans les arbres à quarante pieds au-dessus du sol, n'ayant point le loisir d'y répondre et tellement exposés que des tirailleurs un peu adroits auraient dû nous exterminer. Heureusement nous avions affaire à un ennemi peu intelligent. Épuisés, hors d'haleine, nous commencions à ne pouvoir plus nous orienter dans cet interminable dédale de tecks et de bambous, et nous nous serions infailliblement perdus si le bruit du canon et d'une vive fusillade ne fût venue soudainement nous guider. Ranimés par ce son électrique nous nous dirigeâmes vers les combattans en conservant, à ce qu'il nous semblait, la gauche de notre ligne de marche. Mais, débouchant tout d'un coup de l'épais fourré, nous nous trouvâmes sur la même route que nous avions cru laisser à droite, sur les talons de l'avant-garde, au pied même du défilé et en face de l'obstacle. Le détachement sur l'autre flanc n'avait pas été plus heureux que nous et n'était pas encore arrivé. Il

ne restait donc plus d'autre alternative que de reculer momentanément si l'on voulait tourner la difficulté, ou de l'aborder franchement et sans hésitation pour l'enlever par un coup de main.

La position de l'ennemi était un retranchement assez simple, consistant en un glacis avec parapet et chemin couvert, jetés d'une crête à l'autre perpendiculairement au défilé. Le parapet, très élevé dans la partie accessible de la route, était de plus défendu par deux pièces d'artillerie, mais il diminuait d'escarpement en remontant les deux flancs des montagnes. Le glacis, dans presque toute sa largeur, était miné; de distance en distance on y avait creusé des fosses profondes recouvertes de branchages et de gazon, de manière à tromper parfaitement la vue.

Je voudrais expliquer aussi simplement que possible l'état des choses au moment de mon arrivée. Notre brigadier le colonel Waugh, très confiant dans les savantes manœuvres dont il nous avait donné la recette, était bien loin avec le convoi, ne s'inquiétant de rien. L'officier supérieur de service à l'avant-garde, parvenu à ce grade par la simple ancienneté, sans aucun mérite et parfaitement incapable, laissait nos gens sous le feu et s'y

exposait lui-même sans donner aucun ordre et sans pouvoir prendre une résolution. En jetant les yeux autour de moi, je vis le capitaine (aujourd'hui lieutenant-colonel) Warren du 55e, avec la 5e compagnie du régiment déployée en tirailleurs, dans le taillis à droite de la route. Nos grenadiers, à genoux en face de la redoute, engageaient une fusillade tout-à-fait inutile et perdaient beaucoup de monde; enfin, dans les broussailles, sur la gauche, le capitaine Mac Léan, du 55e, avec une trentaine d'Européens, prolongeaient la ligne de feu. Je cherchai des cipayes, je n'en vis nulle part tandis que notre poignée d'Européens était partout. Où étaient-ils donc? Pas bien loin sans doute, car ils reparaîtront après l'affaire. J'oubliais cependant : oui, il y en avait deux derrière nous qui ne nous avaient pas quittés depuis le matin; comme deux chiens fidèles ils s'attachaient aux pas de leur brave officier, le capitaine Longworth, mais il était aisé de voir que ce n'était pas par bravoure : c'était dévoûment, attachement personnel, et rien de plus.

En ce moment le capitaine Warren, convaincu de l'incapacité complète de l'officier supérieur, se saisit du commandement. Voyant la faiblesse du

détachement de gauche, il m'ordonna de le renforcer et s'y porta lui-même pour reconnaître. Comme je m'élançais en avant des miens je mis le pied sur le faux gazon qui cachait une des fosses du glacis et qui s'abima sous moi. Le fond était tout hérissé de fers de lances et de chevaux de frise qui devaient m'enclouer les pieds, ou au moins me blesser grièvement. Je fus heureusement retenu par le capitaine Warren qui me saisit par le bras, et avec l'aide des deux cipayes parvint à me retirer. Au même instant un de ces derniers fut mortellement blessé d'un ginjal (boulet de trois) qui lui déchira le bas-ventre. Cette mort valut un long panégyrique au 9e d'indigènes, qui durent être bien étonnés en apprenant le lendemain leurs exploits. De la clairière sur la gauche la position se dessinait parfaitement, et le mouvement à faire pour l'enlever était clairement indiqué. Effectivement, le capitaine Warren donna l'ordre d'attaquer les deux crêtes simultanément, là où le parapet était moins élevé et où le glacis n'existait plus. Nous accueillîmes cet ordre avec le hourrah britannique, et nous élançant au pas de course, sautâmes sur le parapet le sabre à la main et la baïonnette au bout du fusil. Les grenadiers anglais ne

voulant pas être en arrière, se précipitèrent aux embrasures et y pénétrèrent en grimpant à la bouche du canon. Le mouvement décisif qui termina cette affaire ne nous coûta pas un homme. L'ennemi qui avait fait bonne contenance sous le feu de nos canons disparut devant notre choc. C'est une chose inconcevable que l'effet magique d'une ligne d'Européens qui s'avancent, leurs yeux étincelans, leur pas mesuré faisant vibrer le sol; les plus braves Asiatiques n'ont jamais pu, depuis les temps d'Alexandre jusqu'à nos jours, et il est écrit qu'ils ne pourront jamais les supporter. C'est la fascination que le serpent exerce sur l'oiseau, leurs cœurs se glacent, leurs genoux fléchissent, ils fuiraient même dans les bras de la mort. Un seul canonnier se fit tuer auprès de sa pièce. Le 55e perdit à l'attaque de la barrière un lieutenant et dix-huit hommes, presque tous grièvement blessés; la seule perte parmi les indigènes fut le cipaye dont nous avons déjà parlé.

Après avoir détruit les deux pièces d'artillerie de l'ennemi et rasé la barrière nous avançâmes encore une lieue pour camper dans une rizière, aux environs du hameau de Kassan-Aly.

Vers la fin de la journée, une section de nos

éclaireurs avait ramené une couple de prisonniers qu'on avait surpris rôdant dans les broussailles. Ils portaient le costume caractéristique des habitans de la montagne. Cet habillement consiste en une sorte de robe de chambre qui descend à peine au-dessous du genou, à longues manches, serrée autour des reins le plus souvent par une ceinture de mousseline blanche. Cette robe ou plutôt cette tunique est faite d'étoffe du pays, généralement bleue ou brune; elle est doublée d'une autre étoffe de couleur claire unie et chaudement ouatée. Ils portent dessous des pantalons larges d'en haut, serrés d'en bas. Les turbans sont de toutes couleurs. Les hommes dans ce pays portent presque tous au bras, sur la peau, une amulette : c'est un chiffon de papier ou une feuille de palmier éventail sur lequel les prêtres ont écrit quelques mots en sanscrit, et qui est soigneusement enfermé dans une petite boîte de bois ou de corne. La même coutume règne dans la plaine où les brahmanes, comme de raison ont le monopole de ces talismans. Quant à leurs armes, l'un portait un fusil à mèche de près de six pieds de longueur; le canon de cette arme est assez petit, mais d'un poids énorme, il est attaché à la monture par des liens grossiers de ro-

tins. Une telle arme est peu portative, mais appuyée elle est très juste. Au lieu de notre système d'un chien avec ressort et pierre à fusil, il n'y a qu'un simple bassinet pour recevoir quelques grains de poudre grossière au moment même d'ajuster, et sur ce bassinet l'on ramène l'extrémité enflammée d'une mèche composée de toutes sortes d'élémens combustibles, mais arrangés de manière à brûler longtemps et lentement. Cette mèche est roulée comme une corde autour des reins du fantassin. Il s'ensuit infailliblement que s'il est blessé de manière à ne pouvoir se débarrasser de la mèche il est brûlé vif. C'est ce qui arriva dans cette guerre à un nombre considérable d'ennemis; l'autre individu avait un arc, un carquois et des flèches; tous deux avaient pour sabre une énorme serpette appelée koukrie, à manche de bois très court et à lame épaisse, de quatre pouces de largeur vers le milieu. Je ne connais pas d'instrument plus redoutable : il est presque impossible d'en parer le coup, et ce coup suffit pour abattre une tête. Dans les étroits sentiers de la forêt où il faut lutter avec une végétation vivace qui se renouvelle sans cesse, c'est une hache des plus commodes, servant à tous les usages, aux besoins domestiques, à l'attaque et à la défense.

Ayant été chargé de conduire ces prisonniers au général, je fus témoin d'une scène peu honorable pour la civilisation européenne : on leur proposa de servir de guides à l'armée, et comme ils devaient connaître les barrières et les redoutes qu'on avait élevées sur notre chemin, de nous aider à les tourner et à les prendre à revers. On leur offrait une somme considérable pour cette trahison. Ils en rejetèrent la proposition avec un air d'indignation qui ne manquait pas de noblesse, assurant qu'ils aimeraient mieux mourir. Le général leur présenta alors l'alternative de les faire pendre à l'instant : effectivement on choisit un arbre à quelque distance ; sur la plus forte branche on jeta une corde munie d'un nœud coulant qu'on passa au cou du plus intelligent de ces malheureux. Comme le nœud commençait à serrer, le coorgah parut changer d'avis ; il fit signe qu'il acceptait la première alternative qu'on lui avait proposée et dit quelques mots, dans un patois inintelligible pour nous, à son camarade qui se rangea apparemment de son opinion. Nous apprîmes alors que nous n'étions plus qu'à deux lieues de la célèbre position de Bakh, où une division de l'armée de Tippoo avait été détruite en cherchant à pénétrer dans le

pays, qu'une succession de barrières formidables interceptait une gorge dont les difficultés naturelles étaient déjà presque insurmontables; et qu'enfin cette fameuse redoute était défendue par une troupe d'élite sous les ordres du fameux chef polygar Coungol-Naig, dont le père et les deux frères avaient péri, l'un sur l'échafaud, les autres sur le champ de bataille en luttant contre les Anglais. Ils ajoutaient que ce chef avait juré que nous n'avancerions qu'en foulant son cadavre, et qu'il espérait venger ici sur nous toutes les injures de sa famille. Ces détails qui se rapportaient parfaitement avec ce que le général avait appris par ses espions, le convainquirent de la véracité et de la bonne foi des prisonniers, et il jugea qu'il pourrait les employer comme guides avec toute confiance. En examinant leur physionomie sombre, décidée et sévère jusqu'à la férocité, j'en jugeai tout autrement. Le front était trop élevé et trop vaste, les mouvemens de l'œil trop rapides et trop perçans, la démarche trop fière pour aller à des traîtres. Ils avaient promis de nous conduire à la barrière, j'avais le pressentiment qu'ils nous y conduiraient en effet, mais à la boucherie, droit dans le piége. Je suis aujourd'hui convaincu

qu'ils s'étaient fait prendre exprès pour amener ce résultat.

Quoi qu'il en soit, je remis mes prisonniers aux soins de la grande garde, et m'en retournai vers les lignes du 55e. Tous mes camarades étaient déjà réunis dans la superbe tente qui nous servait de salon et de salle à manger. On ne se serait guère douté, par les apprêts qui s'y faisaient, que nous étions en campagne, au centre d'un pays ennemi, le soir d'un combat et la veille d'une bataille. Une demi-douzaine de serviteurs dressaient autour du mât qui supportait l'énorme pavillon étendu sur nos têtes, des tables d'acajou pour quatorze couverts : c'était le nombre des officiers du 55e présens avec le demi-bataillon. Ce nombre aurait dû être le double, mais on n'avait pu encore remplacer les vides produits par le choléra et autres accidens qui avaient pesé sur le régiment. Une nappe damassée allait voiler la surface polie de ces beaux meubles et se couvrir à son tour d'une admirable argenterie, de la coutellerie de Londres, de la porcelaine de Birmingham, de cristaux précieux, de tous les vins de l'Europe, enfin de candelabres d'argent massif pour éclairer le festin : on eût dit un petit souper de joyeux Sybarites, tant

tout était coquet et élégant. Sur une autre table dans la partie de la tente qui servait de salon, des journaux de Londres, des revues, une carte de l'Inde, une carte du Maïssore : c'était tout le confortable d'un cercle ou d'un cabinet de lecture. A une distance peut-être un peu trop rapprochée à cause du fumet qui s'en exhalait, on observait deux autres tentes noires et illuminées comme l'atelier de Vulcain : c'étaient celles du maître-d'hôtel et du cuisinier. Une douzaine de feux pétillaient à-la-fois, tandis que les marmitons surveillaient leurs batteries ou faisaient leurs manipulations, allant, venant, s'agitant et ruisselant de la tête aux pieds, de chaleur et d'exercice. Il fallait un éléphant pour porter la tente commune (*the mess tent*), quatre chameaux pour la cuisine, le mobilier et les vins. A sept heures du soir, cette tente était magnifiquement éclairée et nous nous assîmes à un dîner de trois services, n'offrant il est vrai qu'un petit nombre de plats, mais dignes de Lucullus.

Pour la première fois cependant la conversation était languissante ou plutôt intermittente et saccadée. Après le potage (ou le molligatowny, espèce de bouillon épicé fait avec les mêmes in-

grédiens que le carrey, on avait discuté les renseignemens fournis par les prisonniers et les probabilités d'un combat sanglant pour le lendemain; on avait passé en revue les combats du jour, l'ineptie de tous les arrangemens, l'incapacité présomptueuse du général. On en augurait malheur pour le lendemain. Le colonel seul, plus réservé, n'exprimait aucun blâme et nous avait plusieurs fois imposé silence en gourmandant la sévérité de nos critiques bien qu'il fût évident qu'il partageait notre opinion. Involontairement cependant le même sujet revenait toujours et nous valait de nouvelles réprimandes, suivies chaque fois d'une pause d'impatience et de préoccupation, quand vers la fin du repas un caporal de service entra apportant le livre d'ordres : c'était le détail des arrangemens pour le lendemain et le rôle des officiers qui devaient servir à l'avant-garde. Pour la première fois cette lecture produisit une émotion qui n'était pas toute joyeuse : c'était comme toujours un zèle ardent, des vœux sincères pour être du petit nombre des élus pour le poste d'honneur; mais ce sentiment faisait place bientôt à une sympathie fraternelle et touchante pour ceux que les rôles de l'adjudant-général avaient spécialement

désignés. Des poignées de mains furent échangées à travers la table avec des vœux mutuels, et cette expression si aimable en anglais, devenue, je ne sais pourquoi, triviale et ridicule en français : *God bless you!* que Dieu vous bénisse et vous protége ! Et puis chacun se rapprochait de son frère d'armes favori, de son camarade intime, et les conversations devenaient particulières et à voix basse. On parlait de testamens préparés long-temps d'avance, d'adieux que l'on voulait envoyer *to the far distant home*, au foyer paternel, à la patrie lointaine. Une mélancolie douce, mais enthousiaste, profonde et pleine de rêves planait sur toute cette assemblée. Vers neuf heures on but un dernier toast à l'honneur du drapeau et au succès du lendemain, et puis, après une courte allocution du colonel nous félicitant de l'occasion de nous distinguer qui s'offrait pour le lendemain, chacun se retira.

CHAPITRE XXIV.

Assaut de Bakh. — Appréciation des cipayes et des Européens. — Retour en arrière sur l'insurrection de l'armée de la Compagnie en 1809. — Réflexions.

Le 3 avril, à cinq heures du matin, la brigade s'avançait par une route qui semblait bien battue; cependant, au bout d'une demi-lieue on se trouva soudainement dans le lit encaissé d'un torrent, à sec pour le moment, mais qui dans la saison des pluies devait s'élancer avec une grande violence et en formant de nombreuses cascades. Pas un sentier, pas une autre issue que le fond de ce ravin, qu'il nous fallait suivre et remonter. Deux heures d'un pénible travail de la part des pionniers et d'efforts extraordinaires de toute l'avant-garde ne nous firent gagner que fort peu de terrain, il fallait rendre la voie praticable pour les bêtes de somme.

Nous pûmes apprécier en cette occasion l'intelligence des éléphans et leur utilité dans la guerre

de montagnes. Parvenus au point où le lit du torrent se précipitait en cascades, il s'agissait de faire remonter aux canons la pente presque verticale d'une roche granitique dont les eaux avaient usé et poli la surface. Les bœufs qui traînaient les pièces, après un ou deux efforts, renoncèrent à cette entreprise et se couchèrent comme ils font toujours dans les cas désespérés. On se décida alors à envoyer chercher quelques éléphans du convoi. Les deux plus obéissans furent débarrassés de leurs fardeaux, et amenés par leurs mahaouts auprès des canons. On leur indiqua de la voix, de l'exemple et du geste ce que l'on attendait de leur courage, et la confiance qu'on avait en eux ne fut point trompée. Effectivement un de ces colosses se plaçant derrière une pièce de six y appliqua l'extrémité de sa trompe, et la poussant devant lui tandis que les canonniers se contentaient de la guider, lui fit remonter toute la chute des rochers. Un peu plus loin, la pièce ayant roulé dans un ravin, et s'étant renversée, les deux éléphans l'enlevèrent avec leurs trompes, une de ci, une de là, la retirèrent et la replacèrent sur son affût.

Vers neuf heures, abandonnant le lit du torrent, nous nous retrouvions sur un nouveau sen-

tier, qui, après nous avoir fait franchir une première crête, descendait dans une vallée profonde où de nombreux champs de riz indiquaient la proximité de l'homme. Selon les guides, et leur rapport était confirmé par les espions, la redoute devait se trouver cachée quelque part dans la sublime chevelure de la crête opposée, dont nous étions séparés par des pentes rapides sur l'un et l'autre versant. Le rideau devant nous, hérissé d'une gigantesque forêt vierge, semblait plus sombre et plus impénétrable que tout ce que nous avions encore traversé. La nature, dans cette contrée, se montre dans des proportions colossales : la grandeur imposante des arbres, la majesté de leur port dépassent les bornes de l'imagination. Pour ne citer qu'une seule espèce, les tecks, sans paraître dominer leurs rivaux, varient de cent cinquante à deux cents pieds de hauteur, ce qui fait trois fois la taille du chêne de nos pays. Il devint bientôt évident que c'était la scie et la hache à la main qu'il faudrait tailler notre route pour arriver à l'ennemi ; l'étroit sentier était partout encombré et étouffé par les corps prosternés des rois de la forêt, qu'il avait abattus et jetés en travers, pour ralentir notre marche et rendre une retraite,

impossible. Le général avait donc encore une fois une occasion admirable d'une halte forcée d'au moins deux heures pour étudier une position formidable qu'il savait être à une demi-lieue. Mais, en dépit d'une discussion des plus vives et des railleries amères du colonel Mill qui offrait de se porter lui-même en avant pour reconnaître, il persista jusqu'au bout dans son fatal système d'avancer les yeux fermés. Notre vieux commandant impatienté se jeta sur le gazon où il s'endormit profondément tandis que les officiers profitaient du délai ainsi accordé pour déjeuner. Les tristes idées de la veille avaient entièrement disparu ; jamais notre gaîté n'avait été plus franche, plus bruyante que durant ce petit repas de chasseurs au pied d'un arbre. Comment effectivement penser à la mort quand le soleil est si beau, l'ombre si délicieuse, que le sang circule si rapidement dans les veines.

A onze heures et demie l'avant-garde put se remettre en route. L'officier supérieur qui la commandait avait pour instructions, dès qu'il serait à portée de l'obstacle, de fractionner sa troupe en deux détachemens qui se porteraient à droite et à gauche, sur les flancs ou sur les derrières de la re-

doute. Il devait en même temps en donner avis au corps d'armée qui s'avancerait avec l'artillerie pour attaquer de front. Quant au moment décisif pour cette manœuvre, il devait s'en rapporter à ses guides dont la vie répondait de leur fidélité. Ce qu'on aurait pu facilement prévoir arriva. A un mille de la barrière d'après le rapport des prisonniers l'avant-garde se partagea effectivement en deux détachemens de force égale qui suivirent les deux guides dans le labyrinthe de la forêt dans des directions en apparence opposées, mais qui, après de nombreux détours, les ramenèrent presque simultanément dans une espèce d'impasse découverte et à pente rapide, encombrée de fragmens de rochers, conduisant à l'entrée la mieux fortifiée de la redoute, flanquée et enfilée à droite et à gauche par des ouvrages en saillie. Au moment même où les deux détachemens se retrouvaient ainsi en présence, les guides plongèrent soudainement dans les broussailles et disparurent, tandis qu'une effroyable décharge de mousqueterie et de mitraille jeta la confusion dans nos rangs.

Ce premier coup nous fut doublement fatal, car sans compter quelques braves soldats, il coûta

la vie à l'officier européen qui commandait les soixante cipayes du 9e indigène et nous fit par conséquent perdre les services de cette compagnie, qui se serait peut-être bien battue sous ses yeux ; mais qui du moment de sa mort ne reparut plus.

Les officiers commandant les deux sections de l'avant-garde se hâtèrent d'entraîner leurs hommes dans la forêt, à droite et à gauche, cherchant en quelque sorte à tâtons l'extrémité de l'obstacle, et espérant toujours en trouver la fin. Mais arrêtés de toutes parts par l'épaisseur du fourré, il fallut bientôt revenir sur ses pas et se contenter d'engager un feu de tirailleurs avec la face principale de la redoute, tandis qu'on était soi-même pris en flanc par une face latérale invisible. Voyant que la manœuvre indiquée était impraticable par le sommet de la montagne, l'officier commandant l'avant-garde envoya demander au général la permission de battre en retraite et de chercher à tourner la montagne par sa base. Le brigadier répondit par une fanfaronnade que rien ne devait être impossible quand on avait l'honneur de commander des troupes anglaises, et lui expédia pour renfort la compagnie de voltigeurs du 55e et les huit cents

hommes du 9e indigène qui restaient encore avec la colonne. Quant à l'artillerie, il n'y avait pas à songer à l'avancer d'un seul pas sous le feu de l'ennemi, dans l'état actuel de la route, de sorte que le général la conserva près de lui et s'amusa à l'employer à tirer à mitraille sur des ennemis isolés embusqués parmi les arbres.

Pour bien faire comprendre les difficultés de l'assaut, je dirai d'abord quelques mots de la redoute. C'était une chaîne de fortifications construites dans le plus épais de la forêt et admirablement masquées dans toute leur étendue, s'élevant depuis la base jusqu'à la crête de la montagne de Balh, parallèlement à la route qui conduisait au sommet, et là, la coupant à angle droit, de manière à la couvrir d'un feu croisé et d'enfilade dans toutes ses parties. Pour mieux nous attirer jusqu'au fond du piége, l'ennemi avait réservé le feu qu'il aurait pu ouvrir depuis long-temps à portée de pistolet sur le flanc de l'avant-garde jusqu'à ce qu'elle eût atteint la barrière supérieure. Cette barrière se composait d'une palissade dont presque tous les pieux avaient leurs racines dans le sol. C'étaient généralement les arbres mêmes de la forêt qu'on avait simplement dépouillés de leurs

branches supérieures et enlacés avec des lianes et des écorces flexibles, de manière à faire un treillage que le canon même n'aurait pu entamer. Ce treillage était transparent pour les défenseurs et parfaitement obscur pour les assaillans ; la route elle-même qu'on avait dépouillée de toutes les broussailles à portée de la barrière, en s'élevant vers la palissade, lui formait un glacis naturel derrière lequel venaient une tranchée servant de chemin couvert, une escarpe en pierres, enfin deux maisons crénelées qui dominaient tout le reste.

A quelques pas de la colonne le renfort du 9ᵉ indigène et des voltigeurs du 55ᵉ fut rejoint par quatre officiers européens du 31ᵉ natif ; je rapporte ce fait, parce qu'il aura des résultats importans. MM. Brett, Briggs, Gordon et Martin s'étaient dérobés du corps d'armée sans la permission du général, poussés par une bravoure chevaleresque et un esprit de corps des plus admirables, pour rejoindre le détachement de soixante cipayes de leur régiment qui faisait partie de l'avant-garde. Appréciant parfaitement la nature des indigènes, ils savaient qu'on ne pouvait compter sur leur bravoure qu'immédiatement sous l'œil de l'officier qui les connaissait individuellement. Déterminés à sau-

ver avant tout l'honneur de leur service et de leur corps, ils se proposaient d'entraîner eux-mêmes leurs cipayes par leur présence et par leur exemple. Nous verrons plus tard qu'ils réussirent. Il n'en sera pas de même du 9e régiment de la même armée. Le plus ancien et le plus brave officier au corps, le capitaine Longworth, se trouvait malheureusement de service à l'arrière-garde; les autres étaient ou de jeunes enseignes nouvellement débarqués dans le pays et ne sachant pas la langue, ou des officiers dont toute la vie s'était écoulée dans les états-majors, rendus momentanément à leur bataillon et ne connaissant pas un soldat par son nom. La conséquence était immanquable et ne se fit pas attendre. Dès les premiers coups de fusil qui accueillirent le renfort au pied même de la montagne, les cipayes commencèrent à tomber par douzaines; chaque balle qui sifflait innocemment au-dessus de leurs têtes abattait des sections entières. En vain leurs officiers s'agitaient avec désespoir, en vain les braves lieutenans du 31e leur adressaient les appels et les remontrances les plus énergiques, tout fut inutile et il fallut les abandonner à leur lâcheté. Les voltigeurs européens leur passaient sur le corps avec un hourrah de

mépris, les saluant quelquefois d'un coup de pied en passant, et l'arme au bras continuaient à gravir la montagne. Au moment même où ils rejoignaient l'avant-garde en face de la barrière, les fanfares du général, à une demi-lieue de distance sonnaient l'ordre de cesser le feu et de charger. On conçoit l'indignation excitée par un pareil commandement, quand on se trouvait séparé de l'ennemi par un obstacle matériel infranchissable.

Cependant, pour obéir autant que possible, avec cette discipline aveugle qui est le triomphe de l'armée anglaise et lui assure peut-être le premier rang parmi les armées du monde, les deux compagnies du 55e, précédées par les pionniers et soutenues par les soixante cipayes du 31e, s'élancent aux palissades dans le faible espoir de faire une trouée. Quelques pieux sont coupés à coups de hache, le treillage commence à céder, l'intrépide Heriot du 55e, l'héroïque Brett et quelques autres, saisissant de leurs mains les tiges déjà coupées par le bas, font des efforts surnaturels pour arracher ce fatal réseau; mais en ce moment l'ennemi redouble son feu : huit ou dix pionniers, une trentaine de soldats et de cipayes sont foudroyés en quelques instans; Heriot tombe frappé de deux

balles au genou ; un lieutenant du 31e est tué et les plus braves reculent sous cette grêle de balles. On ne songe plus qu'à enlever les blessés ; mais cette opération double le chiffre des pertes. Officiers et soldats, tous veulent se surpasser dans cette œuvre de dévoûment.

Le détachement du 31e, noblement conduit, accomplit noblement sa tâche. Sur soixante cipayes dix trouvèrent la mort au champ d'honneur, une trentaine étaient blessés ; mais ils avaient avec eux six officiers d'un mérite extraordinaire, dont un fut tué et deux grièvement blessés. On voit à quelles conditions on parvient à les mener au feu.

Un autre détachement d'indigènes, les pionniers, laissèrent six cadavres sur vingt combattans ; mais c'est une arme à part et une race d'hommes tout-à-fait différente du mélange qui constitue l'armée : choisis dans la caste des parias et généralement parmi les domestiques des soldats européens, plus généralement encore parmi les enfans nés du commerce de ces mêmes soldats avec les femmes du pays, élevés dans les casernes, recevant la même nourriture substantielle, habitués aux mêmes exercices gymnastiques, imbus des mêmes idées d'honneur militaire et possédant une force physique à-

peu-près égale, ils marchent en première ligne après les Européens et leur cèdent à peine en courage. Mais on conçoit qu'un choix de cette nature est extrêmement limité, à peine suffisant pour remplir les cadres du génie.

Le premier assaut ayant échoué devant la nature indestructible de l'obstacle, le major Bird qui commandait l'avant-garde, envoya de nouveau plusieurs officiers blessés pour exposer les pertes qu'il avait déjà essuyées et renouveler la demande de se retirer. Dans le cas où cette mesure ne serait pas approuvée, il suppliait qu'on lui expédiât au moins des échelles, des pionniers et des renforts pour tenter une escalade. Ces différens messagers, à leur retour vers la colonne, avaient à passer en quelque sorte sous les verges, c'est-à-dire à subir tout le long de la descente, un feu croisé qui enfilait toute la route, l'inondant d'une pluie de mitraille, mais démasquant en même temps toute la position de l'ennemi. Ce ne fut donc point la connaissance des localités qui manqua au général, bien qu'il n'eût pas la curiosité d'y aller voir; mais la vanité d'un petit esprit était compromise : il n'en voulut point profiter et demeura inébranlable dans son premier système. Apprenant en même temps, par

le colonel Perry, du 9e indigène, qu'il était impossible de faire avancer ce régiment qui s'était couché comme des bêtes de somme à l'entrée du défilé et que le commandant qualifiait lui-même ouvertement de lâches et de misérables, il se décida à n'employer cette fois que des Européens. Il commanda donc un nouveau détachement de cent hommes du 55e, sous les ordres du capitaine Warren, pour escorter les échelles et renforcer l'avant-garde. Ces cent hommes étaient tout ce qui restait du bataillon, déduction faite des malades et des blessés de la veille (1). C'était donc véritablement tout risquer sur une seule chance; et bien qu'il n'eût pas expressément ordonné au colonel Mill de se porter de sa personne à l'assaut, il ne pouvait supposer de bonne foi que le vétéran serait resté avec les invalides au quartier général quand toute sa troupe était sous le feu. Ceci répond à une accusation peu loyale que le général essaya de jeter plus tard sur la mémoire de ce brave officier; il ne craignit pas de dire qu'il avait compromis le succès de l'expédition en entraînant sans son ordre tous les Européens au combat. Le fait est que le colonel

(1) On se rappellera qu'il n'y avait avec la colonne qu'un demi-bataillon du 55e comptant trois cent cinquante combattans.

Mill, voyant ses deux dernières compagnies, tout son monde à lui, s'ébranler vers la montagne, les suivit à pied, lentement, machinalement, les bras croisés derrière le dos, à la vue et à la parfaite connaissance du général comme de toute l'armée. Dès les premiers coups de fusil cependant, il doubla le pas et fut bientôt à leur tête.

Je revenais en ce moment, avec une poignée de cipayes du 31e, d'escarmoucher dans les broussailles, dont j'avais délogé quelques tirailleurs ennemis qui harcelaient la colonne. Voyant tout ce qui restait du 55e gravissant déjà la côte, je sautai sur un cheval et rejoignis le régiment au galop; puis descendant de ma monture, je me mis à gravir avec les autres. Dès ce moment nous commençâmes à perdre du monde; l'ennemi restait invisible et pourtant son feu devenait à chaque instant plus vif; à chaque instant il fallait resserrer les rangs en passant sur un camarade.

Arrivé enfin au pied du glacis, devant la principale redoute, je vis à ma gauche un espace dépouillé d'arbres conduisant, par une chaussée glissante et semée de grosses pierres, aux palissades qui en défendaient l'entrée. C'était l'impasse où s'était livré le premier assaut. Voyant le colonel

Mill, accompagné d'une seule ordonnance, grimpant péniblement de rochers en rochers et s'avançant avec quelque apparence d'hésitation, j'allais m'engager sur la chaussée pour lui amener ma subdivision de renfort, quand il me cria l'ordre de mettre mes gens à couvert pendant qu'il étudiait la position. Tout en me conformant à cette injonction pour ce qui regardait les soldats, je ne me crus point obligé d'y obéir moi-même, et suivant à-peu-près la même ligne, et adoptant les mêmes précautions que je lui avais vu prendre, je me trouvai bientôt assis à quelques pas de la poterne, à côté du colonel, derrière un bloc de granit qui nous couvrait du feu de la barrière, et au pied d'un gros arbre très remarquable qui nous protégeait de celui de la face latérale. A notre droite, les capitaines du 55e dirigeaient leurs hommes dans les broussailles, de manière à les rapprocher autant que possible des palissades, sans trop les exposer, et engageaient un feu roulant avec l'ennemi. A notre gauche, à dix pas de la barrière, présentant à l'ennemi sa stature colossale et ses larges épaules tout-à-fait à découvert, on remarquait le major Bird du 31e, qui, indigné de voir ses avis constamment méprisés par l'incapacité qui nous commandait,

poussait des cris de rage et cherchait à se faire tuer. Depuis une heure qu'il était là à défier la mort sous une pluie de mitraille, elle avait refusé cette victime volontaire et il n'était pas encore touché. En ce moment les pionniers parurent au pied de la chaussée : ils apportaient une seule échelle (la colonne n'en possédait que deux, lourdes et mal construites, fabriquées la veille des bambous de la forêt), l'autre avait dû être abandonnée dans la montagne. Cependant cette vue rend au major un éclair d'espérance : il appelle les pionniers, les encourage, agite son sabre et semble par sa position exposée leur montrer que le danger a cessé. Le jeune Bayly, du 55e, qui était à ses côtés, se précipite pour les entraîner : il saisit l'échelle et veut avancer; mais le spectacle qui se présente devant ces hommes démoraliserait le natif le plus aguerri : tous les pionniers qui les ont précédés sont morts ou blessés, ont succombé inutilement; ils hésitent, ils semblent paralysés, ils reculent, encore un moment et Bayly reste seul.

Au premier mouvement que j'avais vu faire à mon frère d'armes, je m'étais levé pour le suivre et lui prêter mon assistance; mais le colonel m'avait retenu : « C'est inutile, mon enfant, m'avait-il

dit, il n'y a rien à faire ici ; vous péririez tous deux sans résultat ; quand même cette échelle arriverait jusqu'aux palissades, elle ne suffirait pas, et nous ne serions plus en nombre pour en profiter. » Toutefois, quelques instans après, lui montrant dans les broussailles plusieurs soldats de ma compagnie dont j'avais pu apprécier le courage et dont je connaissais le dévoûment à ma personne, je le suppliai encore une fois de me laisser tenter un dernier effort et les appeler autour de moi, lui répétant ma conviction, que si un seul Européen parvenait à surmonter l'obstacle, toute résistance cesserait et la place serait à nous. Après quelques momens de réflexion et d'une lutte pénible avec l'émotion qu'il éprouvait, le colonel me débarrassa du pistolet que je tenais à la main et qui aurait pu gêner mes mouvemens, et me dit : « C'est après tout notre seule chance de succès ; il faut l'essayer : allez donc, mon enfant, et que Dieu vous protége. » En trois bonds j'étais au pied de la chaussée, et relevant l'échelle maintenant tout-à-fait abandonnée, je m'écriai d'une voix puissante : « En avant, n° 7 ! en avant, mes braves, suivez votre officier ! » Les sergens Varny et Crawford et une quinzaine de soldats se lèvent subitement comme

s'ils sortaient de terre : en un instant ils sont autour de moi, chacun saisit un échelon, et avec le hourrah britannique, nous nous élançons au pas de course. Mais la pente est rapide, d'énormes pierres se dérobent sous nos pas et ralentissent nos progrès, le feu de l'ennemi redouble, chaque seconde nous enlève un brave; l'échelle s'arrête un instant; il fallait reprendre haleine : le major Bird vient la saisir, mais il est abattu par une balle qui lui rase le front. Nous poussons un hourrah plus faible, mais nous avançons encore. Parvenu à la crête du glacis, je me retourne pour dresser l'échelle; je n'avais plus qu'un assistant, le sergent Crawford, tout le reste était foudroyé. Nos efforts réunis la relèvent, elle va s'abattre sur la palissade, tous les yeux sont sur nous pleins d'espoir et d'intérêt. En ce moment un coup de canon part de la face latérale : je ne l'entendis pas; je ne sais ce qui arriva, mais j'étais étendu au pied de la barrière, une sensation cuisante me brûlait l'épaule, l'échelle m'écrasait le genou et un cadavre défiguré gisait sur moi; le malheureux Crawford était coupé en deux, l'échelle était brisée, et la bourre enflammée d'un canon avait mis le feu à mes vêtemens.

Par les plus pénibles efforts je venais de me dé-

gager et j'étais encore assis quand j'entendis des voix amies à quelque distance derrière moi, me crier : « à terre, à terre ! ne relevez pas la tête ou vous êtes mort. Traînez-vous jusqu'à nous et vous aurez une dernière chance de salut : » c'était le jeune Daubeny du 55e et le brave des braves, le lieutenant Brett du 31e natif, qui m'avaient précédé à la barrière par un autre chemin, espérant profiter de l'échelle pour monter à l'assaut. Témoins de la catastrophe qui nous avait enlevé cette ressource, ils s'étaient couchés sur la crête du glacis, le dos aux palissades et cachés parmi les morts et les mourans, protégés aussi par la fusillade que nos troupes continuaient derrière les broussailles, ils étaient momentanément à l'abri. Suivant littéralement leurs instructions, je me traînai en rampant jusqu'auprès d'eux. Dès que je pus rassembler mes idées, je trouvai que nous étions cinq personnes (trois officiers et deux soldats) à partager ce singulier asile aux pieds même de l'ennemi, dont nous n'étions séparés que par l'épaisseur de la palissade et dont nous entendions distinctement les voix. Ce fut dans cette position que nous attendîmes nous-mêmes notre sort avec une anxiété qu'il est facile de concevoir.

Cependant le malheureux assaut que je venais de tenter avait presque doublé le chiffre de nos pertes. La mort de tant de braves et surtout celle de Crawford donnée comme en spectacle devant toutes les troupes avait déjà produit un découragement général, quand une dernière catastrophe vint encore le compléter. Le colonel qui avait suivi tous mes mouvemens avec l'intérêt le plus tendre et qui au moment où l'échelle parut se dresser s'apprêtait à entraîner tous les siens sur mes pas, voyant que tout espoir était perdu de ce côté venait d'ordonner la retraite lorsqu'une balle envoyée par un ennemi invisible lui traversa les deux poumons. Cet ennemi était un montagnard qui depuis le commencement de l'action se tenait caché dans le feuillage parmi les branches de l'arbre au pied duquel nous avions été si long-temps assis. Jusqu'alors il était resté spectateur immobile du carnage n'osant pas profiter de sa position; mais croyant avoir trouvé un moment favorable où la fusillade plus animée couvrirait le bruit de son fusil à mèche, il ajusta enfin le malheureux colonel qui tomba en arrière mortellement blessé et expira en quelques minutes. La mort de la victime fut immédiatement suivie de celle du meurtrier et la retraite commença

aussitôt. On chercha cependant à enlever le corps du colonel, mais dès qu'un groupe se formait il devenait le point de mire des feux croisés de l'ennemi, et deux soldats ayant été mortellement blessés tandis qu'on le portait à quelque distance on se décida à l'abandonner, préférant avec raison concentrer tous les efforts et tous les soins sur les vivans, c'est-à-dire sur les blessés. Même cette tâche demeura incomplète et une douzaine de ces derniers tant Européens qu'indigènes durent être laissés à la merci de l'ennemi.

Cependant les cinq individus compromis à la barrière demeuraient dans une ignorance complète du mouvement qui s'effectuait. De temps en temps durant les deux mortelles heures de notre agonie, quelqu'un de nous élevait la voix pour demander à nos amis, au pied du glacis, ce que nous devions faire? si un nouvel assaut se préparait, si nous devions attendre la seconde échelle ou enfin prendre conseil du désespoir et faire un effort pour échapper?... Nos voix se perdaient sans doute dans le roulement de la fusillade, mais nous espérions au moins que les sons du clairon ou du tambour précèderaient une retraite et que nous serions ainsi avertis à temps. Le malheur voulut que le seul musicien et le

seul tambour détachés à l'avant-garde fussent tous deux parmi les morts et que par conséquent la retraite s'effectuât sans aucun avertissement. Il pouvait y avoir une demi-heure que nous étions ainsi abandonnés sur la montagne quand nous crûmes remarquer que la fusillade se dirigeait sur nous. Une balle qui semblait à mon intention m'avait presque assourdi en me rasant l'oreille; et effectivement, le moment d'après, quelques coups de hache et de koukrie ébranlèrent la cloison derrière nous. Un Coorgah franchit en même temps la barrière, d'autres s'apprêtaient à le suivre, il n'y avait plus un moment à perdre. Nous nous relevâmes tous ensemble franchîmes le glacis, puis arrivés dans les broussailles nous nous dîmes adieu d'un regard, et chacun disparut, prenant au hasard une direction différente pour diviser l'attention de l'ennemi.

La crainte de m'égarer me fit suivre d'abord la direction par laquelle nous étions venus. Le premier objet qui arrêta mes regards fut le corps du colonel étendu sur le dos en travers du sentier. Il était dépouillé de son uniforme; une boîte avec des instrumens de chirurgie était à côté de lui, évidemment abandonnés par le docteur du régiment. La figure, au lieu d'être bouleversée comme il arrive

généralement après un coup de feu qui a décidé la mort, était parfaitement calme; les sourcils légèrement froncés comme dans le sommeil sous l'impression d'un rêve; la mort avait dû être parfaitement douce et sans agonie. Les larmes aux yeux j'oubliais le danger de ma position et regardais encore celui dont les dernières paroles pour moi avaient été toutes d'affection, quand trois coups de fusil presque à bout portant me tirèrent de ma rêverie. Le sabre à la main je me fis jour à travers un premier cercle d'ennemis, puis je descendis la montagne sautant, roulant, tombant à chaque pas. Presque à l'entrée du défilé j'aperçus tout un groupe qui me barrait le passage. Vouloir le forcer une seconde fois, seul contre vingt, c'était folie; me rendre prisonnier, c'était livrer mon corps à la torture et ma tête au koukrie, la terrible serpette des Coorgahs. Heureusement j'étais presque au bas de la descente, le ravin avait quinze pieds tout au plus, je me décidai à sauter. Par bonheur la terre était molle, je tombai sur les mains et sur la tête et me trouvai dans un champ de riz. Je recommençai ma retraite sous une grêle de balles et atteignis bientôt un village abandonné, celui de Saúmwarpett. Comme je passais les dernières huttes, un pli du terrain me laissa apercevoir notre ar-

rière-garde à un quart de lieue. Une demi-heure plus tard je la rejoignais.

C'était les débris de l'avant-garde du matin, c'est-à-dire une douzaine d'Européens valides, autant de blessés qui ne pouvaient marcher qu'en s'appuyant sur leurs camarades et une vingtaine de cipayes de tous les corps. Le général qui avait montré du courage dans la retraite et deux jeunes sous-lieutenans du 9e étaient avec eux. Dès que le brigadier m'aperçut il s'empressa de me remettre le commandement et s'éloigna au galop vers le corps d'armée pour m'envoyer du renfort. Un quart d'heure se passa à repousser les attaques de l'ennemi de plus en plus vives à mesure que nous nous éloignions du champ de bataille. Tout-à-coup son ardeur se ralentit et une troupe régulière parut à notre droite: c'était un détachement du 31e natif, commandé par le lieutenant Briggs. Cet officier faisait faire des prodiges aux cipayes. Sous son égide je n'eus plus à m'occuper que de mes blessés. Un peu plus loin nous fûmes encore renforcés par une compagnie du 55e qui nous attendait sur un mamelon. Une fois hors du défilé la retraite se fit avec un ordre admirable, pas un canon, pas une bête de somme ne furent perdus.

Le combat avait duré quatre heures et demie, nos pertes étaient sérieuses et les chiffres suivans n'ont pas besoin de commentaires. Le demi-bataillon du 55e n'avait envoyé au feu que deux cent soixante combattans. De ce nombre un officier et trente hommes étaient morts ou avaient été massacrés après la retraite ; quatre officiers et cent cinquante hommes étaient blessés. Total, cent quarante tués et blessés sur deux cent soixante.

Les pionniers avaient perdu huit morts et cinq blessés sur trente combattans ; mais ce nombre avait succombé dans le premier assaut.

Le 31e régiment d'indigènes avait engagé trois cents combattans ; il comptait treize morts dont un officier européen, deux officiers et trente-sept cipayes blessés. Mais observons que non-seulement il ne reparaît plus dans le second assaut, mais que ses propres officiers, jugeant eux-mêmes qu'une pareille lutte est trop sérieuse pour des cipayes, les laissent à couvert dans les broussailles et se joignent personnellement en volontaires aux soldats du 55e. C'est ainsi que l'on a vu Brett, sans un seul cipaye à ses côtés, attendant l'échelle au pied de la palissade pour y monter avec les Européens. Mais le chiffre le plus curieux est celui de l'illustre

9ᵉ natif : Combattans, huit cents ; tués, *un officier européen*, pas *un cipaye ;* blessés, *personne !*

A neuf heures du soir nous arrivions au camp dont le général avait choisi l'emplacement près d'un filet d'eau, dans une clairière entourée de toutes parts d'une épaisse forêt. Il n'était plus question du luxe de la veille ; deux ou trois tentes pour l'état-major, quelques rares pavillons de commandans et les tentes de l'ambulance pour chaque régiment étaient seuls debout. Tout le reste jonchait la terre à côté des bêtes de somme qu'on songeait à peine à décharger. La confusion était extrême, tellement que pour éviter l'embarras de choisir de nouvelles gardes, les derniers arrivans reçurent aussitôt l'ordre de bivouaquer sur la ligne extérieure des sentinelles pour protéger le carré du camp. Cependant le détachement que nous ramenions faisait partie de l'avant ou de l'arrière-garde depuis cinq heures du matin, s'était battu tout le jour et était épuisé de fatigue. C'était encore eux, c'est-à-dire la poignée d'Européens que l'on chargeait de veiller à la sûreté des indigènes durant cette terrible nuit. Et ce conseil était sage, car la panique s'était communiquée aux cipayes de tous les corps. Ceux qu'il avait été indispensable d'em-

ployer pour compléter le carré étaient dans un tel état nerveux que, prenant à chaque instant le bruissement des feuilles pour l'approche d'un ennemi, ils tiraient des coups de fusil au hasard et donnaient à chaque instant l'alarme. Il était même dangereux pour les patrouilles de les approcher, car les balles précédaient généralement les *qui-vive!* Si nous avions eu affaire à un ennemi entreprenant, une attaque un peu hardie au milieu de l'obscurité sur les sentinelles cipayes eût été suffisante pour désorganiser notre petit corps d'armée. La contagion avait gagné même les meilleurs régimens qui se seraient dispersés en jetant leurs armes. On aurait eu ensuite bon marché des deux cents Européens encore en état de combattre, qui, fourvoyés dans un pareil pays et embarrassés de leurs camarades blessés n'auraient pu faire aucune défense et dont pas un n'aurait probablement survécu pour porter la nouvelle du désastre.

Il me reste un dernier trait à rapporter, caractéristique du soldat irlandais, et je le fais avec autant de vanité que de plaisir, car il m'est personnel. Le capitaine Le Hardy de l'intendance militaire faisant les fonctions d'aide-de-camp, venait de me communiquer l'ordre de choisir vingt-cinq

Européens valides du détachement que nous ramenions et d'établir mon bivouac sur un petit terre qui s'élevait entre le camp et les bois voisins. Après nous avoir installés dans la position il nous distribua quelques biscuits et une ration d'eau-de-vie par homme, et nous laissa à nos propres ressources jusqu'au lendemain. Jetés ainsi en enfans perdus sur la lisière du camp que nous avions mission de protéger, nous ne pouvions songer à allumer aucun feu qui aurait fait connaître notre position à l'ennemi, et cependant le froid était excessif; nos membres s'engourdissaient sous un phénomène qui se reproduit chaque nuit dans ces hautes régions et qu'il faut attribuer sans doute à l'attraction exercée dans l'atmosphère par leur végétation colossale : c'est une épaisse rosée blanche comme du givre, mais plus compacte, plus humide, qui sature tous les objets en quelques minutes, qui pénètre jusqu'à la moelle des os et détermine les plus douloureuses maladies. Dépourvu de tout abri et devant être prêt à lutter avec l'ennemi d'une seconde à l'autre, je m'arrangeai ainsi : Après avoir distribué mes sentinelles de façon à éviter toute surprise, je m'assis sur le gazon et ordonnai à tout mon monde de s'étendre autour de moi, cha-

cun sur son mousquet et serré contre son voisin, en se couvrant avec les manteaux de manière qu'il y eût deux couvertures pour chaque homme. Cet ordre fut exécuté jusqu'à un certain point; mais je vis plusieurs soldats se dépouiller, malgré ma défense. Quand je voulus insister et me fâcher, on jeta les manteaux sur moi et ma résistance devint inutile; j'eus beau tempêter, menacer de punir, il me fallut subir leur dévoûment; j'étais presque étouffé sous les couvertures : un superbe Irlandais s'établit en travers pour que sa poitrine me servît d'oreiller; tout le reste se serra autour de moi et à mes pieds. Le cœur ému de tant de fidélité, je passai les longues heures de cette nuit si riche en souvenirs à réfléchir sur les événemens d'une journée qui ressemblait à quelques pages du roman que j'avais rêvé, mais triste comme la vie réelle. Je prêtais aussi l'oreille aux *qui-vive* des sentinelles ou aux sons rassurans et sonores du *all's well* (tout va bien) qui retentissaient de quart d'heure en quart d'heure. Une ou deux fois l'approche d'un maraudeur ou d'une patrouille nous fit sauter sur nos pieds comme un seul homme. Mon sabre était attaché à mon poignet, et chacun avait saisi son mousquet par mouvement instinc-

tif; enfin, vers le matin, je succombai à tant de fatigues et m'endormis. Le soleil était levé depuis long-temps et commençait à nous brûler quand je fus réveillé par l'arrivée de la nouvelle garde qui venait nous relever. Tout mon monde était debout depuis long-temps, mais sans se livrer à la turbulence habituelle d'un corps-de-garde, et le brave Irlandais qui me servait d'oreiller n'avait osé bouger de peur d'interrompre mon sommeil. Pauvres gens! que de bonhomie, de patience et d'attachement dans ces natures ignorantes et à moitié sauvages.

Je n'ai appuyé sur tous ces faits où j'ai été entraîné à parler de moi plus que je n'aurais voulu, que pour prouver d'une part mon entière impartialité; pour rendre la justice qui leur est due aux grandes qualités, à l'intrépidité, au dévoûment, à l'inébranlable fermeté des troupes nationales de la Grande-Bretagne et pour en déduire d'autre part une conclusion désormais évidente, une solution incontestable de cette grande question d'avenir : Quelle est la valeur réelle des troupes indigènes dans l'armée anglo-indienne? Cette solution, la voici : Dans les circonstances actuelles, ces troupes remplissent parfaitement leur but, qui est

d'imposer par leur nombre et par leur tenue aux peuplades de l'Inde dont elles sont sorties, également timides, plus ignorantes et moins bien armées, privées d'ailleurs des avantages de la discipline et de chefs intelligens. — Dans les petites guerres de courses et d'escarmouches, celles qui se représentent le plus souvent, contre les fugitifs guérillas des montagnes, les bandes de Thugs et de Pindaris qui infestent les plaines, ou les chétifs soulèvemens de la péninsule, ces troupes suffisent et suffiront toujours pour terminer toutes les questions à l'avantage de la Compagnie. Elles ont aussi cette utilité qu'en temps de paix elles épargnent aux troupes européennes toutes les fatigues, tout le frottement du service; ce sont les manœuvres, les ilotes, les bêtes de somme de la véritable armée. Elles permettent de réserver pour les jours de bataille les soldats de la métropole, les seuls sur lesquels on puisse compter; elles fournissent toutes les corvées et tiennent garnison dans les parties malsaines du territoire; elles transportent le matériel, le trésor, les ambulances : ce sont les jambes de l'armée, tandis que les Européens sont les bras, la tête et le cœur. Un pareil résultat est déjà quelque chose. Mais

quand les Anglais ont voulu prétendre qu'ils avaient obtenu davantage, c'est une imposture (je ne dis pas un aveuglement) que le patriotisme seul peut faire excuser. Quand ils osent les comparer aux troupes (*non britanniques*) de l'Europe, ils rougissent eux-mêmes au fond de leur cœur d'un outrage à la vérité, aussi palpable et aussi prémédité, et les cipayes en somme totale sont méprisés de leurs propres officiers. Je ne nie pas quelques traits de bravoure individuelle; il s'en trouvera partout, même chez des femmes; mais chez l'Indien, ce n'est jamais qu'une bravoure d'un jour, d'un moment. Sous l'œil de l'officier qui le connaît personnellement, le naik se battra pour devenir djemmadar, le djemmadar pour devenir soubadar, le cipaye pour devenir naik; mais que l'officier vienne à périr, ce courage calculé cesse aussitôt. Je dis qu'en face des plus mauvaises troupes du nord, les cipayes ne tiendraient pas un instant; ils supporteraient une fusillade, un siége, un bombardement, mais la baïonnette jamais. S'il en fallait des preuves, je les trouverais sans remonter bien loin. Voici peut-être la plus remarquable :

Sous l'administration de sir Georges Barlow au

mois d'août 1809, l'armée entière de Madras reçut de ses officiers anglais l'ordre de s'insurger pour résister aux vexations dont ces messieurs croyaient avoir à se plaindre. Les cipayes de cette présidence, au nombre de 45,000 hommes, massés en corps d'armée à Hyderabad, à Seringapatam, à Chitteldroug, se trouvaient commandés par leurs chefs les plus distingués dans toutes les armes, tel que le général Doveton, le colonel Bell de l'artillerie, le major de Havilland du génie et une infinité d'autres. Ils avaient conservé jusque dans cette insurrection contre le gouvernement tous les avantages de la plus parfaite discipline et de la plus admirable subordination vis-à-vis de leurs officiers, ne faisant dans le fait que leur obéir aveuglément sans comprendre la question qui bouleversait la province; l'artillerie européenne et native se joignit presque tout entière aux insurgés. Et pourtant quels furent les résultats d'un mouvement si imposant et si unanime? Le gouverneur qui avait apprécié les cipayes à leur juste valeur, s'appuya sur les sept bataillons et les trois escadrons de l'armée royale qu'il avait à sa disposition, et jeta son défi aux insurgés. Ces bataillons royaux étaient cependant isolés et éparpillés sur toute la surface

du Dekhan, et néanmoins le succès justifia son audace. Les quarante-cinq mille cipayes réunis par masses vinrent se briser contre les cinq mille Européens dispersés. Après quelques combats qui coûtèrent la vie à un grand nombre d'indigènes et à quelques officiers anglais, quand un bataillon de cipayes en carré eût été sabré par les dragons et deux ou trois autres exterminés par les détachemens royaux, tout dut rentrer dans l'ordre; il fallut avant un mois se soumettre sans condition; et le gouvernement se trouva tellement fort qu'il put amnistier les chefs de l'insurrection qui font encore en ce moment partie des cadres de l'armée. Selon l'expression anglaise *these facts are stubborn things*. Ces faits sont des argumens entêtés, irrésistibles, qui ne se laissent pas contredire. Ils sont authentiques, leur date est récente, et ceux qui y ont figuré vivent encore. Arrière donc tous ces contes de Croquemitaine, ces insolentes fanfaronnades que l'Angleterre voudrait faire accepter au monde comme un épouvantail pour éloigner de nouveaux concurrens des bords de l'Indus; et que les cipayes redescendent désormais sur l'échelle militaire à la place que leur organisation asiatique leur a marquée. Appuyées sur un noyau d'Euro-

péens, ces légions suffisent sans doute pour maintenir la domination de l'étranger dans leur patrie; mais livrées à elles-mêmes, elles seraient impuissantes à lui rendre la liberté. Elles ne sont pas à la hauteur de l'œuvre. C'est une arme qui n'a qu'un tranchant pour peser sur la molle Asie, mais qui se briserait à l'instant contre l'énergie des hommes du nord.

CHAPITRE XXV.

Fin de la guerre de Coorg. — Le rajah se confie à la générosité anglaise et se rend à discrétion. Arrivée à Mercara; description de cette ville; portrait du rajah.

Le jour même où nous étions si cruellement battus au défilé de Bakh, la colonne de l'ouest, sous les ordres du colonel Jackson, éprouvait une défaite semblable, mais plus humiliante encore, car tous ses bagages, ses malades et ses blessés tombaient au pouvoir de l'ennemi. Le demi-bataillon du 48e de l'armée royale avait dû y supporter tout l'effort de l'ennemi et avait été décimé comme le nôtre. Les cipayes s'étaient montrés également faibles dans l'attaque, également pusillanimes et démoralisés après la défaite. Tout semblait donc présager l'échec le plus désastreux pour les armes de la Compagnie : les deux corps d'armée du nord et de l'ouest étaient littéralement hors de combat; les montagnards qui avaient détruit ces deux colonnes n'avaient plus qu'à se porter sur les lignes d'opération des deux autres; il suffisait au rajah

de se retirer devant elles dans une des directions qui lui restaient ouvertes et de continuer les hostilités tout en battant en retraite pendant seulement trois semaines; c'en était fait alors de toute l'armée d'invasion : la mousson seule nous aurait détruits et nos ossemens blanchiraient aujourd'hui les ravins et les vallées de Coorg. Mais le bonheur qui a toujours présidé aux destinées du gouvernement anglais ne l'abandonna pas dans ce moment de crise. La nouvelle de ces deux victoires, au lieu d'augmenter la confiance et le courage du rajah comme on aurait dû s'y attendre, le frappa d'épouvante. Une panique, un abattement inexplicable s'emparèrent de lui. Il apprit en même temps qu'un de ses chefs s'était laissé corrompre par l'argent du chargé d'affaires de la Compagnie et avait livré le passage d'un défilé assez important à la colonne du brigadier Lindsay. Ce malheur était bien facile à réparer puisque le succès qu'il avait obtenu sur deux points mettait de nouvelles troupes à sa disposition. Mais cédant à son mauvais génie ou à sa lâcheté, il se hâta d'expédier des messagers au quartier général pour offrir de se soumettre aux conditions qu'on voudrait bien lui faire, pourvu qu'on lui laissât la vie et la couronne.

En attendant une réponse et pour mieux apaiser le ressentiment des Anglais, il enjoignit à ses sujets de cesser toute opposition et de nous ouvrir les passages ; il va sans dire qu'on en profita sans rien promettre. Ainsi, quatre jours après notre désastre nous occupions sans tirer un coup de fusil cette même position de Bakh contre laquelle nous nous étions brisés, et d'où Coungol-Naig frémissant de rage avait été contraint de se retirer par l'ordre de son protecteur qu'il avait si habilement et si courageusement servi.

En nous engageant pour la seconde fois dans ce terrible défilé, les impressions les plus tristes venaient nous assaillir : c'était comme le souvenir des fourches caudines. N'étant plus inquiétés par le feu de l'ennemi nous pouvions étudier toute la position, et ce fut seulement alors que l'on découvrit qu'il existait au pied de la montagne un sentier qui tournait toutes ces redoutes et par lequel nous eussions pu les enlever sans combat. Cette découverte ajoutait encore à nos regrets, à notre amertume contre le chef qui avait si mal dirigé nos généreux efforts. L'air était chargé de miasmes pestilentiels qui s'exhalaient des cadavres gisant encore sur le sol où ils étaient tombés. Mais, hélas!

nous ne pouvions plus reconnaître les victimes. La main d'un ennemi barbare et fanatique avait passé sur ces ruines ; toutes les têtes avaient disparu, et la circoncision avait été imposée à ces corps dépouillés, devenus le jouet de sa gaité féroce. A chaque pas nous faisions fuir des nuées de vautours (l'horrible vautour du Malabar, avec son cou galeux et sa physionomie ignoble!) auxquels nous venions disputer les restes de leur festin. Presque au sommet de la montagne, à quelques pas du sentier, sous un dais de bambous, nous reconnûmes une forme athlétique : il n'y avait pas moyen de méconnaître les larges épaules, la poitrine couverte de cicatrices et la fatale blessure de notre brave colonel. Mais où étaient ces traits que nous avions tant aimés, ce front noble, ce sourire si spirituel qui illuminait quelquefois comme un rayon de lumière cette physionomie calme et mélancolique. Cette tête vénérable avait sans doute été envoyée à la capitale par Coungol-Naig, comme un trophée de sa victoire. Nous creusâmes, au pied d'un teck séculaire, une fosse où nous déposâmes le vieux guerrier couvert du manteau d'un soldat. Il n'y a pas même une pierre pour marquer la place ; mais il devait trouver une tombe dans cha-

cun de nos cœurs, une tombe que les années n'ont pas détruite. Les soldats l'appelaient leur père, et les larmes sillonnaient tous ces rudes visages quand le tambour ordonna le départ.

L'obstacle devant lequel nous avions échoué avait été construit avec tant d'art, que maintenant encore qu'il était désert il fallut à l'avant-garde un travail obstiné de plusieurs heures pour frayer une entrée praticable à l'artillerie et aux bagages. Pendant la halte forcée causée par ce retard, un épisode singulièrement dramatique vint compléter les émotions de la journée. Deux paysans se présentèrent au-devant de la colonne avec une espèce de sac suspendu à un bâton qu'ils portaient sur leurs épaules. Dans ce sac était un soldat irlandais blessé que nous avions dû abandonner. Il avait eu la cuisse cassée au commencement de l'affaire, et après notre départ était resté caché parmi les broussailles. Il avait aperçu de son gîte l'ennemi rôdant tout autour de lui, coupant la tête aux morts et aux blessés; mais, retenant ses gémissemens, il était parvenu à échapper à leurs recherches jusque vers huit heures du soir. A cette heure, au moment où l'obscurité arrivait avec sa rapidité ordinaire dans ces climats, le hasard amena un rô-

deur isolé à l'endroit même où il gisait. Avec une admirable présence d'esprit notre homme fait le mort ; le montagnard s'arrête avec une exclamation de surprise et se prépare à lui trancher la tête ; pour cela faire il s'agenouille à côté de lui, se penche et lève son koukrie. L'Irlandais épiait ce moment : il tenait sa baïonnette cachée tout près de son corps ; sacrifiant son bras pour recevoir le coup qui le menace, il plonge en même temps sa pointe dans le cœur de l'Indien. Le Coorgah tombe sur son ennemi et expire sans pousser un cri. Avec le bras qui lui reste l'Européen repousse ce cadavre que les chakals viennent manger à ses côtés. Mais pendant deux jours et deux nuits il n'a pas un bandage pour ses blessures, pas un morceau pour apaiser sa faim, pas une goutte d'eau pour étancher sa soif. La vie lui devient insupportable ; il pousse des hurlemens et appelle à-la-fois l'ennemi et la mort. Deux paysans viennent à passer : ce sont des pélerins allant à quelque temple, ou venant se baigner dans les eaux sacrées du Cavery. Ils s'approchent, ils l'emportent dans un hameau voisin où on le nourrit jusqu'au moment de notre passage. Le quatrième jour les mêmes pélerins nous l'apportent, vivant encore, mais les vers ron-

geant déjà ses blessures. Cet homme a survécu à toutes ses souffrances ; il vit en ce moment. Il a fallu lui couper la jambe, mais le bras est guéri. Il s'appelle Irwin et demeure près de Pondichéry, à Cuddalore où il y a un établissement d'invalides ; et il a publié en 1837 une brochure assez intéressante sur ses aventures.

Profitant de la torpeur de l'ennemi, et traversant à marches forcées les obstacles presque insurmontables que l'art et la nature avaient accumulés sur notre route, mais que personne ne défendait plus, nous atteignions le 10 avril la capitale de ce petit royaume, Mercara, où notre jonction s'effectuait avec les deux autres corps d'armée du sud et de l'est. La seule colonne qui manquait au rendez-vous était celle de l'ouest, mais elle était hors de combat et avait dû rentrer dans ses cantonnemens. Pourtant il était aussi un personnage que nous nous attendions également à trouver dans la capitale, et dont l'absence nous causa un moment d'inquiétude; c'était le rajah lui-même. Il avait encore une fois changé d'avis et s'était enfui à notre approche. Notre position pouvait en ce moment devenir plus critique que jamais, car plus nous nous trouvions avancés dans le pays, plus une re-

traite sous la furie de la mousson et devant l'ennemi même le moins résolu, devenait impraticable. Heureusement pour nous le rajah en revint encore après de nouvelles hésitations à sa première idée de s'abandonner à la générosité anglaise, il se présenta le même soir, à minuit, aux avant-postes du camp pour se constituer prisonnier.

Le lendemain 11 avril, on se hâta de le transférer de la tente du plénipotentiaire anglais, colonel Fraser, où on l'avait d'abord reçu, à son propre palais. La surveillance qu'on croyait nécessaire y était plus facile, et il devait être gardé à vue jusqu'à ce que le gouverneur-général eût prononcé sur son sort. Pour exercer cette surveillance de la manière la moins blessante possible, peut-être aussi pour avoir un œil sur les trésors que l'on croyait enfouis dans le palais, l'état-major de la division s'y installa avec le prince dont on parut accepter l'hospitalité. Ce fut à cette circonstance que je dus une occasion des plus heureuses de visiter l'intérieur de cette résidence royale, le lendemain même de notre arrivée, et tandis qu'elle était encore la demeure du rajah. Je me trouvais porteur d'une dépêche contenant le détail des opérations du 55e depuis son entrée en campagne jusqu'à sa réunion au

quartier-général, de la part du major Warren qui avait succédé au commandement du régiment, et adressée au brigadier-général Lindsay. Quelques heures après l'installation du drapeau britannique sur les murs du château, je me trouvais donc parcourant à cheval les rues de Mercara, tenant en main le talisman qui devait m'ouvrir les portes d'un palais dont la splendeur, exagérée par la renommée, occupait depuis long-temps nos imaginations et éveillait toute notre curiosité.

Mercara est une ville ouverte d'à-peu-près dix mille âmes, dont le principal attrait est la position éminemment pittoresque, se développant en amphithéâtre sur la pente d'une montagne admirablement boisée. Elle se composait, à l'époque de la conquête, d'un pettah ou massif d'habitations indiennes du second ordre, bâti en demi-cercle avec assez de régularité, commandé et en quelque sorte coiffé d'un château moyen-âge à quatre faces rectangulaires, avec fossés et embrasures, mais sans glacis. Ce château présentait par conséquent à découvert un simple mur de revêtement capable de résister à l'arme blanche et sans doute très suffisant pour arrêter les flots de l'émeute populaire, mais qui n'aurait pu tenir un quart d'heure

contre nos canons. Derrière ce château et faisant ressortir la blancheur de ses murailles, la forêt sombre et épaisse garnissait toute la crête et décrivait une seconde courbe parallèle à la cité. Celle-ci avait plutôt l'air d'un bazar ou d'un grand caravansérail que d'une capitale. Pas une demeure seigneuriale, pas une maison qui indiquât du luxe ou même de l'aisance. Il n'y avait eu ici évidemment qu'un tyran et des esclaves, aucune classe moyenne. Des huttes, presque toujours des boutiques de la plus mince apparence, construites en lignes droites uniformément en terre ou en pisé, précédées d'une galerie couverte ou vérangue, appuyée sur des piliers de bois grossièrement façonnés et conservant souvent leur écorce; enfin une mosquée très simple et deux pagodes assez richement sculptées, mais isolées et fort éloignées des habitations : voilà toute la ville. Quant au château, il se composait d'une enceinte bastionnée en terre-plein, circonscrivant un espace rectangulaire où s'élevaient le palais avec ses dépendances et quelques belles casernes de nouvelle construction.

Sur la lisière de la forêt, à une des extrémités du croissant et à environ une demi-lieue de la

ville, on apercevait un grand bâtiment de construction européenne, ancienne résidence d'été du père du rajah actuel, convertie par son successeur en une salle d'exposition pour ses trophées de chasse. Un immense salon était exclusivement meublé de têtes d'éléphans qu'il était censé avoir tués lui-même. Ces crânes monstrueux, admirablement dépouillés et parfaitement blancs, étaient rangés sur plusieurs lignes avec les défenses en regard : chacun était percé d'une balle presque au même endroit, vers le milieu du front, et l'affectation de cette symétrie excitait un sourire par la gasconnade dont elle était l'expression. Il fallait en conclure que le rajah les attaquait toujours de front et ne manquait jamais son coup qui atteignait toujours la seule partie de la tête où ce coup pouvait être mortel. Une autre construction non encore terminée s'élevait plus près de la ville : c'était le nouveau palais que le rajah faisait bâtir par un architecte européen. Un assez beau jardin à l'orientale était déjà tracé tout autour avec un nombre considérable de jets d'eau et de cyprès. Enfin, sur le mamelon opposé au vieux palais, nous découvrîmes plus tard une arène circulaire creusée dans la montagne pour les combats d'animaux et rappelant assez

exactement les constructions romaines du même genre, celles de Trèves par exemple.

En traversant la ville pour la première fois je trouvai les rues presque désertes ; les trois quarts de la population avaient fui devant l'invasion étrangère, en abandonnant la plus grande partie de leur mobilier, les uns par attachement pour le prince, le plus grand nombre par la crainte des excès de la soldatesque. Je remarque presque à chaque maison le cadenas sur la porte où, ce qui dépose à-la-fois de la pauvreté et de la probité des habitans, un simple scellé d'argile avec une empreinte encore fraîche. Cette confiance dans la loyauté du peuple se trouve justifiée par l'événement : aucun de ces scellés n'est brisé, bien que je puisse apercevoir circulant furtivement dans les carrefours ou accroupis sous les vérangues abandonnées, de pauvres diables évidemment au dernier degré de misère et de souffrance. La tunique romaine ou chemise à manches courtes, d'étoffe de laine grossière de couleur blanche ou brune, qui constitue le vêtement national, est réduite à un tel état de haillons que sa forme primitive est tout-à-fait méconnaissable : c'est un lambeau déchiqueté sur le dos, attaché par une corde à quelques

loques qui pendent sur la poitrine ou sur le ventre. Un langouti de toile est la seule partie de leur habillement non trouée, encore laisse-t-elle beaucoup à désirer à la pudeur. Je me demandais en contemplant ce tableau, si parmi nos populations plus civilisées et plus heureuses, dans une ville abandonnée et en présence du renversement de tous les pouvoirs, nous oserions compter sur le même respect pour la propriété. Je crains que la comparaison, au point de vue moral, ne soit toute en faveur du pauvre Indien. Et ce n'est pas seulement sous le rapport du respect pour le bien d'autrui qu'il faudra reconnaître sa vertu supérieure. Voyez ces deux ou trois femmes qui se sont aventurées à rester dans leurs foyers pour soigner des parens infirmes ou de faibles enfans. Elles ont passé la quarantaine et sont d'âge à être arrière-grand'mères dans ce pays; elles ont cru pouvoir demeurer impunément à l'abri de leur vieillesse; mais leur décrépitude même ne les sauvera point des galanteries du soldat britannique, et dans l'intervalle de huit jours nous aurons le même nombre de cours martiales pour viols commis sur ces malheureuses.

Doit-on s'étonner, après de pareils faits, si le

christianisme anglais fait peu de prosélytes parmi les infidèles.

Toutefois le despotisme païen a aussi son mauvais côté : par exemple, sur le très petit nombre d'hommes que je rencontre dans les rues, je suis étonné d'en remarquer à chaque instant auxquels il manque le nez, une oreille, quelquefois l'un et l'autre, quelquefois les deux oreilles. J'appris plus tard que c'était le mode de supplice préféré par le rajah et qu'il appliquait à sa fantaisie aux plus minces délits. J'avais remarqué quelques faits du même genre, quoiqu'ils s'y présentassent plus rarement, dans les états du Nizam; mais je ne m'attendais point que ce roitelet pût avoir les mêmes prétentions de cruauté que notre ami le soubadar de Dekhan ou son ministre. Ces petits souverains qu'on laisse indépendans par respect pour les traités usent généralement fort mal de leur pouvoir. Il n'est pas rare que de pauvres gens, mutilés par ordre d'un gouvernement indigène, viennent se plaindre au Résident de la cruauté de ses ministres; mais celui-ci ne peut qu'exprimer son indignation ; il n'a aucun moyen d'y mettre un terme pour l'avenir; son interposition n'est même pas toujours utile au plaignant. Quelquefois pour empêcher

les plaintes de se renouveler on emploie des supplices plus cruels encore, par exemple celui des oubliettes : c'est-à-dire qu'on fera murer un individu dans une cellule étroite où on le laissera mourir de faim. Cette dernière méthode est fort en usage à Hyderabad.

Si je trouvai les habitans peu nombreux, ils étaient du moins momentanément remplacés par des légions de singes perchés sur tous les toits, à toutes les hauteurs, qui me regardaient tranquillement passer ou sautaient de muraille en muraille avec une agilité surprenante. En temps ordinaire et pour un voyageur isolé, il serait excessivement dangereux d'en tuer un, beaucoup plus que de tuer un homme. Cet animal est sacré pour deux raisons : d'abord le singe est une des incarnations de Vischnou, et puis dans la guerre de Ceylan contre l'Inde les singes se mirent du côté des Indiens.

A mon arrivée au château, je trouvai le 39e régiment de l'armée royale anglaise installé dans la caserne destinée aux gardes du prince, et le brigadier Lindsay, commandant de l'armée expéditionnaire, établi dans le principal salon du palais, déjeunant avec le rajah et le plénipotentiaire. L'ap-

partement, une grande salle carrée, était meublé à l'européenne avec des sophas et des fauteuils en bois doré; des glaces dans tous les panneaux et des pendules françaises sur toutes les consoles entre des fenêtres à l'italienne; deux tableaux, l'un un grand portrait à l'huile du marquis Wellesley, l'autre une mauvaise gravure coloriée de Napoléon, étaient à moitié recouverts par des draperies; enfin plusieurs couples de chiens anglais, de l'espèce d'épagneuls qu'on appelle *king charles' breed*, se promenaient en liberté dans l'appartement et paraissaient en grande faveur auprès du prince. Quant à celui-ci, le Maha Rajah Vira-jundra-Woudiaur, que ses sujets n'invoquaient que sous le titre de Maha Samy (grand Dieu, représentant de la divinité), c'était un petit jeune homme d'environ vingt-huit ans, court et trapu, de fort mauvaise mine; une figure et une barbe de juif, un nez de perroquet, des yeux d'oiseau de proie, quelque chose de féroce et d'ignoble produisaient dès le premier abord l'impression la plus désagréable. N'ayant jamais subi le moindre frein ni senti le besoin de la dissimulation, toutes ses émotions, toutes ses pensées se peignaient sur sa mobile physionomie: elles étaient celles d'un assassin qui n'aurait pas le courage de

frapper, on y lisait la haine luttant avec la crainte. Il était perché, les jambes croisées comme un tailleur, sur son fauteuil où il paraissait fort mal à son aise et interrogeait du regard avec inquiétude chaque nouvelle figure qui se présentait. J'étais préparé à voir son infortune avec pitié; je quittai sa présence avec dégoût.

Le brigadier Lindsay me parut un bon vivant, très libéral de son vin de Bordeaux qu'il savourait en connaisseur; tout boursouflé de son importance, articulant lentement ses paroles et préludant à chaque phrase par un ah! ah! des plus sonores qui lui fit bientôt donner par nos soldats le sobriquet de général Ah! Ah! Le plénipotentiaire colonel Fraser (aujourd'hui major-général et Résident politique à la cour de Nizam d'Hyderabad) avait été pendant près de vingt ans le chargé d'affaires du gouvernement britannique près des établissemens français dans l'Inde. Sa mémoire est encore vénérée à Pondichéry, où il ne s'est fait connaître que par des bienfaits; malheureusement il eut la faiblesse de s'en exiler pour toujours dans un moment d'indignation, parce qu'il y avait trouvé quelques ingrats, comme si l'ingratitude n'était pas une plante toute aussi vivace chez ses compatriotes que

chez les Français. Le général Fraser est un de ces hommes cosmopolites par leurs vastes connaissances, la libéralité et l'étendue de leurs idées. Habile astronome, il a été le correspondant et l'ami de Legendre et de Laplace ; diplomate consommé et néanmoins loyal et honorable avant tout, il a plusieurs fois compromis sa position vis-à-vis de son gouvernement en voulant le retenir sur la pente d'une ambition effrénée; Anglais, il est cependant indulgent pour les étrangers, sans préjugés et sans insolence : c'est un phénomène aussi rare qu'agréable à rencontrer.

Les Coorgahs sont une subdivision de la grande tribu des Nairs, caste guerrière d'origine Chatriah qui occupe toute la rangée du Concan. Descendus originairement de la chaîne de l'Hymalaya, les Nairs se sont principalement répandus le long de la côte Malabar, dans le Canara, le Wynaad, et en suivant les montagnes jusqu'au cap Comorin. Nous eûmes occasion de rencontrer plusieurs familles de cette caste durant notre séjour à Mercara. Leurs usages qui diffèrent en ce point seulement de ceux des Coorgahs admettent la *polyandrie* dont on exagère sans doute l'extension. Elle ne peut pas plus être le régime de la société que la polygamie. Sa forme la

plus fréquente est l'union d'une femme avec plusieurs frères. C'est ainsi que Jacquemont l'a rencontrée dans le Bissahir, le Canawer et autres districts de l'Hymalaya sur la frontière du Thibet. Chez les Nairs du Malabar c'est un droit consacré : la femme en épousant un frère les épouse tous, elle a droit à tous.

CHAPITRE XXVI.

Les états de Coorg sont ajoutés au domaine de la Compagnie. —Le 55e régiment est chargé d'escorter le rajah prisonnier jusqu'à Bangalore.—Départ pour cette ville.—Itinéraire. —Seringapatam ; la brèche ; la mosquée ; la poterne ; les tombeaux et le mausolée d'Hyder-Aly et de Tippoo.

La réponse du gouverneur-général au sujet du rajah ne se fit pas attendre. On lui laissa la vie et une fortune assez considérable, un million environ de revenu, sous la condition de demeurer le reste de ses jours à Bénarès, sous la surveillance d'un employé du gouvernement, qui serait responsable de sa personne et administrerait ses finances. Le gouvernement ne s'engageait à aucune nouvelle dépense pour cette pension : c'était tout simplement la rente d'une somme que le rajah avait lui-même placée long-temps avant la guerre dans les fonds de la Compagnie, et qu'il fut même un instant question de confisquer au profit de l'état ou de partager à l'armée comme butin. Cependant la crainte d'ébranler la confiance des autres princes

indigènes qui avaient des fonds semblablement placés fit renoncer à ce projet peu scrupuleux. On se contenta donc de saisir au profit de l'armée tous les trésors que l'on trouva enfouis dans le palais, et qui produisirent encore une somme assez considérable, puisque je reçus deux ans après, pour ma part de prises, un dividende de 6,000 francs en proportion de mon grade, les capitaines recevant 10,000 et le général Lindsay 140,000. Dans ces partages la part du simple soldat est considérée comme l'unité; le caporal reçoit deux parts, le sergent quatre, le sergent-major huit, le sous-lieutenant seize, et ainsi de suite en remontant l'échelle des grades; mais la progression pour les officiers supérieurs n'est plus aussi régulière.

Quant au territoire, il fut réuni sans plus de formalités à celui de la Compagnie; mais comme on avait pu apprécier la bravoure et le savoir faire de ces montagnards dans la guerre de guérillas, la politique conseillait de se les attacher. On y parvint en faisant spécialement en leur faveur une réduction considérable des impôts, et en les taxant seulement à la moitié de ce qu'ils payaient à leur souverain légitime, ou de ce que leurs voisins payaient à la Compagnie. De cette manière, ce petit peuple

de bûcherons et de chasseurs, à mœurs fortement trempées, endurci à la fatigue et dont l'énergie aurait pu devenir dangereuse, trouva son intérêt matériel à passer sous la domination anglaise ; cette considération étant toujours décisive avec les races mercenaires de l'Inde, non-seulement on n'avait plus à craindre aucune insurrection en faveur de l'ancien état de choses, mais on était sûr que si le prince reparaissait, ses propres sujets prendraient les armes contre lui. On s'assurait aussi par cette disposition d'un point d'appui et d'une base d'opérations au centre de la région montagneuse toujours mal soumise aux Anglais, et à laquelle on n'avait pas accordé les mêmes avantages. C'était le système de Machiavel : *Divide et impera.*

Les résultats de cette politique habile dont tout le mérite doit revenir au colonel Fraser dépassèrent toutes les espérances ; et d'abord on put retirer immédiatement et impunément toutes les troupes du pays, à l'exception d'une demi-compagnie d'artillerie et d'un bataillon d'infanterie native pour servir de gendarmerie plutôt que de garnison.

Ces arrangemens terminés, la première chose à faire était d'expédier le plus vite possible l'ancien possesseur de ces domaines en lieu de sûreté, en

attendant qu'on pût l'acheminer vers Benarès, la seconde était de soustraire au plus tôt l'armée expéditionnaire à la mousson qui s'annonçait déjà par de fréquens orages. On s'occupa donc d'abord de la composition de l'escorte et il fut décidé que l'armée s'ébranlerait vers ses cantonnemens du moment que le prince aurait passé la frontière.

Il avait été généralement reconnu que le 55e régiment de l'armée royale avait le plus souffert et joué le rôle le plus brillant dans la courte campagne que nous venons d'esquisser. Cette considération lui valut l'honneur d'être choisi entre tous les autres pour escorter le rajah comme prisonnier d'état depuis Mercara jusqu'à Bangalore d'où il devait être transféré plus tard à Madras et en dernier lieu au Bengale. En outre du 55e qui était spécialement responsable de la personne du prince, la division d'escorte se composait de deux régimens d'infanterie native et devait marcher sous les ordres du brigadier Steward qui avait commandé durant les opérations la colonne du sud. — Le 24 avril était le jour fixé pour le départ. La personne du rajah devait nous être remise à une heure après midi et la colonne devait s'ébranler à l'instant même. Par une exagération de discipline ordinaire

en pareil cas, trois quarts d'heure avant le moment indiqué nous étions déjà rangés en bataille et en costume de route devant la porte du château; mais une heure, deux heures, trois heures se passèrent sous un soleil foudroyant, sans qu'aucun mouvement dans la cour du palais annonçât l'arrivée du prisonnier. Les soldats commençaient à murmurer, et les officiers eux-mêmes pouvaient à peine contenir leur impatience : on ne savait plus à quoi attribuer un retard qui pouvait devenir fatal à l'escorte, car à chaque instant quelque individu tombait dans les rangs frappé d'apoplexie ou atteint d'un coup de soleil. On sut enfin qu'une scène des plus déchirantes se passait dans l'intérieur de cette demeure royale : le malheureux prince ne s'était rendu et n'avait ordonné à ses troupes victorieuses de nous livrer les passages qui conduisaient à sa capitale que dans l'espérance, on ajoutait même sous la promesse formelle, que ses erreurs seraient pardonnées et qu'on ne le dépouillerait pas entièrement de ses états. Il s'attendait bien qu'on ne lui laisserait qu'un vain simulacre de royauté comme on l'avait fait pour tant d'autres, mais au moins il respirerait encore l'air du pays natal, il vivrait entouré de son harem, il mourrait où ses ancêtres

avaient vécu : sans cette condition, il aurait résisté jusqu'à la fin et c'en était fait de nous. Toutefois, sur quelque autorité qu'il eût basé son espérance, elle l'avait déçu : le gouverneur-général, lord William Bentinck avait prononcé sa déchéance. La nouvelle ne lui en avait été communiquée que le jour même qui devait l'arracher à ses foyers; alors sa douleur, sa rage, ses regrets d'avoir cru à la générosité anglaise ne connurent plus de bornes : il se roulait dans des convulsions horribles, s'arrachant les cheveux, se tordant les mains, déchirant ses vêtemens. Pendant long-temps il ne put se décider à mettre le pied dans le magnifique palanquin doré, dernier signe de sa puissance, qui devait le transporter à sa prison lointaine. Ses femmes au nombre de vingt-cinq jetaient des cris déchirans et achevaient de bouleverser son âme en embrassant ses genoux, en lui prodiguant leurs caresses et en jurant de partager sa captivité.

Cependant les troupes et le plénipotentiaire s'impatientaient; on menaçait d'employer la force. Le malheureux rajah retrouva au dernier moment le sentiment de sa dignité : il ne devait point s'exposer au contact brutal de la soldatesque et prenant enfin sa résolution, il se jeta dans son palanquin où

il s'enferma quelque temps pendant qu'on préparait le départ de ses femmes auxquelles on avait permis de le suivre. Leurs litières, au nombre de vingt-cinq furent ajoutées à l'ambulance et formèrent partie de l'arrière-garde dont on donna le commandement à un gros officier nommé Ilay, que le rajah avait spécialement désigné, le prenant pour un eunuque à cause de sa corpulence.

Tous ces préliminaires terminés, le palanquin aux dorures royales parut enfin sur le seuil du palais, puis s'avança au centre du 55e qui se forma en carré pour le recevoir et le convoi s'ébranla. En ce moment le rajah ouvrit la portière : le major Warren, par un mouvement spontané, ordonna de lui présenter les armes; il salua en retour, mais son visage était baigné de larmes et il détourna les yeux pour les porter sur son palais, sur la campagne, sur ces forêts natales qu'il ne devait plus revoir. La route nous conduisit d'abord devant la résidence d'été de son père ; ici se groupait un petit faubourg détaché de la capitale. Tous les habitans étaient sur leurs portes : à la vue du prince ils se prosternèrent avec respect le front dans la poussière en criant : Samy ! Samy ! Dieu ! Dieu ! c'était le dernier hommage rendu à sa divinité et

le pauvre mortel auquel on adressait ce titre pour la dernière fois sanglotait comme une femme en s'éloignant de son Élysée.

Après avoir marché deux lieues dans une épaisse forêt, par un étroit sentier où la garde du prisonnier devenait extrêmement périlleuse et où avec la moindre énergie il lui eût été facile de ressaisir sa liberté, nous aperçûmes quelques tentes dans une clairière parmi les grands arbres : c'était notre camp qu'on avait disposé d'avance. Un espace assez vaste était enclos pour le rajah et son harem; on y introduisit le palanquin et les litières avec un certain nombre de serviteurs, puis un cordon de sentinelles fut placé tout autour avec ordre de ne rien laisser sortir jusqu'au jour. A neuf heures du soir le rajah vint s'asseoir au clair de lune à la porte de son pavillon. Il y reçut la visite du colonel Stewart et de l'état-major. Pendant leur conférence, la musique militaire des différens corps joua plusieurs airs qui semblèrent lui procurer quelque distraction. Vers dix heures une panique se répandit qu'un corps de Coorgahs venait nous attaquer pour délivrer leur maître. Le prince rentra aussitôt dans l'enceinte et la moitié de l'escorte se mit sous les armes. Un bruit assez singulier se

faisait entendre comme celui d'une fusillade à quelque distance. On s'assura bientôt que le feu avait pris par accident à une partie de la forêt peu éloignée du camp et les explosions qu'on entendait étaient celles des bambous à mesure qu'ils étaient atteints par la flamme et que l'air qu'ils contenaient intérieurement se dilatait par la chaleur. Entourés de bois comme nous l'étions, ce nouvel ennemi pouvait devenir plus dangereux que celui que nous avions d'abord appréhendé, mais notre inquiétude cessa bientôt : le vent s'éleva dans une direction qui éloignait l'incendie et avec le vent survint une forte pluie qui dura jusqu'au jour.

25 avril. — Le matin le temps est plus calme, mais des brumes épaisses qui par intervalles se résolvent en une pluie fine donnent à tout le camp une physionomie des plus tristes. En route vers huit heures du matin, c'est à peine si nous pouvons avancer. L'eau qui a imprégné nos tentes en a doublé le poids ; la terre est détrempée jusqu'à un demi-pied ou un pied de profondeur ; deux pieds d'eau se sont amassés en maintes places et les animaux ne s'y aventurent qu'avec répugnance. Les bœufs quand on a la patience d'attendre sont d'admirables animaux ; ils finissent toujours par arriver.

Il n'en est pas de même de nos chameaux qui font une triste figure dans cette boue; ils glissent à chaque instant, s'écartèlent et tombent pour ne plus se relever. Dans une marche de quatre lieues nous sommes obligés d'abandonner sur la route une portion considérable de nos provisions et de nos bagages pour des accidens de ce genre qu'il est impossible de réparer. Vers deux heures de l'après-midi nous arrivons à Jumboor, petit hameau toujours dans la forêt. Le pavillon du rajah est beaucoup plus modeste que la veille; l'enclos est réduit de moitié. Au reste le nombre des serviteurs et même celui de ses femmes a diminué en proportion. De ses vingt-cinq épouses il n'en reste plus que dix; les autres ont repris la route de leurs villages et rejoint leurs familles: telle est l'espèce de fidélité qui suit le plus souvent le malheur.

26 avril. — Nouvelle pluie, nouvelles tribulations. L'eau nous assiége au-dehors, la terre semble vomir des millions de reptiles, les scorpions et les millepattes s'introduisent partout; la puanteur, la vermine et des inquiétudes continuelles nous poursuivent jusque sous la tente. Nous campons quatre lieues plus loin à Ramsamy-Conoway, gros village sur les bords du Cavery. Sur la place pu-

blique, en face de la pagode, il y a un morceau de sculpture assez remarquable : c'est un bœuf de grandeur naturelle, couché sur une plate-forme de granit et garanti des injures de l'air par un petit clocheton élevé sur des piliers. Le cou de l'animal était chargé de guirlandes de fleurs et le peuple se prosternait devant la plate-forme au bruit des tamtams et des cornemuses.

Le 27, nous traversions le Cavery. Dès ce moment nous étions sur le territoire de Maïssore et nous disions adieu à la région de forêts et de montagnes. Quatre lieues plus loin, près du village de Balkpoor, nous trouvions campé un escadron du 8e régiment de cavalerie indigène et une compagnie d'artillerie à cheval qu'on avait expédiés à notre rencontre de Bangalore. Les officiers qui accompagnaient ce détachement nous apprirent que la rumeur des désastres arrivés simultanément aux deux colonnes du nord et de l'ouest avait produit l'impression la plus fâcheuse dans tout le pays que nous allions traverser; que le drapeau noir avait été aussitôt arboré dans plusieurs villages aux environs de Scringapatam et qu'on avait eu pour un moment des inquiétudes sérieuses d'un soulèvement en masse, quand la

nouvelle inattendue de la soumission du rajah était venue décourager les meneurs. Tout allait sans doute rentrer dans l'ordre, mais on n'en avait pas moins jugé prudent de renforcer notre escorte. Du reste, la direction de notre route n'était point changée, et l'on pensait avec raison que la vue d'un souverain prisonnier, traîné comme en triomphe devant la brèche où avait péri Tippoo, serait le moyen le plus efficace d'étouffer la fermentation et de calmer les esprits.

Le 28 et le 29 la colonne suspendit sa marche pour réorganiser le convoi et laisser quelque repos aux malades. La dysenterie sévissait dans le camp; nous avions perdu presque tous nos chameaux : tels sont les effets ordinaires de la mousson. La destruction de nos bêtes de somme nous aurait laissés tout-à-fait sans vivres, si un heureux hasard n'eût jeté précisément en ce moment une émigration de Brinjaries sur notre route. Les Brinjaries ou Lambadies sont les Bohémiens de l'Inde; c'est la souche première d'où sont sorties toutes les tribus errantes du même nom qui parcourent l'Europe. Leur premier point de départ n'est pas bien connu : une ressemblance physique assez marquée indiquerait une communauté d'origine

avec les Mahrattes; mais par la religion, les coutumes, les mœurs et la langue ils diffèrent de toutes les castes de cette confédération. C'est évidemment une ou plusieurs subdivisions de la caste des pariahs, mais en dehors de la communion hindoue, indépendante de la religion de Brahma et des lois de Ménou. M. de Rienzi fait remonter leur origine à l'invasion de l'Inde par le fameux Timour, que nous appelons Tamerlan, en 1398. Selon lui, cette caste s'est formée à cette époque des hordes de pariahs de toutes les nuances qui accompagnaient les armées mogoles comme espions et comme fournisseurs et qu'une longue association d'industrie a fini par agglomérer en un peuple. On les retrouve aujourd'hui en campemens innombrables, errant çà et là dans toute l'immensité de la péninsule hindoustanique, où ils font exclusivement le commerce des grains. En temps de guerre ils se livrent au pillage, apportent des provisions dans les armées et les inondent d'espions et de danseuses. En temps de paix ils fabriquent des toiles grossières et font le commerce de riz, de beurre, de sel, d'arrak, d'opium, de pan. Du reste, il font tous les métiers et leurs femmes disent la bonne aventure. Celles-ci sont

jolies et bien faites, comme la plupart des femmes hindoues, mais portées à la lubricité la plus dégoûtante. C'est au point que, comme les bacchantes des temps mythologiques, elles iront quelquefois par troupes en quête d'amans et mettront en pièces ceux qui se refuseront à leurs désirs. Leur costume est bariolé de diverses couleurs et fort joli quand il est neuf; mais elles ne le changent jamais jusqu'à ce qu'il tombe en lambeaux sur leur corps; elles semblent se plaire dans la saleté. Dans l'embarras où nous étions, la rencontre de cette horde nous fut d'une immense utilité. En deux jours les Brinjaries approvisionnèrent complétement notre commissariat et remplacèrent les bêtes de somme que nous avions perdues, jusqu'à concurrence de nos besoins. « Les Brinjaries sont unis entre eux « et vivent en famille; il n'est pas rare de voir le « père et la fille, l'oncle et la nièce, le frère et la « sœur, vivre ensemble et se confondre à la ma- « nière des animaux. Ils sont méfians, menteurs, « joueurs, ivrognes et entièrement illettrés; ils « méprisent la religion et n'ont guère d'autre « croyance que la peur des mauvais génies et de la « fatalité (1). »

(1) M. de Rienzi.

Presque tous les montagnards Coorgahs qui ont suivi le rajah jusqu'alors l'abandonnent ici au seuil de ses états. De trois cents le nombre est réduit à seize. Il faut même lui procurer des boyhis de la Compagnie pour remplacer ses porteurs qui ont également disparu. Quant à ses femmes, il n'en reste plus que trois dont la plus ancienne et la dernière, son premier et son dernier amour, celle qu'il chérit le plus et celle qu'il a le plus offensée. Ces trois femmes lui resteront fidèles jusqu'au bout; elles l'accompagneront à Benarès et partageront sa captivité.

A partir de Balkpoor toute la splendeur royale disparaît; le vaste pavillon, avec ses murs de clôture doublés d'étoffe cramoisie, est supprimé. Une tente de capitaine est assignée au rajah, et l'on dresse à côté pour ses trois femmes, une autre tente de la même grandeur, réunie à la première par un simple rideau pour les protéger contre la curiosité de l'escorte. La musique militaire cesse de jouer pour charmer les ennuis du prince, chaque jour alourdit sa chaîne : ce n'est plus qu'un prisonnier de guerre que l'on garde strictement et sans cérémonie. Chaque jour une nouvelle compagnie du 55e et un nouvel officier du même corps sont

préposés a sa garde et logés dans une tente qui touche à la sienne. La consigne de l'officier est de visiter le prince plusieurs fois pendant les heures de la nuit, comme pendant celles du jour, pour s'assurer de sa présence dont il est personnellement responsable, malgré les représentations du prisonnier qui se plaint amèrement de l'intimité de ce contact. Le caractère du peuple anglais est tout positif; chez lui le respect ne survit ni au pouvoir ni à la fortune. Il ne sait avoir que de la familiarité pour le malheur, familiarité qui devient quelquefois aussi insupportable que les outrages.

Le 30 avril nous amène à Kittoor (trois lieues et demie), grosse bourgade de cinq à six cents feux. Vue d'un peu loin, elle présente une assez belle apparence dans un pays délicieusement boisé et accidenté. De près c'est toujours la même misère, la même saleté, la même vermine. Les places publiques sont envahies par des caravanes de pauvres voyageurs, de marchands et de pélerins qui y laissent successivement les traces inévitables de leur passage. Ils cherchent en se réunissant à échapper aux voleurs de nuit. Je remarque que les vieux quartiers abandonnés et tombant aujourd'hui en ruines étaient entièrement composés de bonnes

maisons de briques : l'on n'en bâtit plus de pareilles. Les nouvelles constructions qui s'élèvent à côté, et dont les matériaux éphémères retourneront en moins de trois ans à leur poussière originelle, prouvent combien le confortable a diminué depuis quelques années. Il semblerait que même au temps des désordres des Pindaris et des guerres continuelles le pays était moins pauvre qu'il n'est à présent. On dirait qu'il a existé jadis une classe moyenne disparue tout-à-coup et tout récemment : mais alors qu'est-elle devenue et comment s'est-elle éteinte? Je commence à m'adresser sérieusement cette question : l'Inde serait-elle plus malheureuse sous le gouvernement de la civilisation anglaise que sous le despotisme musulman ou au milieu des convulsions de l'anarchie? Y a-t-il un malheur plus grand que le joug de l'étranger? N'est-ce pas le véritable vampire politique?

Le 1er mai, à Yertora (cinq lieues). — Le malheureux rajah de plus en plus froissé dans son amour-propre, dans sa dignité, dans la pudeur de son harem qu'il voit constamment exposé aux regards des officiers de l'escorte, anéanti dans ses affections et ses espérances, tombe sérieusement malade. Il faut se décider à lui donner quelques

jours de repos, et une halte est commandée pour le lendemain.

Ce jour, le 2 mai, se trouvait être précisément celui de mon tour de garde : je l'avais vu approcher avec regret, car le métier de geôlier m'inspirait une profonde répugnance : toutefois il n'y avait rien à faire pour l'éviter, c'était ma destinée. En recevant le rajah des mains de mon prédécesseur, je lui fis le profond salâm asiatique en lui adressant le titre de Maha-raj et celui de Huzret, qui équivaut à celui de majesté dans nos pays. Le pauvre diable surpris et touché d'une politesse à laquelle il n'était plus accoutumé, chercha à me retenir, et malgré moi je finis par m'y prêter avec une complaisance tout-à-fait involontaire; car mon origine française me faisait craindre de me compromettre aux yeux de mes chefs en permettant les épanchemens du prisonnier. On observera que j'étais le seul officier du 55e qui pût m'exprimer dans la langue du pays : c'était donc la première fois depuis quelques jours que le rajah trouvait quelqu'un qui pût le comprendre et par conséquent qu'il pouvait jouir de quelque conversation. Il en profita pour décharger son cœur du fardeau qui l'oppressait et pour se livrer à cette jouissance

des malheureux, le droit de se plaindre. Insensiblement je me laissai entraîner par l'intérêt que m'inspirait sa conversation et je finis par lui demander comment il avait pu être assez mal avisé pour se rendre quand il avait déjà remporté deux victoires, quand avec l'assistance de la mousson une simple résistance d'inertie, qu'il lui était aisé de prolonger quinze jours ou trois semaines sans tirer un coup de fusil, en se cachant dans ses impénétrables forêts, nous aurait infailliblement détruits? Je ne pus m'empêcher de lui en faire le reproche, de même que le spectateur d'une partie d'échecs reprocherait à l'un des joueurs le mouvement décisif et maladroit qui lui a fait perdre sa partie. Il me répondit avec assez de naïveté, en regrettant amèrement sa faute et en la rejetant sur sa destinée, son mauvais génie. Il n'avait pas ignoré, disait-il, qu'il ne tenait qu'à lui de nous détruire tous jusqu'au dernier; et c'était dommage qu'il ne l'eût pas fait puisqu'il aurait toujours pu obtenir plus tard des conditions aussi avantageuses que celles qu'on lui avait faites. Mais il avait pensé que les ressources de la Compagnie étaient inépuisables; qu'en temps plus favorable on enverrait contre lui de nouvelles armées et qu'il lui faudrait

succomber à la longue. D'un autre côté, on lui avait fait espérer que par une soumission immédiate il conserverait au moins ses états sous la tutelle anglaise. Il ajoutait que s'il avait pu prévoir la perfidie dont on usait à son égard il aurait résisté jusqu'à la mort, préférant une tombe dans ses montagnes à la captivité qui l'attendait à Benarès. Chaque fois que cette idée se représentait à son esprit c'était une explosion de regrets, d'imprécations et de larmes qui faisait peine à entendre. Ce fut un vrai soulagement pour moi quand mon tour de garde fut passé.

Le 4 mai, nous poussâmes jusqu'à Polally, petit hameau, dans une plaine, à une demi-lieue de Seringapatam.

Il était dix heures du matin, nous avions fait une marche de six lieues par une route extrêmement fatigante, sablonneuse et entre des cascades de rochers. Mais nous voyions pointer à l'horizon, à trois quarts de lieue dans la plaine, les deux gracieux minarets qui s'élèvent encore comme un monument funéraire sur la capitale déchue du Maïssore. Dès-lors toute fatigue fut oubliée; chacun était impatient de parcourir la scène d'un des plus beaux drames de l'histoire de l'Inde. Par une singulière

coïncidence qui devait ajouter à la vivacité de nos impressions, ce jour était précisément l'anniversaire de la chute de cet empire, si brillant et si éphémère. Il y avait juste trente-cinq ans qu'une dynastie qui ne comptait que deux règnes avait succombé; mais elle était identifiée avec toute l'existence, tous les souvenirs de la nation qui lui devait sa gloire et sa prospérité. Depuis quelques jours, parmi les populations que nous traversions, les noms de Hyder-Aly et de Tippoo s'échappaient de toutes les lèvres, remplissaient toute l'atmosphère. Notre imagination était frappée des souvenirs historiques que nous touchions à chaque pas. C'était donc avec un respect et un effroi superstitieux que nous nous préparions à nous incliner sur les tombes de ces champions de l'indépendance asiatique, martyrs de leur patriotisme. Mais une autre pensée plus intime et plus triste parlait plus particulièrement à mon cœur; une autre image se dressait pour moi sur cette brèche encore béante, et m'y faisait trouver des émotions et un intérêt tout personnels. C'est qu'en ce jour il y avait trente-cinq ans que mon père, officier de fortune ainsi que moi, conduisait une troupe anglaise à l'assaut de ces mêmes remparts, qu'il y recevait une bles-

sure glorieuse, et payait de son sang l'hospitalité qu'il avait demandée à l'étranger. Et en ce même anniversaire, trente-cinq ans après, son fils arrivait au pied des mêmes murailles, sous le même uniforme, escortant un prince prisonnier : singuliers caprices de la destinée !

Accompagné de mes deux camarades favoris, les lieutenans Bayly et de Havilland, je pris à pied le chemin de Seringapatam. Le Cavery répandu dans de nombreux canaux se retrouvait à chaque pas. « Après avoir serpenté dans la vallée en cou- « rant du nord au sud, ce fleuve réunit toutes ses « eaux pour se présenter de front contre la ville, et « au pied même de ses murs se partage de nouveau « en deux branches qui forment une île longue et « étroite. Deux collines s'élèvent à chaque extré- « mité : la première est occupée par la ville de Se- « ringapatam ; à trois quarts de lieue au-delà, sur « la pente méridionale de la seconde, qui est beau- « coup moins élevée, on aperçoit une ville ou- « verte, tout indienne (1) : » c'est ce qu'on appelle la Pettah ou faubourg de Ganjam. C'était autrefois le satellite, le corollaire commercial et indus-

(1) Montholon de Sémonville, *Revue des Deux-Mondes*.

triel de la cité royale et guerrière. Elle contient encore quelques boutiques où l'on retrouve quelques-uns de ces tissus qui faisaient autrefois la gloire et la richesse de l'Inde, mais que la concurrence anglaise a détruites presque partout. La Compagnie y a établi un dépôt d'invalides indigènes et de grands magasins.

Avant d'arriver à la ville du côté du nord-ouest, il faut passer par un autre faubourg presque désert, et traverser plusieurs ponts jetés sur le Cavery, entre autres, un pont canal qui sert à-la-fois de chaussée et d'aqueduc. Ce dernier ouvrage est évidemment de construction anglaise, de l'époque où Seringapatam était le quartier-général d'une division militaire. En suivant son tracé par une magnifique avenue de figuiers d'Inde, de manguiers et de mimoses, qui longe le canal et conduit jusqu'à la forteresse, on découvre les points de vue les plus pittoresques. Ici ce sont les vérangues des maisons que l'on voit de profil, descendant par des escaliers de granit jusqu'au niveau de la rivière, dans le genre des ghats de Benarès ; la scène est animée par les baigneurs qui viennent faire leurs ablutions dans ses eaux sacrées. Plus loin c'est un massif de ruines inabordables couronnées du

magnifique feuillage du pipol; la base est enterrée dans des débris parmi lesquels se détache en vert sombre le milk-bush funéraire, tout chargé de poussière et de malaria. Les pluies d'été ont depuis long-temps pourri les charpentes, les toits se sont écroulés, les murs s'affaissent; quelques pluies nouvelles auront bientôt mis ce qui reste au niveau du sol et la trace du séjour de l'homme sera effacée pour jamais. Quelques monumens dispersés çà et là semblent seuls, malgré leur délicatesse, persister quand tout s'écroule et vouloir survivre à la destruction générale : ce sont des tombes mogoles à forme élégante et légère, à treillage ouvragé et fragile, à couleurs éclatantes et à dômes dorés. — Au moment de franchir le premier pont-levis nous nous détournons pour côtoyer les remparts, pour considérer à loisir les célèbres fortifications qui n'ont pu sauver cette ville héroïque. Les voilà bien telles que le canon les a laissées il y a trente-cinq ans : l'ingénieur n'a rien réparé, mais le temps a glissé légèrement sur ces masses. Deux obusiers mutilés marquent encore la place où la colonne d'attaque, sous les ordres du général sir David Baird, déboucha de la tranchée pour s'élancer à la brèche. L'assaut eut lieu en plein midi, le

4 mai 1799. Après une lutte acharnée, les armées combinées des Anglais sous le général Harris et du Nizam sous Meer-Alum emportèrent Seringapatam qui demeura en leur pouvoir. Tippoo périt dans la mêlée et avec lui finit un grand empire qui devait entraîner dans sa chute tous les autres trônes de la vaste presqu'île. La singulière étoile des Anglais marqua son influence dans cette occasion comme à toutes les époques de crise ; seulement, trois jours plus tard une forte inondation du Cavery qui déborda inopinément eût forcé les assiégeans à la retraite, sauvé le sultan et changé peut-être toutes les destinées de l'Inde.

« Le voyageur qui entre aujourd'hui dans Se-
« ringapatam trouve un silence de mort dans son
« enceinte dévastée ; la ville actuelle est si déserte
« que sa population réfugiée à son centre autour
« d'un méchant bazar, ne dépasse point huit cents
« habitans ; tous ses autres quartiers qui pouvaient
« en faire une cité de quarante mille âmes sont en-
« tièrement saccagés et bouleversés (1). » Au milieu de ce chaos, quelques vieux arbres, héritiers solitaires de jardins abandonnés, élèvent çà et là

(1) Montholon de Sémonville, *Revue des Deux-Mondes*.

leur végétation vigoureuse et jettent leur manteau de feuillage sur les décombres. Le palais du sultan est dans l'état le plus pitoyable ; en le parcourant en tous sens, on peut cependant reconnaître une grande salle basse, surmontée d'une large tribune où siégeait Tippoo lorsqu'il donnait des audiences solennelles. On retrouve aussi la distribution de ses appartemens intérieurs, des logemens de ses femmes, des salles de ses gardes. Sur la muraille d'un des cabinets, on aperçoit même quelques peintures à fresque, fort mal dessinées par un artiste européen et représentant des batailles du sultan, ainsi que son entrevue avec lord Cornwallis. Les cours sont occupées par de longues rangées de canons en fer de tout calibre, mais démontés et hors de combat, qui autrefois garnissaient les remparts.

En sortant du palais on se dirige naturellement vers la magnifique mosquée située sur la même place, dont les minarets caractérisent tout le paysage et fascinent les regards dès les premiers pas qu'on fait dans la vallée. Leur hauteur n'est que de cent quatorze pieds sur six de diamètre, mais leur forme prismatique les fait paraître encore plus effilés. L'architecture gothique n'a ja-

mais atteint selon moi la grâce parfaite de son prototype oriental : en dépit de ses aiguilles, de ses flèches les plus hardies, de sa dentelle la mieux ouvrée, je préfère encore le simple minaret de l'islamisme. L'une conserve toujours la pesanteur et la tristesse frileuse de son ciel gris, se plaît à imiter les cristallisations de nos frimas; ce sont toujours des stalactites ou des stalagmites; je n'y vois que la fantaisie laborieuse d'un esprit bizarre et mélancolique. Au contraire l'architecture orientale se détache sur son ciel d'azur comme le cyprès de ses jardins, comme une fleur sur sa tige ; elle se pare de vives couleurs, étincelle au soleil, s'épanouit à l'air, à la lumière, légère, gracieuse, élancée, en formes rondes, chaudes et voluptueuses : c'est un cantique de joie et d'espérance qui semble chanter dans la nue : Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Voilà l'impression que j'ai éprouvée au pied de la délicieuse mosquée de Seringapatam, que j'ai sentie plus vivement encore en contemplant de la pointe la plus élevée de ses minarets le magnifique panorama qui se développait à nos pieds. Le vieux derviche qui la desservait avait voulu nous accompagner dans cette fatigante ascension pour jouir un peu plus long-temps du

rôle de cicerone qu'il n'a que peu d'occasions d'exercer. Tandis qu'il nous guidait, des milliers de pigeons ramiers s'envolaient au bruit de nos pas des nombreuses ouvertures qu'on avait pratiquées dans la maçonnerie pour leur servir d'asile et venaient s'abattre en roucoulant sur les lignes délicates des corniches. De cette hauteur, le vieux cénobite nous indiqua avec assez de clarté la position des alliés durant le siége dont il prétendait avoir été témoin oculaire; il nous fit suivre d'après les localités les phases du dernier combat et s'offrit en redescendant à nous montrer, près d'une petite poterne à gauche donnant sur les retranchemens extérieurs, l'endroit même où l'on avait retrouvé le corps de Tippoo. Le place où reposait sa tête est effectivement indiquée par une dalle grise de granit dans laquelle on a enchâssé un anneau de fer.

D'après l'explication du derviche, il paraîtrait que Tippoo, fatigué d'avoir dirigé le feu en personne durant toute la matinée sur les réduits où les Anglais étaient logés, reposait dans ses appartemens, lorsqu'on vint l'avertir que l'ennemi avait profité de la plus grande chaleur du jour pour surprendre et enlever la brèche en peu de minutes, et que déjà il s'élançait dans la place. Après un

premier moment d'incrédulité, il sortit précipitamment pour reconnaître lui-même l'état désespéré de ses affaires. Voyant bientôt que tout était perdu, il se mit à la tête d'une troupe dévouée, et voulut tenter une sortie pour s'échapper par la petite poterne dont je viens de parler. Mais comme il s'y présentait, le 12e régiment de l'armée royale anglaise, qui avait fait le tour du rempart, y arrivait par l'extérieur. Le carnage devint effroyable, Tippoo fut blessé un des premiers et tout son monde se fit tuer autour de lui. Il était tombé tout sanglant sur le pavé de la poterne quand un soldat du 12e régiment voulut lui arracher le collier de diamans qu'il portait au cou. Cet outrage ranima le sultan qui, se relevant à moitié par un dernier effort, blessa grièvement ce soldat d'un coup de sabre à la tête. L'Anglais à son tour, exaspéré par sa blessure, l'acheva avec sa baïonnette sans savoir a qui il avait affaire.

Quand plus tard il fut question de partager le butin, ce collier de diamans ne se retrouva plus. On raconte que le soldat anglais qui s'en était emparé, le prenant pour un collier de verre, le vendit au chirurgien de son régiment pour une bouteille d'eau-de-vie, et que celui-ci se retira immédia-

tement du service pour réaliser une superbe fortune.

La catastrophe de la mort de Tippoo ne fut pas immédiatement connue : le général Baird qui commandait l'assaut avait pris de vaines informations auprès des fils du sultan qui ignoraient ce que leur père avait pu devenir, et s'il avait réussi à s'échapper. La rumeur publique disait cependant qu'on l'avait vu blessé et se traînant à peine auprès de la petite poterne en question ; mais celle-ci était littéralement bloquée par les cadavres : comme la nuit approchait, il fallut allumer des torches pour éclairer la fin de cette journée de carnage ; et après mille recherches parmi tous ces corps déjà dépouillés et nageant dans le sang, celui de Tippoo fut difficilement reconnu : enlevé aussitôt avec tous les témoignages possibles de respect il fut transporté le lendemain en grande pompe au mausolée de son père.

Ce mausolée devait être le principal but de notre pélerinage ; le vieux derviche de la mosquée voulut encore nous y conduire. Je ne doute pas qu'il ne fût poussé au moins autant par ce besoin inné chez les Indiens, d'entendre ou de raconter des légendes que par un motif plus intéressé. Après

quelques discussions nous finîmes par accepter ses services. Sortant de la ville par le lâl derwazeh (la porte rouge), nous traversâmes l'île du Cavery dans toute sa longueur. A moitié chemin du tombeau, notre guide nous persuada de nous détourner pour visiter les restes d'une maison de plaisance de Tippoo, remarquable par l'élégance de sa construction et la richesse de ses sculptures. Cette charmante habitation, que le sultan avait fait bâtir sur un plan conçu par lui et où il aimait à se reposer des tempêtes de la vie, sert aujourd'hui de bongalo aux voyageurs européens. Sa forme est celle d'un beau pavillon carré, précédé sur ses quatre faces d'une large galerie et d'un péristyle de plusieurs marches ; les pilastres de la galerie, les fenêtres et les portes intérieures sont d'un style mauresque très gracieux. Les sculptures sur bois sont admirables, et ce qui est étonnant pour ce pays, fort bien conservées. Au premier étage on peut admirer une fort jolie salle de réception, communiquant avec des boudoirs placés aux angles de l'édifice, et d'où l'on monte à une superbe terrasse. Le paysage que l'on découvre est magnifique, mais les jardins abandonnés à la nature retournent à l'état de jungle ; les bassins sont taris, les jets d'eau

ne marchent plus. Après le sac de Seringapatam, cette délicieuse demeure servit quelque temps de quartier-général au colonel du 33e régiment, maintenant duc de Wellington, alors commandant de la place et gouverneur du Maïssore. Aujourd'hui les démons de la malaria s'en sont emparés : malheur au voyageur qui s'endort sous ce toit perfide, qui séjourne sous ces pernicieux ombrages ! C'est un de ces caprices de la nature que nous avons déjà observés ailleurs. On dirait qu'un ange au glaive de feu, l'esprit de Hyder ou de Tippoo, se tient sur toutes les ruines et à toutes les issues de Seringapatam, pour dire aux Anglais : Arrière, maudits! le ciel a entendu notre plainte, vous êtes exclus de ce paradis terrestre, n'entrez pas sous peine de mort ! La forteresse presque imprenable, la capitale historique du Maïssore, le théâtre de leurs exploits, la fertile vallée du Cavery et ses jardins d'Armide ont dû être abandonnés par les conquérans et pour toujours. Il n'y reste d'eux que des tombeaux. L'immense cimetière, où s'élève une forêt de magnifiques mausolées, témoigne combien la lutte a été obstinée; mais il a fallu reculer enfin devant l'ange exterminateur.

En quittant le pavillon, la route mène d'abord

à Ganjam : c'est le nom de l'ancien quartier du commerce, détaché de la forteresse, dont j'ai déjà parlé plus haut. Après l'avoir traversé, on arrive à la pointe sud de l'île. C'est ici que se trouve le lâl bagh (jardin des roses), au milieu duquel s'élève le mausolée des princes. Un arc de triomphe simple mais de bon goût annonce dignement l'entrée; une large avenue de cyprès conduit ensuite directement par une pente douce et insensible au monument de Hyder-Aly et de Tippoo. Ce temple est de forme ronde, surmonté du dôme ou bonnet musulman et élevé sur une plate-forme entre deux autres édifices servant de mosquée et de caravansérail. Trois belles portes travaillées à jour et sculptées en bronze, s'ouvrent sur l'intérieur dont tous les ornemens sont en marbre blanc, marbre noir et or. La lumière, ainsi introduite se projette sur trois tombes au centre de la rotonde et couvertes de velours rouge. Celle de Hyder-Aly est au milieu, son fils est d'un côté et sa femme de l'autre. Le pavé autour des sarcophages, comme celui du péristyle, est aussi carrelé en marbre blanc et noir; et du dôme immédiatement au-dessus, sont suspendus par des cordons de soie et symétriquement placés, de gros œufs d'autruche auxquels les Indiens

attachent des idées superstitieuses. Les jardins qui entourent le monument sont vastes et bien entretenus ; tout près de l'entrée, derrière un obélisque peu gracieux, de granit fort grossier, on découvre une espèce de portique ou de chapelle monumentale européenne sans aucun style et d'assez mauvais goût. Son inscription gravée sur une table de marbre noir rappelle le nom du colonel Baillie mort dans les cachots du sultan. C'est le même officier dont l'armée fut détruite par Hyder-Aly à la bataille de Perimbaukam, le 10 septembre 1781.

CHAPITRE XXVII.

Arrivée à Bangalore. — Observations sur la cavalerie et l'artillerie de l'armée de l'Inde. — Interruption du journal.

De Seringapatam à Bangalore les localités ont désormais trop peu d'intérêt pour que je me permette d'appeler l'attention sur chaque étape de mon itinéraire. Je ne m'arrêterai que sur les circonstances et les observations les plus saillantes.

La première chose à remarquer c'est la route elle-même qui, de Seringapatam à Bangalore, est peut-être la meilleure dans l'Inde, large, bien tracée et passablement entretenue, ombragée par une superbe avenue de babouls, de figuiers et de tamarins, et mesurée par des pierres miliaires de distance en distance.

La première station un peu importante est Tchinapatam : c'était, il n'y a pas plus de vingt ans, une ville assez considérable, possédant plusieurs fabriques. On y travaille encore un peu, mais la population est beaucoup diminuée ; elle peut monter à

trois ou quatre mille âmes, assez pour peupler les trois ou quatre rues qui se croisent au centre de l'ancienne ville. Parmi des monceaux de décombres on trouve cependant quelques restes de splendeur. Un fort à côté de la ville est enclos de hautes et épaisses murailles qui devaient servir jadis très efficacement à sa défense; on dit qu'il arrêta l'armée de Cornwallis pendant quatre jours; des tours en ruines flanquent ce rempart pittoresque. On voit aussi les restes d'un très beau madrassah ou collége, où je trouvai quelques manuscrits curieux sur la religion de Bouddah. Presque tous ces livres se composent de feuilles du palmier tali-pât, coupées en bandes, sur lesquelles les caractères sont tracés avec un stylet de fer ou de cuivre.

« Le tali-pât, l'une des plus singulières productions du règne végétal, croît quelquefois jusqu'à la hauteur de deux cents pieds. Il ne fleurit qu'une seule fois dans toute son existence, et sa floraison est le prélude de sa mort. Mais, ainsi que le phénix, il renaît de lui-même, car en mourant il répand autour de lui les germes de nouvelles générations. Ses feuilles ont jusqu'à seize pieds de diamètre : séchées, elles ont un tissu susceptible de se plier comme un éventail; tout corps dur et

pointu peut y tracer une empreinte indélébile : on profite de cette propriété pour s'en servir en guise de papier à écrire. Sir A. Johnston a quelques livres dont on fait remonter la date à cinq ou six cents ans et qui sont parfaitement conservés. Quand l'arbre a atteint toute sa hauteur, au bout de quatre-vingts ans, la cosse rompt son enveloppe avec un bruit retentissant et il en sort une fleur blanche comme l'ivoire, qui a quelquefois trente pieds de long. Dans l'intervalle de quinze à vingt mois, il tombe d'une espèce de grappe qui a succédé à la fleur une pluie de noix qui renouvelle l'espèce (1). »

La cinquième station est au village de Beded. Un événement fort simple arrivé dans cette localité suffit pour mettre en émoi toute la population et même les indigènes de notre escorte. Le président de la masse du 55e, voulant obtenir certaines provisions qui manquaient depuis quelques jours à la table d'hôte des officiers, avait expédié en avant dès la veille, un jeune sergent du régiment pour faire nos emplettes avant l'arrivée de la division. Celui-ci, séduit par la chaleur de la matinée, récemment débarqué dans le pays et ne se doutant

(1) *Oriental Annual.*

nullement d'un des préjugés les plus invétérés de la population, s'était baigné dans l'unique baory (1) du voisinage.

Pour se faire une idée de l'effet produit par cette étourderie, il faut connaître le profond dégoût qu'éprouve un Indien pour tout ce qui a pu toucher un Européen, répugnance qui est autant physique que morale et fondée sur notre couleur blanche exactement la même que celle des lépreux du pays. Peu s'en fallut que le malheureux sous-officier ne fût massacré sur place et il ne dut probablement son salut qu'à la certitude de notre approche. Cependant nous étions partis de la dernière étape plus tard qu'à l'ordinaire : la chaleur était excessive, et les outres des pakallies (cantiniers, porteurs d'eau qui accompagnent les armées en conduisant un ou plusieurs bœufs chargés d'eau potable) étaient depuis long-temps épuisés. Chacun arrivait au campement, haletant et impatient

(1) On appelle baory une espèce de piscine toute spéciale à l'Inde, d'une construction toujours fort soignée et souvent monumentale, dans le style des anciens thermes romains ; leur ouverture est fort grande, et plusieurs personnes peuvent y puiser de l'eau sans se gêner réciproquement. Des marches de granit descendent jusqu'au niveau de l'eau et continuent sous la surface à une certaine profondeur, de manière à ce qu'on puisse s'y baigner.

d'assouvir sa soif; mais quand les pakallies de service se présentèrent à la citerne et qu'ils apprirent la profanation qui avait été commise, ils refusèrent unanimement de remplir leurs outres. Il fallut par conséquent attendre que ces hommes, déjà fatigués par la marche du matin, allassent avec leurs bêtes de somme chercher la provision nécessaire à une distance considérable, peut-être une couple de lieues, avant que les cipayes pussent se rafraîchir et commencer leur cuisine. Le mécontentement et le désespoir produits par ce délai, quand on avait à deux pas de soi quelques centaines de mètres cubes d'une eau vive, saine et transparente paraîtraient une bizarrerie incompréhensible à quiconque ne connaîtrait pas les superstitions des Indiens sur tout ce qui touche aux alimens. Les Brahmanes, les Tchattrias, les Hindous de haute et moyenne caste, ne boiront que l'eau qu'ils auront puisée eux-mêmes ou qui l'aura été par un homme de la même subdivision, de la même caste.

Leurs préjugés religieux sont si rigoureux à l'égard d'éviter tout contact de quiconque n'est pas de leur caste, chrétien, musulman ou hindou, que s'ils ne portent pas avec eux un lota (vase rond en métal) pour bouillir leur riz, il leur faudra acheter

à chaque étape un ustensile neuf en terre cuite qui n'ait évidemment jamais servi (il est impossible de s'y tromper à la couleur). Ce vase coûte au moins trois ou quatre centimes; et un pauvre diable qui n'a que cinq francs par mois pour vivre dépensera journellement cette somme et retranchera sur son maigre ordinaire, au point d'en mourir presque de faim, plutôt que de manquer à une délicatesse mal placée. Comme chacun brise ordinairement son vase avant de s'en aller, il s'ensuit que dans les environs de chaque village on trouve des tertres tout entiers formés de débris de poterie, et après qu'un village est détruit on est toujours sûr d'en retrouver le site aux couches de ces débris qui s'y sont accumulés. Cet usage paraît avoir existé de temps immémorial, car Burns, Pottinger et autres voyageurs ont retrouvé aux mêmes indices des cités fondées par Alexandre, et qui ont disparu à des époques qui échappent à l'histoire.

Il est inutile d'exiger aucun service ou de vouloir détourner l'attention d'un Hindou, domestique ou cipaye tandis qu'il est à son repas. D'abord c'est son devoir de se cacher pour le prendre comme s'il faisait une action honteuse; et si vous vous mettez en quête de lui, il vous tournera le dos.

avec une répugnance qu'il affectera plutôt d'exagérer que de dissimuler. Jacquemont se laissa une fois emporter contre un de ses gens, parce que, voulant lui remettre un paquet au moment où il mangeait, cet homme couvrit sa main du pan de sa tunique pour recevoir l'objet comme pour se garantir d'un immondice, et il avoue cependant que tout autre Indien eût agi de même. Tout ce qui est étranger à sa caste lui est, au moment du repas, un objet d'abomination; hors de cette heure sacrée il est assez indifférent. On dira ce que l'on voudra de la soumission, de la régularité, de la parfaite discipline des cipayes, mais une pareille armée est très embarrassante à conduire. Quelles opérations militaires pourrait-on entreprendre devant un ennemi libre de préjugés et d'entraves, avec des soldats constamment menacés de mourir de faim ou de soif s'ils n'ont pas leur propre vase ou un vase neuf pour boire et pour manger.

Je ne puis m'empêcher de citer ici une anecdote : un de mes camarades marié et vivant par conséquent dans son ménage croyait s'apercevoir qu'on volait son garde-manger. Pour mettre fin au pillage il dit à son maître-d'hôtel, musulman

de caste inférieure, de faire toucher la vaisselle qu'on employait à sa table par le mehtur (balayeur et vidangeur de la maison, de la caste la plus abjecte des pariahs). Le serviteur répondit avec une franchise désolante : c'est inutile, *saheb hath dale to, bus hae, koie nahin leneka* (le maître n'a qu'à toucher, cela suffira, personne n'en voudra plus), traitant ainsi son maître d'immonde. Il va sans dire qu'il fut assommé pour sa naïveté; mais tout autre domestique indien aurait pensé de même sans avoir la hardiesse de l'exprimer.

Le 12 mai, nous faisions notre entrée triomphale à Bangalore où nous déposâmes notre prisonnier dans le vieux castel d'Hyder-Aly. Délivrés désormais de toute responsabilité, nous fûmes pendant cinq jours fêtés successivement par le général Hawker, commandant la division et les différens corps de la garnison : c'étaient de vraies noces de Gamache. On ne vit pas dans l'Inde comme on devrait vivre : l'Européen civilisé se dégrade aux yeux de l'Indien par l'indélicatesse de ses goûts. Premièrement, il mange de l'*animal immonde*, le cochon, viande excessivement malsaine dans ce pays, et puis chacun semble faire assaut d'intempérance et de gloutonnerie. De là la

terrible mortalité qui décime chaque année l'élite de la jeunesse anglaise. « Il faudrait, dit Jacque-« mont, plus que la force de volonté, il faudrait « de la bizarrerie pour être frugal, quand on vit « parmi des gens qui sont à peine sobres. » Je le sais par expérience : je suis, par tempérament, plus sobre en tout pays que la société dans laquelle je vis, mais il m'a été impossible d'aller dans l'Inde jusqu'au système de frugalité nécessaire et que je me serais fait si j'avais pu vivre seul et commander mon dîner. En dépit de mes résolutions et de mes habitudes françaises, je me trouvai souvent forcé à des excès qui contribuèrent plus tard à altérer ma santé.

Le lendemain de notre arrivée nous dînâmes avec les officiers du 13e dragons de l'armée royale. J'ai parlé ailleurs du luxe de la table d'hôte dans les régimens d'infanterie; mais il est complétement éclipsé par celui que l'on voit journellement affiché dans le cercle du régiment de cavalerie le moins fashionable : c'est une recherche, une élégance, une extravagance dont on ne se fait pas d'idée sur le continent, et qui aspire à rivaliser avec les tables et les salons de la première aristocratie du royaume : aussi les officiers ne peuvent-

ils se tirer d'affaire, même avec leurs magnifiques appointemens. Il faut avoir une fort belle fortune à soi et la conduire avec jugement pour ne pas se ruiner dans un corps de cavalerie anglaise. Ces messieurs affectent invariablement le plus profond dédain pour la pauvreté de l'infanterie qu'ils expriment par des prétentions à une hospitalité insultante : par exemple, ils donneront une invitation générale à leur table à tout officier d'infanterie servant ou de passage dans la même garnison, à la condition de se considérer comme membre honoraire de leur cercle, et de ne rien payer de ce qu'il peut prendre, ayant ainsi l'air de faire une aumône qu'il est impossible d'accepter.

Le lendemain matin nous eûmes l'occasion de voir manœuvrer toutes les troupes de la garnison qu'on fit exercer par extraordinaire en notre honneur; je prêtai une attention toute particulière aux mouvemens des différens corps de cavalerie que je pouvais comparer pour la première fois. C'est un préjugé généralement adopté en France que tout Anglais est nécessairement un excellent cavalier : rien n'est plus faux; je dis, au contraire, qu'il n'y a pas de peuple qui monte plus mal à che-

val. Ce qui a fondé cette opinion tout-à-fait erronée, et ce qui est pourtant parfaitement vrai, c'est que l'aristocratie anglaise, la classe qui voyage et que l'on rencontre sur le continent, excelle réellement dans tous les exercices d'équitation, mais cela vient de son éducation toute spéciale. Le fils d'un lord ou d'un riche propriétaire foncier n'a pas atteint l'âge de cinq ans que déjà on le fait asseoir en selle sur un petit poney dont les allures sont bien douces, dont le caractère est parfaitement docile, avec lequel il peut acquérir une familiarité, une hardiesse qui finissent par lui devenir naturelles. Ses petites jambes prennent par l'habitude la meilleure forme pour un cavalier, celle qui lui donne une assise plus sûre, sa main devient ferme et légère, et arrivé à vingt ans notre jeune homme devenu jockey accompli chasse le renard à la course, franchit les haies, court au clocher. Mais il n'en est pas de même du fils du bourgeois ou de l'homme du peuple. Le plaisir de l'équitation en Angleterre, à moins qu'on ne soit propriétaire de campagne (et les terres appartiennent presque exclusivement à l'aristocratie), est excessivement coûteux et presque interdit aux habitans des villes. Dans les fortunes moyennes, c'est tout au plus si

vers l'âge de dix-huit à dix-neuf ans on envoie un jeune homme prendre quelques leçons de manége. Cela suffirait peut-être avec nous, mais non pas avec la charpente anglaise où tout est lourd, osseux, massif, sans souplesse et sans grâce. Quelque soit le succès obtenu dans ces leçons préliminaires, si le jeune homme a la fantaisie ou la vanité de vouloir entrer dans un régiment de cavalerie parce qu'il pense que l'uniforme lui ira bien, il lui suffit d'acheter une sous-lieutenance sans passer par aucune école d'équitation, sans subir aucun examen. C'est seulement quand il a déjà commencé ses fonctions d'officier qu'on le met sous la tutelle de l'écuyer instructeur (*riding master*), qui a bien le rang d'officier, mais qui généralement élevé des rangs se trouve dans une position embarrassante et désire se faire des amis parmi ses camarades gentlemen, de sorte qu'il n'est nullement sévère ou exigeant. Au bout de six mois ou un an le novice est affranchi de son contrôle et se contente d'en savoir juste assez pour ne pas tomber de cheval durant la manœuvre. Souvent un officier permute de l'infanterie dans la cavalerie à vingt-cinq ou trente ans : le résultat est nécessairement plus médiocre encore. Autant que j'ai pu en juger par-

les régimens de cavalerie anglaise que j'ai eu l'occasion de rencontrer dans l'Inde, il m'a paru qu'un tiers généralement des officiers montaient parfaitement à cheval (ils appartenaient presque tous à l'aristocratie), le reste était de vrais sacs. Si je voulais citer, je pourrais commencer par le lieutenant-colonel B..., un parfait gentilhomme, charmant en société, et distingué pour sa bravoure dans les guerres d'Espagne comme officier d'infanterie, mais qui, passé dans la cavalerie à la moitié de sa carrière, se trouvait obligé de s'absenter sous prétexte de maladie toutes les fois qu'il y avait une manœuvre un peu active. Il était notoire qu'il ne pouvait charger, même sur un gazon uni comme un tapis, sans vider les arçons.

Pour les soldats, les conditions sont encore moins favorables. Ils sont recrutés à l'embauchage parmi les mêmes hommes et de la même manière que l'infanterie, parmi la populace des villes, les mauvais sujets des ateliers de toutes professions. Pas un fils de fermier un peu aisé qui aura pu monter les chevaux de son père en allant à la charrue ne se trouvera dans les rangs, quelques valets d'écurie tout au plus. Si l'on excepte les enfans de troupe, dont le nombre est extrêmement

limité (huit ou dix enrôlemens annuels par régiment), il y a à peine un soldat de cavalerie sur vingt qui ait monté à cheval avant d'entrer au service. En fait d'équitation, une instruction tardive n'est jamais efficace. La conséquence inévitable de son système de recrutement est donc que la cavalerie anglaise (à l'exception de deux ou trois régimens que l'on garde pour la montre et qui ne sortent jamais d'Angleterre), malgré l'incontestable supériorité des chevaux, la beauté des hommes, leur force et leur intrépidité nationales, est condamnée à une médiocrité réelle : elle ne décidera jamais des destinées d'une bataille.

Les Anglais ont le droit d'être fiers ..... infanterie ; mais leur cavalerie ne peut prétendre qu'au deuxième ou troisième rang. Comparée même avec la cavalerie indigène de la Compagnie, on doit reconnaître l'immense supériorité de celle-ci sous le rapport de l'équitation. Les Indiens sont de vrais centaures; ils semblent ne former qu'un seul être avec leurs montures : mais, hélas! l'éloge doit s'arrêter là. S'il me fallait choisir entre l'infanterie dont on a vu que je n'étais pas admirateur, ou la cavalerie *régulière* indigène, je préférerais encore sans hésiter l'infanterie. C'est l'élan, c'est l'éner-

gie, c'est surtout la confiance réciproque qui sont les qualités essentielles pour toute cavalerie. Pour qu'une charge soit vigoureuse, il faut que chacun compte sur son voisin comme sur lui-même, le chef de file sur ceux qui le suivent; si l'on craint d'être abandonné à soi-même, le moindre obstacle fait regarder en arrière : cette hésitation ralentit l'essor, lui enlève toute son impétuosité, toute sa force. L'infanterie peut du moins compter sur l'exacte symétrie de ses mouvemens, la régularité inflexible de sa manœuvre; tous sont forcés d'avancer sur la même ligne; le second rang, surveillé par des officiers qui le pressent et le maintiennent, ne peut échapper à la nécessité d'emboiter sur le premier. Dans une charge de cavalerie au contraire chacun est laissé à-peu-près à son inspiration : les plus braves sont bientôt en avant, et s'il y a des timides, ils se trouveront bientôt isolés. Or les indigènes se connaissent et s'apprécient parfaitement; ils se jugent plus sévèrement que leurs officiers européens ne veulent l'avouer : de là une excessive prudence qui paralyse leur élan même au moment le plus décisif.

Je dois cependant excepter de cette description peu flatteuse les corps de cavalerie irrégulière

connus sous le nom de *Skinner's horse*, d'après leur intrépide fondateur le colonel Skinner. On connaît la répugnance des Asiatiques pour la discipline. Le colonel Skinner pensa qu'en se relâchant d'une sévérité et d'une régularité qui n'étaient pas indispensables pour l'efficacité de la cavalerie, en leur laissant un costume suivant leurs mœurs et leurs préjugés, en élevant leur solde et en leur donnant pour chefs des hommes de naissance, de caste et de considération distinguée parmi les natifs, on ouvrirait des cadres où les hautes classes que la conquête avait appauvries, tant parmi les Musulmans que parmi les tribus chevalesques des Rajpouts, s'empresseraient d'accourir. Il ne s'était pas trompé ; la composition de ces rissalahs (escadrons irréguliers) est excellente. Dans toutes les guerres contre les Mahrattes, les Pindaris, et dernièrement contre les Affghans, ils ont fait des prodiges de valeur, surtout de valeur individuelle. Contre des Asiatiques, des Cosaques et même (*pour la guerre de tirailleurs*) contre des troupes européennes, ils sont infiniment supérieurs à la cavalerie anglaise. Si pourtant on me demandait quelle serait l'issue d'une charge entre un rissalah et un escadron anglais de même force ou même de force intérieure,

la réponse n'est pas douteuse : le rissalah serait écrasé. Mais divisez le faisceau et opposez-les homme à homme, le suwar (cavalier irrégulier) triomphera certainement de l'Européen, le tuera ou le désarmera. D'où vient donc cette infériorité collective ? C'est le secret de la discipline, de l'ensemble. C'est que dans la charge en escadron le suwar agit comme s'il était isolé; il ne s'attache qu'à un adversaire et n'a confiance qu'en lui-même, tandis que l'Européen a foi dans son camarade.

Les régimens de cavalerie régulière dans l'Inde sont admirablement montés. Les chevaux qui sont fournis par le gouvernement sortent presque exclusivement des haras de la Compagnie. C'est une jolie race croisée, entre l'anglais, le cheval du cap de Bonne-Espérance et l'arabe. Je remarque pourtant que le cavalier européen est presque toujours trop lourd pour sa monture. Quelques mois d'une campagne un peu active suffiraient pour démonter les dragons, tandis que les chevaux des natifs n'auraient pas souffert. Du reste, il en est de même en Europe malgré la vigoureuse encolure du cheval anglais. Dans les *life guards* (gardes-du-corps), par exemple, on semble choisir à dessein des hommes d'une stature colossale pour cette arme d'élite

ou plutôt de parade que le citadin de Londres montre avec un sourire de satisfaction et de complaisance indéfinissable aux étrangers, en leur disant : *Look, here's John Bull for you*, littéralement, voilà pour vous un échantillon de *Jean-le-Bœuf* (le sobriquet national qui plaît le plus à nos voisins et qu'ils ne manquent pas de se donner à tout propos). — Si une guerre continentale devait se renouveler avec les Anglais, un ennemi habile éviterait durant les premiers mois tout engagement qui pourrait compromettre sérieusement sa cavalerie ; pendant la première campagne il se contenterait de tirailler ; avant un an les chevaux anglais seraient réduits à l'état de fantômes.

Dans la cavalerie irrégulière, la remonte est basée sur un système différent : chaque suwar est censé fournir son propre cheval et est payé en conséquence. Mais comme il est rare qu'il ait en commençant le capital suffisant, le cas où il est réellement propriétaire de sa monture est nécessairement exceptionnel et c'est généralement un des rissaldars (chef d'escadron indigène) qui devient avec l'assentiment du gouvernement, le fournisseur ou plutôt l'entrepreneur de la remonte du régiment. Il prend alors l'engagement avec l'auto-

rité militaire de se tenir toujours prêt à fournir un certain nombre de chevaux à un prix donné. Ces chevaux sont soumis, avant l'admission, à un conseil de remonte et distribués aux suwars qui paient au fournisseur un intérêt de 15 pour 100 sur le capital avancé, jusqu'à liquidation. Si un cheval meurt de maladie la perte est pour le fournisseur, le gouvernement ne garantit que celles qui ont lieu sur le champ de bataille.

Encore un mot sur la cavalerie indigène. Si l'on me demandait des faits à l'appui des opinions que j'ai énoncées, quant à la supériorité des irréguliers de Skinner, et quant à la mollesse de la cavalerie régulière de la Compagnie, il ne me faudrait pas chercher bien loin pour les trouver : je pourrais citer par exemple le combat de Purwan-Durrah, en 1841, où tout un régiment de cavalerie régulière, le 2e du Bengale, commandé par des officiers distingués qui se firent tuer pour lui donner l'exemple et soutenu par une admirable infanterie qui suivait à quelques pas, prit la fuite devant une charge irrégulière de quatre-vingts cavaliers afghans commandés par Dost-Mahommed qui l'aborda le sabre à la main et poursuivit les fuyards jusque sous les baïonnettes anglaises. Au contraire,

on ne pourrait citer un seul cas où les irréguliers, organisés sur le système de Skinner et commandés par un ou deux officiers européens, tant au Bengale que dans les contingens d'Hyderabad, de Scinde, de Poonah, etc., aient manqué de courage et souvent ils ont fait preuve d'héroïsme. On cite dans la guerre des Mahrattes, un combat où il s'agissait de déloger un détachement de cavalerie ennemie d'un bois où il était embusqué. Une charge régulière sur un pareil terrain était impossible, et l'infanterie n'était pas à portée; les dragons l'avaient cependant essayé à plusieurs reprises mais toujours en vain et en perdant beaucoup de monde. Skinner qui se trouvait présent avec ses irréguliers s'offrit alors d'enlever la position et accomplit sa tâche dès la première épreuve, exterminant les Mahrattes et n'ayant que quelques hommes hors de combat. Le succès dépendait ici d'une série de combats singuliers, pour lesquels sa troupe était incomparable. Dans l'exercice du fusil *à cheval*, celui de la lance et du sabre ils n'ont point de rivaux. Je ne suis ni le seul ni le premier qui préfère ainsi les cavaliers de Skinner, car je pourrais observer que quand le gouverneur-général, lord Auckland raya le 2e régiment de cavalerie du Ben-

gale des cadres de l'armée en punition de sa faiblesse, il y substitua dans la même ordonnance un 8e régiment de *cavalerie irrégulière*, prouvant ainsi l'estime qu'il accordait à cette arme.

Pour compléter le tableau que nous avons cherché à esquisser de l'armée anglo-indienne analysée dans ses diverses parties, il nous reste encore à examiner une dernière arme, la plus importante de toute, l'instrument qui a élevé, qui soutient encore l'édifice de la puissance anglaise dans l'Inde, c'est-à-dire l'artillerie que l'on peut étudier à Bangalore dans presque toutes ses branches. L'artillerie de Madras se compose : 1° d'un régiment de canonniers à cheval subdivisé en six *troupes* (ou compagnies montées) de 100 à 120 hommes chacune, dont trois troupes sont européennes et les trois autres natives; 2° de quatre bataillons d'artillerie à pied, dont trois sont européens et le quatrième golandaz (indigène.) Les trois premiers bataillons n'ont que quatre compagnies; le bataillon indigène en a six, également de cent à cent vingt hommes.

Le quartier-général de l'artillerie à cheval est à Bangalore où l'on conserve toujours une troupe anglaise et une troupe native. Les chevaux de cette arme, tant ceux qui servent d'attelages que ceux

de monture, sont choisis parmi l'élite des haras; ceux des attelages sont renouvelés tous les quatre ans. Pièces, affûts, harnais, tout est magnifique, étincelant : c'est le plus haut degré de luxe et de perfection. Quant à la manœuvre, il est impossible de rien concevoir de plus magique que les changemens de position de cette artillerie pour l'attaque ou la retraite. Quel que soit le terrain où elle doit manœuvrer, par-dessus les rochers et les ravins, elle dévore l'espace, les pièces bondissant après les chevaux comme des lévriers.

Il y a cependant une observation à faire sur l'artillerie native : c'est que, pour ne pas divulguer aux indigènes tous les secrets de l'art, non-seulement on ne les initie pas à la théorie, mais on les tient même dans l'ignorance de certaines parties essentielles de la pratique (entre autres la mesure de l'élévation à donner à la pièce par rapport à la distance), détails qui sont exclusivement réservés à des sous-officiers anglais dont il y a au moins deux par compagnie.

Quant à l'artillerie à pied, son système d'attelages la rend à-peu-près nulle en dépit de la beauté du matériel. Elle ne pourrait jamais tenir la campagne devant une armée européenne; et avec tout

autre ennemi que des Indiens il faudrait limiter son service à l'attaque ou à la défense des places. Ces attelages sont composés de six à quatorze bœufs, selon le poids de la pièce, qu'on conduit en leur tordant la queue à droite ou à gauche dans la direction que l'on veut suivre. Ce sont des *lascars* (1) qui remplissent le rôle de picadors ou de conducteurs même dans les compagnies européennes. Quelque peine que l'on se donne pour dresser ces animaux, le résultat est toujours excessivement médiocre et la Compagnie gagnerait en effectif réel sans augmenter ses dépenses, en supprimant entièrement cette lourde et ridicule organisation et en la remplaçant par un chiffre moitié moindre d'artillerie à cheval (2).

(1) On sera peut-être bien aise de trouver ici l'étymologie du mot *lascar*, si souvent employé dans les annales de l'Inde. Le mot persan *lashkar* veut dire équipage, troupe, compagnie, et (pris individuellement) tout soldat, employé ou matelot, soit dans le train, l'artillerie, les campemens ou à bord des vaisseaux.

(2) Notre observation n'a pas été perdue : déjà dans l'armée du Bengale, sur dix-huit batteries de campagne à pied, il y en a maintenant une portée par des éléphans, deux par des chameaux, et enfin quatre par des chevaux. Les onze autres sont encore traînées par des bœufs, mais il est question, au moment même où nous mettons sous presse, de les atteler soit de chevaux, soit de chameaux. Il est probable qu'on se décidera pour les premiers. (*Note de la deuxième édition.*)

CHAPITRE XXVIII.

Trois semaines aux ruines de Vijayanagar. — L'orgie. — Le départ. — La vieille pagode. — La chasse au sanglier. — Le dévoûment d'une femme. — L'histoire d'un empire indien. — Les ruines. — Le retour. — La mort.

Nous allons maintenant sauter un intervalle de deux années, offrant trop peu d'événemens d'un intérêt assez saillant pour les rappeler dans un ouvrage qui veut être sérieux, et nous nous retrouverons au 1er mars 1836, toujours à Bellary, mais sur le point de quitter cette ville pour aller tenir garnison à Hyderabad. A cette dernière époque se rattache une excursion entreprise dans un double but de plaisir et d'étude, et durant laquelle j'eus le bonheur de faire quelques découvertes d'une grande importance pour la science et surtout pour l'histoire générale de l'Inde.

§ Ier.

Il y avait bientôt quatre ans que le 55e régiment de S. M. Britannique était en garnison à

Bellary, dans la présidence de Madras, aux Indes orientales, et cependant aucun de ses officiers, autant que je m'en souvienne, n'était encore allé visiter les admirables ruines de Vijayanagar, qui n'en sont éloignées que d'une dizaine de lieues à vol d'oiseau. Il faut sans doute attribuer cette indifférence apparente à la mauvaise réputation de la localité pour les terribles fièvres intermittentes qui y sont endémiques à toutes les saisons de l'année; et c'est encore probablement la même cause qui fait que ces ruines n'ont jamais trouvé un peintre, un historien ou un touriste pour les décrire, bien qu'elles puissent rivaliser avec les premières du monde, sans peut-être en excepter la Palmyre de Volney. Le moment était enfin venu où nous devions réaliser un projet long-temps médité : cinq d'entre nous (les capitaines M. et N., les lieutenans Bayly, de Havilland et Warren), et un capitaine B. du 33e régiment d'infanterie indigène avaient obtenu un congé d'un mois qu'ils se proposaient de mettre doublement à profit, en explorant consciencieusement toutes ces merveilles enfouies au désert, et en chassant les paons, les sangliers et les tigres qui se sont installés dans les demeures abandonnées de l'homme.

Notre départ, fixé à dix heures du soir, par une belle nuit de mars, avait été retardé par une fête mensuelle à laquelle quelques-uns de nos camarades se seraient fait un scrupule de manquer. Cette fête de la *Société du Clou* est trop caractéristique de la race anglaise pour que nous la passions sous silence, bien qu'elle doive nous entraîner à quelques explications en dehors de notre récit.

> Man beeing reasonable must get drunk
> The best of life is but intoxication.

« L'homme étant un être raisonnable doit s'enivrer, car la meilleure coupe de la vie est celle de l'ivresse. » Dans ces deux vers lord Byron a exprimé la pensée constante, unanime du peuple anglais, depuis le temps de Shakspeare jusqu'à nos jours. Chose étrange! c'est le peuple qui, dans toutes les classes au-dessus de la misère, s'est arrangé l'existence la plus indépendante, la plus sybarite, la plus comfortable (le mot est exclusivement de son invention), qui partout et toujours se montre le plus désillusionné de la vie! Pourtant il n'est pas de réduit mieux protégé contre les mille contrariétés du monde que ce sanctuaire : le *home*, le domicile, le château fort de l'Anglais. Ce

saint des saints est entouré d'une triple barrière que l'on ne franchit point si l'on n'y est conduit par le maître lui-même, ou si l'on n'est muni d'un passeport délivré par son intime ami sous la forme d'une lettre d'introduction ou d'une présentation personnelle; et encore faut-il que ce passeport soit visé et accepté. L'Anglais a arrangé ses lois sociales de manière à se conserver le plus de liberté possible; sa liberté individuelle vis-à-vis de son gouvernement, son libre arbitre vis-à-vis de ses parens dont il secoue la tutelle dès qu'il peut se passer de leur protection; sa toute-puissance vis-à-vis de sa femme et de ses enfans tant qu'ils resteront sous son toit; l'affranchissement de toute obligation vis-à-vis d'eux dès qu'ils quitteront cet asile; le divorce et la faculté de se remarier si son épouse est infidèle; l'indépendance de tout autre lien de famille (ceux entre frère et sœur, par exemple), sauf son bon plaisir, s'il lui convient de les conserver. Et pourtant, cette vie dont il choisit les chaînes lui pèse presque toujours; elle est sans couleur, froide et désolée. Jeune homme ou vieillard, il raisonne trop; il analyse tout; et puis il porte partout avec lui son ver rongeur: une ambition insatiable, et il se dit: « Le bonheur n'existe pas, il

n'est que dans les rêves. » Mais ces rêves, sa raison calme et positive le rend impuissant à les créer : c'est pour cela qu'il les demande à l'ivresse. Celle-ci renverse bien la raison de son piédestal, mais au lieu des fantômes gracieux de l'imagination, elle ne présente à l'Anglais que les burlesques tableaux de la folie. Il s'agite, il a la fièvre, il rit d'un rire d'aliéné ; mais il obtient ainsi des émotions puissantes qui corrigent l'insipidité de sa vie. C'est donc par raison qu'il s'enivre. Dès-lors il n'y voit plus de honte : dans la plus haute société comme dans la plus basse on se dira entre hommes : « *Come, let us get drunk together* » (viens, ami, nous nous enivrerons ensemble). Toutefois, dans ce délire momentané qu'il recherche, l'Anglais pourrait paraître ridicule ou bien trahir son secret devant son compagnon, si celui-ci restait maître de ses facultés ; il faut donc, il exige que son ami les dépouille en même temps que lui. De là l'origine de cette coutume de trinquer ensemble à chaque libation. On s'assure que l'on marche ainsi du même pas, verre pour verre, à l'oubli des convenances. Je me rappelle un compagnon de table qui, le lendemain d'une débauche, m'aurait volontiers cherché querelle, parce qu'au dernier moment où sa raison

chancelait, il avait remarqué dans mes yeux un éclair d'intelligence. Heureusement tous les Anglais ne sont pas ainsi faits : au contraire ils sont généralement aimables dans l'ivresse ; c'est le moment où ils révèlent souvent des qualités de cœur qui les feraient adorer s'ils voulaient les laisser apercevoir dans la vie ordinaire. Que de fois j'ai béni la folle orgie qui m'a fait pénétrer jusque dans l'âme d'un camarade et y trouver un trésor que je le forçais plus tard à partager avec moi, et qu'il me savait gré d'avoir découvert sous l'odieuse enveloppe qu'impose la fashion nationale. Non-seulement les Anglais ont accepté la vieille devise : « *in vino veritas,* » mais ils ne croient pas connaître un homme à fond, en avoir tiré sa dernière expression, s'ils ne l'ont vu et fait parler sous l'influence du vin, s'ils n'ont mis de cette manière son âme à nu. C'est cette idée qui a donné naissance à une singulière coutume que l'on trouvait dans tous les régimens britanniques il y a quarante ans, et qui n'est point entièrement perdue même aujourd'hui, bien qu'elle y soit modifiée et *civilisée*.

On sait que sous le régime de la *masse* dans l'armée anglaise, tous les officiers d'un même corps dînent ensemble, et que chacune de ces tables

d'hôtes régimentaires donne une fois par semaine un dîner public où chacun a le droit d'inviter les gentlemen de sa connaissance. Les arrangemens, le ton et jusqu'à un certain point la conversation de ce dîner sont sous le contrôle de deux officiers, à tour de rôle, appelés *président* et *vice-président*, qui s'asseyent aux deux extrémités de la table. Il y a, disons-nous, quarante ans au plus, et peut-être vingt ans au moins, que c'était la coutume le jour du dîner public, dès que le dessert était placé sur la table et un nombre à-peu-près suffisant de bouteilles rangées devant les convives, de renvoyer tous les domestiques. Le président se levait alors, prenait un clou et un marteau et clouait la porte de la salle, ce qui indiquait que l'on ne devait plus ni entrer ni sortir. Puis, revenant à sa place, il proposait solennellement la santé du roi ou de la reine, suivant les circonstances, et passait les bouteilles devant lui de gauche à droite. Ce toast s'accomplissait en silence, mais debout, puis on se rasseyait et les bouteilles recommençaient à circuler de deux en deux minutes. Il était expressément défendu au président de s'enivrer jusqu'à ce qu'il eût vu tous les convives, et le vice-président en dernier lieu, tomber successivement sur le

plancher. Si un griffin (c'est l'expression anglaise pour un blanc-bec) cherchait à esquiver son tour quand la bouteille était devant lui, le président fronçait le sourcil et le menaçait d'une amende d'abord et puis du déplaisir de ses camarades; et l'ivrognerie lui était bientôt inoculée.

Depuis 1815 nous avons changé tout cela. On s'est civilisé au contact des mœurs continentales. On ne marche plus à l'ivresse brutalement, au pas de charge, sous la férule d'une espèce de tambour-major, on y arrive librement, gracieusement, avec de gais propos et de joyeux refrains. Au lieu de se griser comme un portefaix, c'est maintenant à la manière d'Anacréon, c'est sur le champagne et le xerès, mais on se grise toujours; c'est encore le bon ton, l'extrême fashion. Et dans beaucoup de régimens, comme dans le nôtre en 1830, un petit noyau d'élite s'était formé en une société dite *du clou* (en mémoire du fameux clou qui dans l'usage ancien servait à condamner la porte), et chaque initié s'y présentait avec le symbole de l'ordre : un clou d'argent porté en sautoir sur un ruban bleu. Les membres de ce club s'engagent, en mémoire de la convivialité du bon vieux temps et pour en conserver les traditions, à se réunir une fois par mois

chez l'un d'eux à tour de rôle avec le parti pris de se griser en bonne société, ou suivant leur expression assez pittoresque « de forger un clou pour leur cercueil. » Ce n'est pas que tous voient le résultat de cette débauche d'une manière aussi lugubre, au contraire, c'est un proverbe anglais « qu'une vie trop régulière est nuisible à la santé et qu'il faut un excès par mois. »

Nous étions réunis le 1er mars 1836 à une assemblée de dix-huit membres qui célébraient selon la coutume la fête du clou. J'étais le seul convive qui n'appartînt pas à ce club joyeux. Comme nous devions partir pour Vijayanagar au sortir même de table, mes compagnons de voyage m'y avaient fait inviter contre les règles qui excluent ordinairement les non-initiés. Je ne fatiguerai certainement pas le lecteur des détails de cette folle soirée; sa terminaison seule rentre dans mon sujet par le contraste qu'elle doit marquer avec la fin de notre expédition; j'y viens donc incontinent. L'orgie tirait à sa fin et l'heure fixée pour notre départ était déjà passée, quand entre deux éclats de gaîté la brise du soir nous apporta par la fenêtre ouverte le chant des bayadères d'une pagode dans le cantonnement extérieur. L'idée vint aussitôt à un

jeune fou de proposer un enlèvement des Sabines. Chacun de nous devait prendre une bayadère en croupe et l'amener bon gré mal gré aux ruines de Vijayanagar. Il va sans dire que cette proposition parut à tous des plus raisonnables et fut accueillie par un triple bravo. Comme on pouvait s'attendre à une résistance plus ou moins énergique de la part des Brahmines et de la populace, les membres du club qui ne devaient point faire partie du voyage nous offrirent leurs services pour nous aider dans la bataille et couvrir notre retraite après la razzia. Ce trait de dévoûment héroïque fut accepté avec des poignées de main et des larmes d'attendrissement. Nos chevaux et leurs saïces (saïce, cavalère ou ghore-wala sont les expressions arabe, créole ou hindoue pour désigner un domestique spécialement attaché à un cheval, dont il ne doit jamais s'écarter, sur la route comme au gîte) furent donc expédiés en avant à un caravansérail en dehors du camp sur la route que nous devions suivre. Et puis deux à deux, chancelant et chantant, nous allons droit à la pagode. Grâce à la surprise, le premier enlèvement des bayadères fut chose assez facile, et bien que les Brahmines sonnassent leurs trompes pour attrouper les fidèles et

que la multitude se ruât bientôt à notre poursuite, nous arrivâmes sans accidens, après quelques combats d'arrière-garde où les coups de poing jouèrent le principal rôle, au caravansérail qui devait nous servir de point de ralliement. Mais soit que nos palefreniers eussent mal compris nos ordres ou qu'ils ne voulussent point se prêter à ce qui leur paraissait devoir nous attirer une mauvaise affaire, ils manquèrent au rendez-vous, et nous nous trouvâmes bientôt assiégés par toute la population des faubourgs dans une cour ouverte entourée d'une simple muraille de quatre ou cinq pieds de hauteur. Tel est cependant l'ascendant de l'Européen sur l'indigène qu'il suffit de trois ou quatre de nos camarades moins gris que les autres, debout, un bâton à la main, près de la porte du caravansérail, pour contenir l'émeute. On leur jeta bien de loin nombre d'injures et même quelques pierres, mais aucun natif n'osa forcer l'entrée ou franchir la muraille qui nous séparait de la foule. Toutefois le nombre toujours croissant de nos assaillans allait peut-être leur donner du courage, et un moment de folie aurait pu nous coûter cher, quand nos grooms se précipitèrent dans l'enceinte conduisant nos chevaux par la bride et nous ap-

prirent que le général commandant la division, sur la nouvelle d'un attroupement, envoyait une compagnie d'Européens commandée par un officier pour arrêter les perturbateurs. Or, il n'y avait pas moyen de s'y méprendre : les perturbateurs c'étaient bien nous. Il n'y avait donc pas de temps à perdre : nous entrâmes aussitôt en capitulation avec les brahmines. On leur rendit d'abord leurs almées, aussi pures qu'on les avait reçues, et on y ajouta quelques roupies pour apaiser l'indignation de l'idole, puis nos défenseurs s'esquivèrent parmi la foule qui, avec la douceur caractéristique du pays, les laissa passer avec un sourire; enfin, sautant nous-mêmes sur nos chevaux, nous partîmes au triple galop. La bande joyeuse était déjà loin qu'on nous entendait encore chanter en chœur ce refrain d'une chanson anglo-indienne :

Yes, I will wrestle, fight,
My boys, leap over any where
For 'tis my delight
Of a shining night
In the season of the year.

Oui, j'aime à lutter, à me battre,
A bondir en courant par-dessus les obstacles,
Car c'est mon délire,
Quand la nuit est claire,
Dans la saison du plaisir.

C'est qu'effectivement la lune brillait au firmament, l'air était tiède et pur, nous avions devant nous un voyage, du plaisir, des dangers; hélas ! et nous avions vingt ans !

Traversant pendant la nuit le petit hameau de Courtenay, à trois lieues et demie de Bellary, nous poussâmes jusqu'à Dirijie, gros village à quatre lieues plus loin, que nous atteignîmes au lever du soleil. Nous y fûmes rejoints dans la matinée par la célèbre mistress Y... et son mari. Leurs chevaux les avaient précédés et ils arrivaient en palanquin. C'était la Diana Vernon de l'Inde. Elle était connue pour le meilleur jockey, le meilleur groom, le plus habile vétérinaire et la plus intrépide chasseresse de la colonie. Joignez à cela une beauté d'Anglaise, une simplicité, une gaîté et un cœur d'enfant et nous serons bien près d'arriver au beau idéal de son sexe. Les chevaux, c'était sa passion, passion funeste qui lui avait coûté le bonheur d'être mère. La chasse, c'est-à-dire cette chasse qui consiste à suivre dans une course au clocher la fuite du renard ou du sanglier, c'était pour elle une frénésie; mais elle n'y portait d'autre arme que sa houssine légère dans la plus petite main imaginable: Les chevaux les plus fringans lui obéissaient

et l'animal qu'elle montait de préférence était un superbe alezan qui avait appartenu au Résident d'Hyderabad, et tellement méchant que celui-ci avait été sur le point de le détruire quand mistress Y... s'offrit de le dompter. Elle y parvint, et le Résident lui en fit hommage. Elle pouvait seule l'approcher, et cette créature qui aurait dévoré toute autre personne se laissait caresser et baiser au front par la jolie femme qui l'avait vaincue, mangeait dans sa main et la suivait sans palefrenier quand il lui plaisait de marcher devant en lui laissant les rênes sur le cou.

Le 3 mars nous avançâmes jusqu'à Kammalpour (une distance de cinq lieues) en forçant deux renards sur notre route. On est ici à une lieue du Tombouddra et sur la lisière du jongle qui a envahi les ruines et tous les environs de Vijayanagar. Nous étions attendus par le collecteur (magistrat et percepteur du district), M. Robertson et son premier assistant. Leurs tentes étaient dressées à l'ombre de quelques beaux tamariniers. Trois éléphans, de ceux que la Compagnie entretient à Dirijie pour le transport des bagages de la division de Bellary, mais choisis pour l'occasion comme des vétérans accoutumés à la chasse au tigre, étaient enchaînés à quel-

ques pas de nous au milieu de tout un troupeau de bœufs, de chameaux et de bêtes de somme exclusivement à notre service. Le milieu du jour fut consacré à mûrir nos plans pour le lendemain. Notre belle Diane ne pouvant nous accorder que deux ou trois jours, il fut convenu que la chasse passerait avant les antiquités. Toutefois le soir même nous profitâmes de la fraîcheur pour faire une excursion dans le bois, et le hasard nous conduisit à une première pagode qui répondait parfaitement à l'idée de terreur qui s'attache aux ruines de la vieille capitale du Carnatique. On n'y trouvait cependant que la tristesse et l'obscurité ordinaire d'un temple hindou, peut-être un peu augmentées par l'ombre épaisse des grands arbres qui l'entouraient. Ses piliers bas et solides supportant en guise de toiture des blocs également massifs de granit, semblaient défier les ravages du temps. Un tremblement de terre pouvait seul ébranler un pareil édifice. On voyait néanmoins qu'il était depuis long-temps abandonné de l'homme : le pipol plongeait ses énormes racines dans les interstices des pierres; une couche de débris encombrait tout l'intérieur, et une forte odeur de chauve-souris, aujourd'hui ses seuls occupans, prouvait que le brahmine avait

depuis long-temps cessé d'y officier, le pélerin d'y apporter son offrande. Une idole renversée était celle de Ganesa, fils de Schiva. Selon la mythologie hindoue, ce dieu lui coupa la tête dans un moment de colère, mais pour consoler ensuite la déesse Parvati sa mère, il remplaça cette tête par celle d'un éléphant. A quelques pas de la pagode devant sa principale façade est un petit lac qui a aussi sa légende.

Le dernier brahmine de la pagode avait une belle femme et un seul enfant. Dans un accès de jalousie il poignarda l'enfant et le jeta dans le lac. La mère, dans son désespoir s'y précipita après lui et ne reparut plus. Mais on vit souvent et l'on voit encore, dit-on, un fantôme de femme, enveloppé dans un brouillard et portant le corps sanglant d'un enfant, glisser à la surface du lac. Il est à remarquer que quiconque est témoin de cette vision prend aussitôt la fièvre et meurt. C'est ce qui fait que le voisinage s'est dépeuplé et est devenu peu-à-peu le désert inhospitalier que nous voyons. Et pourtant c'est un paysage calme et doux comme un tableau de Claude Lorrain, c'est un site enchanteur que celui de ce petit lac, avec son eau qui reflète les nuages comme un miroir noir brisé çà et là par les larges feuilles du lotus. Sur la surface

tremblante de ces feuilles, court comme un éclair le magnifique oiseau du même nom, le lotus, espèce de faisan au brillant plumage. Nous le suivions, tout absorbés dans ses jeux, quand quelque chose vint rider la face de l'eau. C'était un crocodile qui nous regarda quelque temps avec des yeux bêtes, puis s'enfonça. L'oiseau s'était envolé, nous nous en retournâmes pour nous préparer par le repos aux fatigues du lendemain.

Le 4 mars, un quart d'heure avant le jour nous étions déjà réunis dans le bechobah (la petite tente où l'on déjeune généralement en voyage), délicieusement occupés à savourer cette première tasse de café dont on ne jouit nulle part comme dans l'Inde au moment de mettre le pied à l'étrier pour une marche, une chasse ou une bataille. Nous révisions en grand conseil le plan de campagne de la journée. Plusieurs troupes de sangliers ayant été reconnues la veille, il avait été décidé de leur livrer un combat à l'arme blanche, combat singulier, chevaleresque, bien autrement méritoire à nos yeux qu'un de ces vulgaires assassinats avec la balle d'un fusil. Notre arme était la lance, mais pour pouvoir nous en servir avec succès il fallait d'abord chasser l'ennemi du fourré impénétrable où il s'é-

tait retiré, le pousser dans la plaine, et nous jetant alors à sa poursuite de toute la vitesse de nos chevaux, le percer comme les paladins d'autrefois au risque de tomber nous-mêmes sous ses défenses. Or ce n'était point chose facile de débusquer l'ennemi d'un terrain brisé et rempli de fondrières. C'est ce qu'avait prévu notre ami le collecteur : il avait en conséquence réuni pour nous aider une troupe de shikaris (chasseurs indigènes à pied), qui nous attendaient autour d'un feu allumé à quelque distance de la tente. Dans le clair obscur ainsi produit, accroupis sur leurs hanches et tenant leurs longs fusils à la main, on les eût pris sans trop d'imagination pour quelques-unes de ces sombres figures que l'on retrouve dans tous les temples hindous. Notre équipage ainsi complété, nous montâmes en selle, et juste comme le soleil paraissait à l'horizon, nous plongions dans la forêt de Vijayanagar.

Jamais certainement je n'ai vu autant de gibier rassemblé sur un même espace. Nous avancions en demi-cercle longeant les premières collines sur lesquelles se dessinent à perte de vue les ruines colossales de l'enceinte extérieure de la vieille cité, et à chaque coup que nos batteurs armés de lon-

gues gaules donnaient sur les buissons, c'étaient tous les animaux de l'arche qui prenaient leur fuite ou leur volée, depuis la caille jusqu'au paon, depuis le grand cerf moucheté jusqu'à la petite et gracieuse antilope. Le sol sur lequel nous marchions était tellement coupé de ruines, de canaux et d'aqueducs qu'il n'y avait souvent pas moyen de passer. Au moment où nous étions peut-être le plus empêtrés, un énorme sanglier partit presque entre les jambes d'un de nos camarades dont le cheval s'enfuit au galop à notre grand amusement et au grand désespoir de son maître. Suivre l'ennemi était tout-à-fait impossible; nous fîmes donc un quart de conversion à gauche et poussâmes vers la plaine.

Le soleil était déjà haut dans les cieux et un sentiment de découragement sous l'excessive chaleur commençait à nous gagner quand chevaux et cavaliers furent soudainement ranimés par ce cri du chef shikari : « Dekho! sahib! dekho! dokeran! dokeran! » (Voyez, messieurs, voyez, les sangliers! les sangliers!) Et effectivement nos yeux furent aussitôt charmés par le spectacle d'un troupeau de ces animaux qui abandonnaient le couvert pour bondir à travers la plaine. La coutume en pareil cas est pour

chaque cavalier de choisir l'animal qui lui paraît le plus beau et de se lancer à sa poursuite. S'il entend son métier, il ne doit ni jeter ni brandir sa lance, mais la tenir appuyée à sa cuisse à un angle de 45 degrés avec la terre. S'il parvient à rejoindre l'animal, il doit seulement chercher à le dépasser du côté gauche en laissant toujours son arme dans la même position. Il suffit qu'il le rase d'assez près pour que la pointe de sa lance arrive jusqu'au sanglier; alors l'impulsion même de sa course fera entrer le fer jusqu'au manche sans un mouvement, sans un effort du chasseur. Il est sûr au contraire de manquer son coup s'il veut en quelque manière le diriger.

J'ai vu des sangliers dans l'Inde peser jusqu'à 300 kilog., alors ils courent beaucoup moins vite; mais ceux auxquels nous avions affaire pour le moment étaient tous plus ou moins maigres, plats des côtés et très longs des jambes, conditions qui promettaient à nos chevaux une course des plus fatigantes. La promesse ne fut point menteuse : nous partons comme le vent. C'est d'abord de *la terre à coton* qu'il faut traverser, un sol noir, mais sec, crevassé, avec des fentes où la jambe entière d'un cheval peut disparaître et l'amener ainsi que

son cavalier sur le nez. Heureusement je pouvais me fier à mon arabe. Court, ramassé, fait comme un chevreuil, il aurait trouvé moyen de placer ses quatre petits pieds sur une pointe de rocher. Il semblait voler en effleurant les sommités du terrain et laissa bientôt ce mauvais pas derrière lui. Ce que devenaient mes compagnons je n'en savais rien et ne m'en souciais guère. Il m'avait bien semblé voir rouler au fond d'un ravin un de mes meilleurs amis; je n'avais pourtant donné qu'un coup d'éperon de plus à mon cheval. Je ne crois pas qu'un Anglais se fût arrêté en pareil cas pour son propre père; certainement pas pour un frère aîné, héritier par privilége de toute la fortune de la famille. Vient ensuite un terrain plus uni sur lequel nous allons, comme disent nos voisins, *at a killing pace* (à ce pas qui tue). J'étais très fort de cet avis quant à notre allure, et le sanglier pensa bientôt de même, car faisant un brusque détour à droite il regagna la montagne. Alors les embarras recommencèrent. Par bonheur le sanglier est déjà horriblement échauffé de sa course et chaque fois qu'il traverse un filet d'eau il ne manque pas de s'y vautrer. Il laisse échapper ainsi un temps précieux et nous regagnons toujours le terrain perdu.

Enfin voulant respirer à toute force, il fait volte face, s'adosse à un buisson et attend notre venue. L'un des chasseurs se présente à la charge, mais le sanglier sans l'attendre s'élance vers lui, et d'un coup de boutoir le roule dans la poussière avec sa monture, puis le monstre reprend sa course et nous nous remettons à sa poursuite.

Les choses ne pouvaient durer toujours ainsi. Évidemment le sanglier était sur les dents et nos chevaux n'étaient guère moins fatigués. Enfin enlevant le mien des rênes et de l'éperon, j'arrive à côté de l'animal; d'un autre bond je le passe, tandis que le fer de ma lance disparaît dans ses flancs. Se sentant blessé, il se tourne sur le coup avec l'intention de charger, et comme instinctivement je ne voulais point lâcher le bois de ma lance, le mouvement fut assez fort pour m'arracher des étriers et me jeter sans connaissance au pied d'un arbre. Mais le fer restait dans la plaie et avant qu'il pût atteindre mon cheval, le sanglier expirait de sa blessure. Deux de ces animaux succombèrent de la même manière sous les coups des autres chasseurs.

Le 5 mars fut employé par les différens membres de la société de diverses manières. Ceux qui avaient encore des chevaux frais recommencèrent

les courses de la veille; les autres, et j'étais de ce nombre, se mirent en quête des bécassines fort nombreuses dans les champs de riz du voisinage. Chasseur aveugle et maladroit, j'y avais perdu mes peines et je m'en revenais au rendez-vous vers le milieu du jour, le sac vide et l'humeur assez maussade, quand j'appris de la bouche d'un de nos camarades un de ces beaux dévoûmens où se signalent parfois le courage et le cœur d'une épouse et dont on voudrait éterniser le souvenir.

Le capitaine Y..... avait d'abord joint la chasse au sanglier, mais désappointé dans une première course il avait demandé son fusil. Comme il le recevait des mains de son palefrenier, il vit sauter sur un rocher à quelque distance une guenon suivie de ses petits. Le capitaine avait un certain talent pour empailler, et il lui manquait dans sa collection un singe de cette espèce. Il se mit donc à la poursuite de la petite famille, qui habilement dirigée par la mère, lui échappa long-temps. Après plus d'une lieue, le capitaine perdit patience et tira de fort loin, la guenon tomba sur le coup; mais comme il descendait de cheval pour la ramasser, des bûcherons indiens qui l'avaient observé se précipitèrent sur lui. Il faut savoir que le singe est un

animal sacré dans toute l'Inde, parce que Vishnou dans plusieurs de ses aventures eut recours à des armées de singes, que son général favori Hanouman était encore un singe, et qu'enfin lui-même ne dédaigna pas quelquefois de revêtir la forme de cet animal. Mais peut-être dans aucune partie de l'Inde le singe n'est-il aussi vénéré que dans les environs de Vijayanagar, parce que la tradition y place le séjour de la mère d'Hanouman, le berceau de ce demi-dieu et le théâtre de quelques-uns de ses exploits. La mort donnée imprudemment à quelque sapajou est donc un de ces actes en très petit nombre qu'un Européen ne peut point se permettre en présence d'un Indien, et qui attireront bien plus sûrement sa vengeance qu'une insulte ou même une violence qui serait personnelle à celui-ci. C'est ce que le capitaine Y..... éprouva à ses dépens. Les bûcherons après l'avoir terrassé se mettaient en devoir de l'assommer, quand un secours tout-à-fait inespéré lui arriva. Sa femme, plus au courant que lui des superstitions du pays, ne l'avait pas vu sans inquiétude s'éloigner pour cette folle poursuite. Elle l'avait d'abord suivi de loin sans dessein bien arrêté, puis son anxiété devenant plus vive, elle avait pris le galop pour le rejoindre. Depuis quel-

ques minutes les détours du sentier le lui avaient fait perdre de vue, quand tout d'un coup elle entend des cris et reconnaît sa voix. Franchissant les bruyères comme un oiseau, elle se dirige en ligne droite vers le point d'où partent les sons, et tout d'un coup, de l'autre côté d'un ravin profond, elle découvre son mari qui se débat entre des assassins. Elle est seule et sans armes, et un précipice les sépare; mais poussant son cheval, elle lui fait franchir cet obstacle d'un seul bond et arrive les yeux étincelans, la cravache à la main au milieu de ces furieux. Dans leur terreur superstitieuse ils croient que son cheval a des ailes; ils la prennent pour une magicienne, abandonnent leur victime et s'enfuient.

De leur côté les deux époux se hâtent de regagner les tentes. Ce fut alors seulement que la faiblesse de la femme trahit l'héroïne. Elle dut nous quitter dès le lendemain et fut plus d'un mois malade de son émotion. Un soir enfin on la voit dans le monde, c'était à un bal. Quand elle entra dans la salle, par un mouvement spontané toutes les femmes se levèrent pour la voir et tous les hommes s'inclinèrent devant elle. Cet hommage inattendu la saisit et elle fondit en larmes. Ce trait qui nous

semblait si admirable lui paraissait tout naturel; elle n'y avait réfléchi ni pendant ni après.

Le 6, nous transportons nos pénates au centre même des ruines, dans ce quartier de Vijayanagar qui conserve encore son ancien nom de Hampi. C'est une grande rue qui se termine au temple de Viroupacsha, à quelques mètres de la rive méridionale de la Toombuddra. Les tigres étant ici fort nombreux, nous nous installons dans une galerie au premier étage, qui paraît avoir appartenu à un palais avec un balcon donnant sur la rue. Notre premier soin en arrivant est de faire les arrangemens nécessaires pour garantir les chevaux et le troupeau contre les attaques des bêtes féroces durant la nuit. D'une part on élève une palissade, de l'autre on prépare des broussailles pour tracer un cordon de feu. Enfin toutes nos armes sont chargées. Ces précautions ne sont pas inutiles, car dès le premier soir un chien et une chèvre sont enlevés. Mais les jours suivans moyennant des coups de fusil tirés à chaque instant au hasard, des boîtes d'artifices et des bruits de toute espèce, nous parvînmes à éloigner ces visiteurs incommodes.

§ II.

Avant de nous engager dans la description des ruines de Vijayanagar, il ne sera pas inutile de faire connaître à nos lecteurs ce que l'on raconte de l'origine mythologique de cette ville; les légendes qui s'y rattachent d'après les deux grandes épopées de l'Inde, le Ramayana et le Mahabharata, et ce que nous sommes parvenus à découvrir nous-mêmes de l'histoire réelle, mais comparativement moderne de l'empire dont elle a été la capitale pendant deux siècles; empire qui a retenu le nom et une partie de la splendeur de la vieille cité longtemps encore après la destruction de celle-ci.

Pour bien faire comprendre les difficultés de notre tâche, nous rappellerons d'abord qu'on ne connaît pas d'histoire de l'Hindoustan (1), appuyée

(1) Nous prenons ici le mot Hindoustan dans son sens général, comme désignant tout le continent compris entre l'Indus, le Bourrampoutre et le cap Comorin. Dans le sens particulier, il ne s'applique qu'à la partie septentrionale de l'Inde, entre le Thibet et la Nerbudda. De même le mot Dekhan, pris dans le sens général, s'applique à toute la partie méridionale de l'Inde au-dessous de ce fleuve, mais dans le sens particulier, ne convient qu'au pays situé entre la Nerbudda et le Crishnah. Au-dessous de cette limite c'est proprement le Carnatique.

sur des matériaux ou mémoires recueillis par les Hindous, qui soit antérieure à l'époque de la conquête par les Mahométans ; ou les Hindous n'étaient pas dans l'usage d'écrire l'histoire de leur pays, ou s'ils avaient des annales, elles furent détruites par les Pundits ou soustraites à tous les regards. Les seuls matériaux intéressans qu'on leur doivent se trouvent dans le Mahabharata, poème historique écrit en langue sanscrite de la plus haute antiquité, mais dont on ne peut recevoir les traditions qu'avec une grande réserve. Si le père de la poésie grecque a totalement changé l'histoire d'Hélène pour donner une libre carrière à son imagination, qui peut nous garantir l'exactitude des faits rapportés par un autre poète, surtout quand ce poète est un Indien. C'est aux écrivains persans que nous sommes redevables de la portion la plus authentique de l'histoire ancienne de l'Inde. Le célèbre Mahomed Ferishtah qui résuma au commencement du XVIIe siècle tous les matériaux recueillis par ses prédécesseurs, en a bien composé une première histoire de l'Hindoustan, mais on ne peut guère y attacher de crédit que pour la période postérieure aux premières conquêtes des Mahométans, vers l'an 1000. Et même dans celle-ci, il ne nous entretient guère que des empires

de Ghiznie et de Delhi, jusqu'au commencement du XIIIe siècle. Tout le vaste espace ainsi négligé n'avait point cessé cependant d'être divisé en plusieurs royaumes, dont chacun exigeait une histoire particulière; et Ferishtah ne nous donnant des événemens qui s'y passèrent, que ceux qui sont mêlés aux progrès du peuple conquérant, il s'ensuit que toutes ces histoires sont fort incomplètes. Celle du Dekhan est plus obscure encore que celle de l'Hindoustan, parce que les invasions des Mahométans y furent plus tardives. Elles ne commencèrent que vers l'an 1300. Il est donc inutile de chercher quelque chose d'authentique sur un peuple ou sur une localité au-dessous du Crishnah antérieurement à cette date; c'est aux légendes et aux traditions locales qu'il faut s'en rapporter. Dans le cas particulier de Vijayanagar, elles suffisent heureusement pour jeter une glorieuse auréole sur son site enchanteur et ses admirables ruines.

Ce qui reste de Vijayanagar occupe un site consacré dans la religion des Hindous depuis des temps immémoriaux. C'est en quelque sorte le mont Olympe de leur mythologie. Son plus beau titre à leur vénération est, s'il faut s'en rapporter aux admirables chants du Ramayana, d'avoir été pen-

dant des siècles le séjour du grand Rama (une incarnation de Vishnou), de sa femme Leila et de son frère et fidèle compagnon l'héroïque Lukmann. C'était aussi la demeure favorite de Schiva, le terrible dieu destructeur, de la déesse Pompa, d'Anjany, la mère d'Hanouman et de différens autres personnages qui tiennent une place importante dans les légendes brahminiques. C'est enfin précisément l'emplacement de la fameuse cité de Cishcindya, dont la souveraineté fut si furieusement contestée par les célèbres satyres Sougriva et Vali (Voyez le Ramayana de Valmici au chapitre Cishcindya Adhyaya). Toutes ces légendes accumulées sur une même localité l'avaient faite sainte entre toutes, et encore aujourd'hui c'est un but de pélerinage qui ne le cède en rien à la fameuse pagode de Jaggarnath.

Jamais peut-être situation aussi sauvage et aussi romantique n'a été choisie pour y fonder une métropole. Sa célébrité fut le prétexte de ce choix, mais la cause réelle tient évidemment à sa position presque inexpugnable. Belaldeo, qui vint s'y établir en 1344 et qui en fit la capitale de son nouveau royaume du Carnatique, était un des nombreux chefs hindous dont les possessions avaient été rava-

gées en 1322 et en 1326 par le fameux Cafour, général d'Allah, empereur Pathân de Delhi. Ce chef (Belaldeo), qui par ses talens militaires et ses succès contre les Pathâns était parvenu à ranger sous sa loi tout le pays entre le Crishnah et la côte Coromandel, avait néanmoins compris durant les désastres de ses premières guerres la difficulté de résister à un ennemi dont la principale force était dans une innombrable cavalerie. Or, la situation de l'ancienne Cishcindya lui promettait à cet égard de nombreux avantages. Sur un rayon de plusieurs lieues dans toutes les directions autour du temple déjà fameux de Viroupacsha, il trouvait une succession continue de positions militaires admirablement calculées pour la défense. C'est une montagne qui surgit derrière une autre montagne, une crête après une autre crête comme des vagues de granit, séparées par d'étroites vallées formant des retranchemens naturels que l'art humain ne saurait surpasser. Vers le centre de cet espace les ondulations du sol disparaissaient et permettaient d'y créer de nombreux étangs où des travaux d'art devaient amener par mille canaux les eaux de la Toombuddra. Enfin cette noble rivière traversait déjà la ville, mais en bondissant

sur des cataractes de rochers qui en interdisaient la navigation, de sorte que, tout en fournissant aux besoins de la cité, elle devait encore ajouter à sa force.

Quand Belaldeo, de retour de son expédition contre les Pathâns, arriva en 1344 à Viroupacsha (c'était l'ancien nom de la ville d'après le temple dont nous avons parlé), elle ne manquait point d'une certaine importance et comptait déjà six enceintes tracées à différentes époques d'accroissement. Il en ajouta une septième, la plus gigantesque et la mieux conservée de toutes, bien que toutes se retrouvent encore, et fit de cette résidence sa capitale en prenant lui-même le titre de Vijaya, Dwaja, Rajah, d'où resta à sa métropole le nom de Vijayanagar.

Le trône resta deux siècles dans sa famille, jusqu'à la destruction de sa capitale et à l'extinction de ses héritiers directs. Mais leur puissance leur survécut et passa à une branche collatérale qui transporta le siége de l'empire à Chandeghery, trente lieues plus au sud. Celle-ci régna encore cent ans avec une splendeur presque égale à celle de la première dynastie.

Plusieurs écrivains et entre autres le major Ren-

nel ont voulu voir dans les rois de Vijayanagar des tributaires ou des vassaux des souverains affghans de Golconde. C'est une erreur fondée sur un fait exceptionnel : Mahomet Bhamenie (fils d'Allah-Ouddin-Houssein-Kourgah-Bhamènie, qui avait fondé en 1337 la dynastie des Bhamenides à Golconde) conquit effectivement en 1360 le Telingana et ravagea une partie du nouveau royaume de Carnatique, sans pourtant s'avancer jusqu'à Vijayanagar. Il se retira moyennant une rançon qui lui fut payée par le fils de Belaldeo. Mais dès la mort de Mahomet Bhamenie des conspirations de palais, des usurpations et des assassinats forment l'histoire de tous ses successeurs, qui deviennent de plus en plus faibles; et long-temps avant la fin de cette dynastie (en 1526) l'empire du Dekhan (tel qu'il avait été sous Mahomet) était déjà divisé en cinq grands royaumes distincts : Ahmednagar, Bidjapour, Bider, Bérar et Golconde. Le royaume du Carnatique loin de lui être tributaire s'était accru d'une partie de ses dépouilles et lui avait enlevé toute la province de Masulipatam jusqu'à l'embouchure du Godavery.

L'empire du Carnatique, de Vijayanagar ou de Narsinga (car il est également connu sous ces trois

noms), au moment de sa plus grande splendeur, c'est-à-dire en 1500, s'étendait du cap Comorin, sur la côte occidentale, jusqu'aux sources du Crishnah, y compris la principauté de Góa; et sur la côte orientale jusqu'à l'embouchure du Godavery, formant ainsi le royaume le plus compacte et le plus puissant de toute l'Inde en-deçà du Gange. Le cours du Crishnah traçait sa limite septentrionale; partout ailleurs il était baigné par la mer. C'était la présidence de Madras d'aujourd'hui, plus le royaume de Mysore, les possessions portugaises, et un tiers de la présidence de Bombay.

Malheureusement, dans l'intervalle d'un siecle et demi, depuis sa fondation en 1344 jusqu'en 1500, intervalle de prospérité toujours croissante, les historiens ne nous ont conservé ni la succession exacte des princes qui ont passé sur le trône, ni les événemens qui ont marqué leurs différens règnes. C'est le plus souvent à quelques inscriptions ou à la tradition locale que nous devons les noms de ceux qui se sont le plus distingués, tels que Achyuta-Rajah, Vitala-Rajah, etc.; ce n'est que lorsque quelque voyageur revient extasié des magnificences de Vijayanagar qu'il songe à nous en entretenir. Ainsi Khondemir nous raconte qu'un ambassa-

deur de l'empereur Sharokh était à la cour de Vijayanagar en l'année 1443 de l'ère chrétienne, et tout en faisant la part du style oriental de cet écrivain, notre admiration est singulièrement excitée par sa description de cette ville. Selon lui, Herat, la capitale de l'empereur Sharokh, une des plus populeuses et des plus magnifiques cités de l'Asie, ne pouvait, dans l'opinion de l'ambassadeur, être comparée à Vijayanagar.

Nous ne trouvons dans les historiens persans de renseignemens un peu suivis que sur le règne le plus brillant et le plus tourmenté, le premier de la décadence, celui des deux frères associés, Narsinga-Rajah et Crishna-Rajah, de 1500 à 1545. C'est alors seulement que Ferishtah, dans son *Histoire des souverains du Dekhan*, nous apprend que la ville de Vijayanagar avait été pendant deux siècles considérée comme imprenable par les conquérans musulmans; qu'il nous parle de leurs armées traversant, au commencement du XVIe siècle, diverses parties du Carnatique, assiégeant et prenant plusieurs places fortes qui en dépendent, quelquefois même tout près de la capitale, mais sans oser entamer celle-ci. Et quand enfin il en vient à décrire l'assaut des faubourgs par les armées combinées des rois de

Bidjapour et de Golconde et la défense de Crishna-Rajah, le plus illustre des princes de Vijayanagar, on voit que l'historien n'est occupé que d'une chose qui l'embarrasse infiniment, c'est de tirer ses compatriotes avec honneur de son récit. Pourtant, après la mort de son frère, ce même Crishna-Rajah dut enfin se résoudre à abandonner sa capitale et à se retirer avec ce qui lui restait de troupes dans les forêts et les montagnes des Ghattes, où il continua les hostilités jusqu'à sa mort. Son fils Jambuceswara, le dernier de sa race, finit par reprendre le dessus, mais Vijayanagar ayant été saccagée dans l'intervalle et détruite de fond en comble par les Mahométans en 1545, il s'établit d'abord à Pennaconda et ensuite à Chandeghery, qui servit désormais de résidence à ses successeurs. Tel était pourtant le prestige de la renommée de l'ancienne capitale, que ceux-ci n'en persistèrent pas moins à garder leur ancien titre de rois de Vijayanagar.

Voilà tout ce que l'on savait généralement et tout ce que nous avions pu trouver de l'histoire de l'empire de Narsinga, quand un heureux hasard fit tomber entre mes mains un livre qui ne se trouve probablement que dans la bibliothèque de Nancy, et dont celle-ci a hérité de la bibliothèque particu-

lière du monastère de l'Annonciado, situé autrefois en la même ville. Ce livre (publié en 1614) est intitulé : *Histoire des choses plus mémorables advenues tant en Indes orientales qu'autres pays de la découverte des Portugais, dédiée à la Royne régente, mère du Roy, par le père Pierre du Jarric, Tolosain, de la compagnie de Jésus.*

Cet ouvrage va nous rendre tout un siècle de l'histoire que le temps et les convulsions politiques avaient emportée, toute l'époque la plus intéressante : celle de la décadence de l'empire de Vijayanagar, depuis l'apogée de sa prospérité jusqu'à sa dissolution. Nous nous empressons de recueillir et de jeter dans le domaine public ces précieux matériaux qui pourront servir quelque jour à une histoire générale de l'Inde, telle que nous la voudrions conçue, dans laquelle chaque empire trouverait place pour sa vie tout entière, et où l'existence et la civilisation du vaincu ne disparaîtraient point derrière les trophées du vainqueur.

Les limites de cet article nous obligent à resserrer notre récit autant que possible.

Quand les Portugais, sous Pierre Alvarez Cabral, formèrent, en janvier 1501, leur premier établissement dans l'Inde sur la côte Malabar, ils y trou-

vèrent deux grands pouvoirs en présence qui se faisaient une guerre acharnée: c'étaient Sabaio-Khan sultan de Bidjapour, et Narsinga-Rajah, roi de Vijayanagar. Deux auteurs contemporains, Jean de Barros et Juan Botero, que le père du Jarric nous donne pour des historiens fort graves, évaluent très haut les armées de part et d'autre. Ainsi le roi de Vijayanagar menait au combat sept cent mille piétons et quarante mille chevaux avec sept cents éléphans. Pourtant il fut vaincu et perdit la principauté de Goa, qui fut désormais réunie au royaume de Bidjapour.

En 1506, François Almeida, envoyé par le roi Emmanuel de Portugal à la tête d'une nouvelle expédition aux Indes orientales, conclut un traité d'alliance avec Narsinga-Rajah, qui lui permit de bâtir une forteresse près de Cannanore. Mais cet établissement fut bientôt attaqué par Sabaio-Khan qui lui fit éprouver des pertes considérables. Les Portugais durent attendre quelques années l'occasion de se venger : elle ne se présenta qu'en 1510 après la mort de Sabaio-Khan. Narsinga-Rajah, profitant de l'ébranlement que le décès d'un souverain produit toujours dans un état asiatique, essaya alors de reprendre les provinces qu'il avait per-

ducs, et envoya dans cet espoir une armée considérable contre Adil-Khan, fils et successeur de son ancien adversaire. Celui-ci réunit toutes ses forces pour les opposer à celles du roi de Vijayanagar, et croyant n'avoir rien à craindre du côté de la mer, ne laissa dans la principauté de Goa qu'une garnison de sept mille hommes. Ce fut alors que Alphonse Albuquerque, qui commandait les Portugais dans ces parages, instruit de cette circonstance par Narsinga, en profita pour tomber à l'improviste sur l'île et la forteresse du même nom et s'en rendre maître.

Adil-Khan à cette nouvelle conclut à la hâte un traité désavantageux avec Crishna-Rajah (1) et revient faire le siége de Goa, qu'il reprend avec beaucoup de peine. Mais la guerre recommençant l'année suivante entre les souverains de Bidjapour et de Vijayanagar, Albuquerque s'empare une seconde fois de Goa, et les Portugais en retiennent désormais possession.

(1) Crishna-Rajah, le frère, le général et le successeur de Narsinga qui se l'était associé sur le trône dès la dixième année de son règne. Les deux frères se partagèrent le pouvoir sans que leur amitié eût jamais à souffrir d'un sentiment de jalousie. Narsinga gouvernait la capitale et les provinces, Crishna commandait les armées.

Crishna-Rajah, dans les longues luttes qui signalent sa carrière, trouve constamment un appui et des secours dans les établissemens portugais qu'il favorise en conséquence de tout son pouvoir. Cela n'empêche pas la fortune de lui être longtemps contraire. Les chefs mahométans de Bidjapour et de Golconde se réunissent contre lui, et malgré sa résistance héroïque s'emparent de sa capitale. Ses grands vassaux le trahissent pour se rendre indépendans dans les provinces qu'ils tiennent de sa confiance. Il meurt enfin après avoir vu, il est vrai, fuir les Musulmans, mais avant de revoir les ruines de Vijayanagar. Son fils lui succède à la tête d'un empire considérablement diminué et meurt sans enfans.

Un prince nommé Madava-Bhatta monte sur le trône vacant et commence en 1560 une nouvelle dynastie. Les Affghans, alors eux-mêmes envahis par les Mogoles, laissent quelques années de répit au Carnatique, dont les blessures se cicatrisent et dont la nouvelle capitale Chandeghery rivalise bientôt de luxe et de magnificence avec l'ancienne Vijayanagar.

A Madava-Bhatta succède Rama-Rajah, et à celui-ci un prince nommé Ventacapaty sur le rè-

gne duquel le père *du Jarric* nous fournit de longs détails du plus haut intérêt.

« Le royaume de Bisnagar (Vijayanagar) ou de « Narsinga, qui est le mesme (écrit-il en 1600) « comprend une grande étendue de pays dans « l'Inde en-deçà du Gange; car outre quelques pro- « vinces qu'il a vers l'Occident, telles que Onore, « Batticola, Mangalore et quelques autres sur qua- « rante-cinq lieues du rivage de la mer, à com- « mencer un peu au-dessous de Goa, il tient en- « core vers l'Orient deux cents lieues de la coste « qu'on nomme du Coromandel (depuis le cap Né- « gatapam jusques au royaume d'Orixa) avec les « ports de Pulicate, Masulipatam et la ville de Me- « liapour ou de Saint-Thomas où nôtre compa- « gnie a un collége. Anciennement, le roi de Nar- « singa possédoit aussi l'île de Goa et beaucoup « d'autres terres que Sabaio, père d'Adil-Khan (au- « quel les Portugais enlevèrent Goa) s'estoit ap- « propriées. Mais à présent il ne jouit point de cela, « ni de plusieurs autres pays qu'il avoit; car jadis « du côté du Ponent (Occident), il commandoit « depuis le cap Comorin jusqu'à Goa. Mais à cette « heure il n'y possède que fort peu de terres : les « princes de la coste Malabar et même vers l'orient,

« les Naiks de la coste de la Pescherie ont secoué le « joug de son obéissance et se sont rendus maîtres « absolus des terres qui relevoient de lui. C'est ainsi « que se sont formés les petits royaumes indépen- « dans de Cannanore, Calicut, Cochin, Porca, Qui- « lone et Travancore. Mais nonobstant cela, il est « encore un des plus puissans monarques de toute « l'Asie. Les Indiens l'estiment le plus grand sei- « gneur du monde et lui donnent le titre d'empe- « reur et souverain seigneur des rois. Et quant à « lui, il n'a pas moindre estime de soi, comme il ap- « pert par les titres qu'il prend et met d'ordinaire « en ses lettres patentes, lesquels il m'a semblé bon « de coucher ici, parce qu'ils sont fort singuliers « et montrent bien l'orgueil de ceux qui n'ont pas « encore été à l'école de l'humilité du fils de Dieu. « Il commence ses édits royaux en cette sorte :

L'époux de Subwasti (c'est-à-dire de la bonne fortune), Dieu de grandes provinces, roi des plus grands rois, seigneur de toutes les chevaleries, empereur de trois empereurs, conquérant de tout ce qu'il voit, conservateur et maître de tout ce qu'il a conquis, craint et redouté des huit parties du monde, destructeur des armées mahométanes, ravisseur des dépouilles et richesses de Ceylan, chevalier sans peur et qui surmonte les plus

vaillans, seigneur du levant, du sud, du nord, du Ponent et de la mer, veneur d'éléphans, qui se nourrit et glorifie en l'art militaire, desquels titres jouit le sublime Ventacapaty, *Rajah qui règne à présent et gouverne ce monde.*

Nous trouvons un peu plus loin : « Or, il a plu « à Dieu depuis naguères ouvrir la porte de ce « grand et opulent royaume à sa sainte foi, en la « manière que nous allons dire : L'an 1597 le père « Nicolas Pimenta ayant été constitué visiteur de « la Compagnie de Jésus aux Indes orientales par « R. P. général Claude Aquaviva (siégeant alors à « Goa), reçut pour mission de visiter toutes les « églises de la partie méridionale de l'Inde. Cette « mission l'amena cette même année à la ville de « Saint-Thomas, qui appartient au roi de Nar- « singa, bien qu'il en baille le gouvernement au « naique de Tanjaor avec certaines conditions. Le « père visiteur étant en ladite ville, considéra qu'il « importoit beaucoup, pour le bien de la chres- « tienté de ce pays-là, de gagner la bienveillance « du roi de Bisnagar, d'autant que c'est l'un des « plus puissans monarques de l'Hindoustan et au- « quel tous les princes d'alentour payent tribut. Il « trouva bon et expédient d'envoyer vers lui quel-

« ques-uns de nos pères afin qu'ils taschassent d'en-
« trer en sa bonne grâce et se loger s'ils pouvoient
« dans sa ville royale de Chandeghery, où il se
« tient d'ordinaire. Il donna donc charge au père
« recteur du collége des jésuites de Saint-Thomas,
« d'esprouver s'il y auroit moyen d'aller planter la
« foi chrestienne au royaume de Bisnagar et de
« commencer cette mission à la première commo-
« dité qu'il trouveroit. »

Ce père recteur, nommé Simon Sa, trouva moyen de se ménager des intelligences à la cour de Vijayanagar par l'intermédiaire d'un marchand, natif de la ville de Chandeghery, *lequel s'estoit rendu chrestien depuis quelques années et demeuroit lors à la ville de Saint-Thomas.* Celui-ci s'employa si bien et avec tant de zèle dans cette affaire, que l'*empereur de Bisnagar escrivit bientôt une lettre au père recteur du collége de Saint-Thomas par laquelle il le prioit de lui faire tant d'honneur que de le venir trouver dans sa capitale.* Le père recteur ayant reçu cette lettre partit de la ville de Saint-Thomas le 10 octobre de l'an 1598, menant avec lui le père François Ricci, qui entendait passablement le tamoul, et le marchand chrétien pour leur servir de trucheman. Ce marchand leur rendit encore de bons services tant

en chemin que lorsqu'ils furent arrivés à Chandeghery, car il les mit aussitôt en rapport avec le rajah Obo, beau-père de l'empereur de Vijayanagar, qui leur obtint une audience de Sa Majesté.

Tout le chapitre XXI de ce volume est rempli de l'accueil que le roi de Vijayanagar fit aux deux pères de la Compagnie de Jésus; *comme il leur donna congé de prescher l'Evangile en ses terres et de bastir une église en sa ville royale de Chandeghery.*

Durant leur séjour à la cour on célébra une grande fête en l'honneur de l'idole Tripity. Ils eurent ainsi l'occasion d'admirer la magnificence avec laquelle marchaient les rois de Narsinga.

« Le roy durant ces jours invita les Roynes ses « femmes (car il en a plusieurs à la façon du pays) « pour banqueter ensemble en certains lieux de « plaisance qu'il a près de la ville. La pompe et la « magnificence avec laquelle ils s'y acheminèrent « fut belle à s'en ébahir. Car en premier rang mar- « choit l'un des premiers capitaines du roy, maho- « métan de secte, lequel conduisoit une belle troupe « de cavalerie avec quatre ou cinq éléphans bien « harnachés, portant tout plein de guidons et en- « seignes de soie de diverses couleurs. Ils avoient « à côté des fifres, tambours et hautbois qui ren-

« doient un son fort mélodieux ; les sonneurs de « ces instrumens estoient montés sur des chameaux. « Après tout ceci venoient les capitaines généraux « des armées suivis d'une multitude innombrable « de soldats à pied ; les uns portoient des piques, « les autres des arquebuses et plusieurs autres sor- « tes d'armes. Puis venoit un immense tambour « de fer porté par quatre crocheteurs et sonné par « quatre soldats, mais le son qu'il rendoit ne ré- « pondoit pas au volume. Enfin venoit le roy, de « médiocre stature, mais d'un beau maintien. Il « avoit le visage bien fait, le teint un peu brun et « les yeux assez grands. Il étoit porté sur un bran- « card ou litière à bras toute dorée, accompagnée « d'une grande suite de ses gentils-hommes sui- « vans. Il y avoit quatre poëles ou parasols très « beaux qui l'ombrageoient portés par quatre gen- « tils-hommes qui marchoient à pied. L'on portoit « derrière lui ses armoiries qui sont des queues « chevelues, blanches comme la neige, de quel- « ques vaches sauvages qui sont grandement esti- « mées de tous ces peuples orientaux, avec l'effigie « d'un lion et d'un poisson fort grand. Toutes ces « choses estoient portées sur des longues piques, « et après icelles un autre étendard qu'on portoit

« devant le grand connestable du royaume. Puis « venoit le prince et successeur de la couronne ; et « après lui les femmes du roy avec un magnifique « appareil, accompagnées d'un grand nombre de « dames qu'on portoit dans des chaires d'or ou « d'argent. Les roynes estoient dans des brancards « ou litières à bras toutes reluisantes en or et cou- « vertes de pavillons brochés d'or et enrichis d'une « infinité de perles et pierres précieuses. A chaque « brancard il y avoit aux deux costés deux poêles « de soie pour les garder du soleil, éclatants à mer- « veilles à raison de l'or qu'il y avoit d'une part et « d'autre. Tout plein de femmes qui marchoient « à pied tenoient en main des éventoirs à man- « che d'or ou d'argent avec lesquels elles donnoient « continuellement l'air à leurs maîtresses. Voylà « comme ils allèrent s'esbattre à leur maison de « plaisance et en retournèrent avec la même pompe « déjà bien tard, mais avec tant de falots, flam- « beaux et autres lumières qu'il sembloit que le « jour fût revenu. » Tous ces détails sont tirés d'une lettre datée le 20 novembre 1598 et écrite par le père recteur, Simon de Sa, au père visiteur Nicolas Pimenta.

Le XXIIe chapitre du même ouvrage nous donne

la suite de *la mission de Vijayanagar, et comme deux pères furent de nouveau envoyés au roy, et avec son congé eurent bien tost une église et un logis à sa ville royale de Chandeghery*. Le 18 septembre 1599, ce prince accorda aux prêtres de la Compagnie de Jésus des lettres-patentes par lesquelles il permettait à tous ses vassaux *qui se voudroient rendre chrestiens, de ce faire et de retenir leurs offices, honneurs, dignités et gouvernemens avec tous leurs biens et possessions de mesme que lorsqu'ils étoient payens.*

Parmi d'autres lettres fort intéressantes qui se rattachent à cette mission, nous avons surtout remarqué comme contenant des renseignemens historiques qu'il est important de conserver, celle du père Melchior Cotigno, l'un des jésuites établis à Chandeghery, qui écrit le 17 juillet de l'an 1600 au père visiteur Nicolas Pimenta, et qui commence ainsi :

« A cause que le père Emmanuel de Vega est « allé à la ville de Saint-Thomas, nous ne sommes « icy maintenant que trois : le frère Alexandre An- « glais, le père François Ricci et moi. L'empereur « continue à nous montrer une affection toute par- « ticulière. Mesme dernièrement sur le différent « qu'il y eut en la cité de Saint-Thomas entre les

« Portugais qui demeurent là et le gouverneur « d'icelle pour le roy de Vijayanagar, il fit à nostre « requeste tout ce que nous lui demandasmes, tel- « lement que par l'entremise du père Emmanuel « de Vega et du père recteur de Saint-Thomas, le « tout fut apaisé. »

Après avoir raconté d'autres événemens d'intérêt local, il en vient à ce fait qui mérite d'être remarqué. « Le grand Mogol (1) a envoyé ici tout « dernièrement un ambassadeur avec un présent « de quelques beaux chevaux et autres rares pièces. « L'empereur nous le bailla pour hoste durant « trente jours qu'il séjourna en ceste cour. C'estoit « un homme bien entendu aux affaires. Néant- « moins l'empereur le fit attendre vingt jours avant « que lui donner audience sur le fait de son am- « bassade. L'on croit que ce fut à cause que quel- « ques-uns de ses capitaines lui dirent qu'il ne se « devoit pas fier au Mogol parce qu'aussitôt qu'il « auroit conquis les trois royaumes des Musul- « mans (Affghans) Ahmèdnaggar, Bidjapour et « Golconde, il se jetteroit sur son empire de Bisna- « gar. A quoi il répondit : Mon royaume est en la

(1) Le grand Mogol était alors Jehangir, père de Shah-Jehan.

« main de Dieu. S'il me le veut oster qui i en peut « empescher ? Mais pourtant je ne baiserai jamais « les pieds du Sarrâsin ; s'il vient, nous le combat- « trons. — Il donna enfin audience à l'ambassa- « deur et le bruit est qu'il veut envoyer un riche « présent au Mogol ; *mais il ne laisse pas pour cela* « *d'assembler des capitaines.* »

Ce passage nous sert à constater qu'en juillet 1600 les armées mogoles n'avaient point encore pénétré dans le Carnatique, bien qu'elles se fussent déjà avancées dans le Dekhan et qu'elles jetassent déjà dans tout le midi de l'Inde la plus vive inquiétude.

La même lettre dit encore un peu plus loin : « Nous sommes de nouveau demandés par Trimala-Rajah, neveu du roi de Bisnagar, auquel « pour être le plus âgé des princes du sang appar- « tient la succession du royaume. Il demeure en « une sienne ville appelée Cirangapatam (Seringa- « patam) qui est loin d'ici quelques 40 ou 50 lieues et « autant de Mangalore, d'où il nous escrivit la lettre « qui s'ensuit : Trimala-Rajah, fils de Rama-Rajah, « grand prince, envoye cette lettre aux Réyérends Pè- « res, etc., etc. » Il leur offre une place pour bâtir une église et 500 pagodes de rente. Ce passage sert aussi

à prouver que le territoire qui devait plus tard former le royaume du Mysore faisait encore à cette époque partie intégrante de l'empire de Vijayanagar.

En l'an 1601 l'empereur assigne aux pères une pension de 1000 pagodes qui doit leur être payée sur les revenus du district de Congeveram par son gouverneur en cette ville.

En l'an 1602 il envoie une ambassade fort honorable au vice-roi des Indes pour la couronne de Portugal et veut qu'elle soit accompagnée par deux pères jésuites de la mission de Chandeghery.

« L'an 1609, le roi fut embarrassé en une guerre « qu'il fit contre un de ses vassaux rebelles, comme « il lui arrive souvent. Car maintes fois les gou- « verneurs qu'il a constitués sur les provinces, « s'emparent des états qu'il leur a mis en main et « les retiennent pour eux, comme ont fait les trois « naiks de Maduré, de Gingi et de Tanjaor. Les- « quels d'autres voulant imiter, lui nient quelque- « fois tout à plat l'obéissance et les droits qu'ils lui « doivent payer, si que pour réprimer leur audace « il tient toujours ses capitaines à l'erte. Or l'an- « née susdite lui-mesme s'achemina en personne « à la forteresse de Vellore, parce que celui auquel « il l'avoit commise en garde, s'y estoit fortifié de-

« dans et la tenoit en son propre nom sans vouloir « reconnoître le roy. A quoi faire il étoit induit et « assisté par les trois naiks susdits, à cause que « cette place leur servoit comme de boulevard pour « se défendre contre Sa Majesté.

Le roi s'empare de la place, s'y installe avec la reine et y fait un séjour de plusieurs années. Il s'était fait suivre dans cette expédition par un des pères de la mission de Chandeghery qu'il retient auprès de sa personne à Vellore, et sous l'influence duquel il écrit la même année au roi de Portugal la lettre que voici :

« Lettre du rajah des rajahs, grand seigneur, grand « chevalier, roi Ventacapaty au très puissant sei- « gneur de la terre et de la mer, dom Philippe roy « de Portugal.—Je reçus la lettre de Votre Majesté « et me réjouis fort l'entendant lire. En icelle Votre « Majesté me traitoit de deux choses : l'une estoit « touchant les pères de la Compagnie de Jésus qui « sont en ma cour. Comme Votre Majesté avoit « été aise d'entendre les faveurs que je leur faisois ; « l'autre estoit du vice-roy de Goa, comme Votre « Majesté lui avoit escrit qu'il m'assistât d'aide et « de secours en ce qui seroit nécessaire pour « mon royaume. Je suis très aise de savoir tou-

« tes ces choses, car quant aux pères durant ces « onze ans qu'ils ont demeuré en ma cour, ils ont « toujours marché comme bons religieux; ainsi « je les traiterai comme tels et comme Votre Ma- « jesté désire. Quant au vice-roy, je suis toujours « prêt pour le secourir avec toutes mes forces quand « il en sera besoin contre les Sarrasins, nos anciens « ennemis, etc., etc. Je désire que l'amitié, laquelle « dès le temps de Narsinga les roys mes devanciers « ont eue avec les rois de Portugal, soit maintenue « entre Votre Majesté et moi. »

Le reste du règne de Ventacapaty ne contient plus rien d'intéressant. Il meurt en 1625. Son neveu Trimala-Rajah lui succède. C'est ce prince qui permit aux Anglais en 1633 de former un établissement à Madraspatnam près de la ville de Saint-Thomas, et d'y bâtir un fort en 1640. Nous avons vu que son prédécesseur avait été tourmenté de la crainte d'une invasion des Mogols. Ce ne fut pourtant pas de Delhi que partit le coup qui anéantit les rois de Narsinga. Un empire croulant lui-même sous les atteintes des Mogols vint d'abord s'abattre sur celui de Vijayanagar avant de le couvrir de ses propres ruines. La dynastie des Bhamenides avait été remplacée sur le trône de Golconde par

celle de Couttoub-Shah. Le Carnatique fut conquis pour un roi de ce nom par un personnage assez fameux : l'émir Jemlah, celui qui devint ensuite le favori d'Aurungzeb et le vizir de Shah-Jehan. La guerre dura six ans, de 1644 à 1650, et se termina par la destruction totale et définitive de la monarchie de Vijayanagar.

---

§ III.

Si de cet aperçu historique nous passons aux ruines mêmes de Vijayanagar telles que je les ai visitées en 1836, on est étonné que depuis bientôt deux cents ans que des Européens s'agitent dans le Dekhan, personne n'ait encore songé à publier une description de ces restes admirables d'une capitale dont la civilisation rayonnait sur tout l'espace compris entre le Crishnah et le cap Comorin. Il n'y a pas encore trois siècles qu'elle excitait l'envie de toute l'Asie, et dans ce court intervalle c'est à peine si son nom même n'est pas oublié. Si vous interrogez le villageois dans le voisinage immédiat des ruines, il en parlera sous le terme collectif de la

vieille cité. A trente ou quarante milles plus loin on leur applique indifféremment les trois noms de Anégoundi, Viroupacsha ou Humpi (1), et ce n'est plus que dans l'histoire et dans les légendes que l'on retrouve leur ancien nom de Vijayanagar.

Il est mentionné dans les chroniques que Viroupacsha le plus considérable des deux temples qui subsistent encore à quelques pas de la rive méridionale de la Toombúddra, à 15° 14' de latitude nord et à 76° 34' de longitude est (de Greenwich) occupait précisément le centre de la ville qui s'étendait à partir de cet édifice à environ deux lieues dans toutes les directions.

Le second temple se trouve à environ 800 mètres à l'est du premier, près d'un point où la rivière tournant brusquement vers le nord se fraie un passage de sept ou huit cents pas parmi des rochers de granit et reprend ensuite son cours naturel vers l'orient. Ces deux monumens sont les objets les mieux conservés parmi toutes les ruines, et cependant la tradition leur attribue une date fort antérieure à celle de la fondation de Vijayanagar. Le pre-

(1) Ce devrait être Pompa, du nom d'une déesse dont ces montagnes étaient le séjour favori, mais les habitans du Carnatique en ont fait par corruption Hompa, et les Anglais Humpi.

mier de ces temples est dédié à Schiva sous le nom de Viroupacsha, ou la déité dont on ne saurait supporter le regard; l'autre à Vishnou sous le nom de Vitaladéva ou Rama-Chandra, l'un de ses avatars.

César Frédéric, un voyageur qui s'arrêta quelque temps à Vijayanagar vers le milieu du XVIe siècle, donne à cette ville dix lieues de circonférence. D'après mes propres observations je lui en accorderais davantage, et je crois qu'il a voulu parler d'une des enceintes intérieures; car la muraille fortifiée de Belaldeo que l'on peut suivre dans presque tout son développement et dont les arcs de triomphe subsistent encore, se retrouve à l'est, à l'ouest, au sud-est, au sud-ouest et au nord, toujours à la même distance, au moins deux lieues du temple de Viroupacsha. Quel que soit le point de vue d'où l'on examine cette enceinte, elle paraît interminable et l'on dirait une œuvre de géans. Ce sont des pierres colossales de trente pieds de long sur dix de large, couchées transversalement les unes sur les autres, et que leur masse seule suffirait pour conserver debout jusqu'à la fin des siècles. Les enceintes intérieures, au nombre de six, ont laissé beaucoup moins de traces, mais on les retrouve encore en cherchant avec un peu d'attention.

La cité, de forme hexagonale était divisée, sur les deux rives de la Toombuddra, en différens quartiers dont chacun à son tour avait été le siége du pouvoir. Les quartiers recevaient chacun un nom particulier, soit des différens princes de la dynastie, soit de quelque circonstance locale. Leurs tracés et leurs dénominations subsistent encore pour la plupart. Ainsi sur la rive septentrionale du fleuve se trouvent Apara ou le quartier opposé (par rapport au temple de Viroupacsha) et toujours du même côté, à environ deux milles au-dessous du temple, Anégoundi. Ce nom lui vient du mot *ané* qui veut dire éléphant et *goundi* place, parce que c'était le quartier où l'on conservait les éléphans dont on voit encore les écuries. Cela n'empêche pas que durant le règne des deux frères unis, Narsinga et Crishna-Rajah, c'était la résidence du frère aîné qui s'en était réservé exclusivement l'administration. Sur la rive méridionale se trouvent les quartiers Viroupacsha (au centre), Vétala-Rajah où se trouve le second temple, Achyuta-Rajah et Crishna-Rajah, ainsi nommés des princes qui en avaient été plus spécialement chargés avant ou après leur élévation au trône.

Parmi les ruines d'Anégoundi, et comme insé-

parable de ces ruines, il est une existence dont la vue est triste pour le cœur : c'est un jeune homme de vingt-six à vingt-huit ans, c'est le représentant des rois de Vijayanagar, le descendant direct du dernier souverain. Ainsi, ruines de la cité royale et ruines de la race royale, tout est là sous vos yeux. Le spectacle est complet; il subsiste en son entier; le temps laisse debout ici tout ce qu'a fait le malheur. Malgré sa haute naissance, ce jeune homme n'a aucune ressource de fortune, et la condition de tout son entourage paraît des plus misérables; cependant ils s'efforcent de conserver encore quelques apparences de majesté, et entre autres emblèmes d'un pouvoir qui n'est plus, ils ont un éléphant pour la chasse et les cérémonies. Quand on leur objecte l'inutilité de cette dépense, ils répondent qu'ils espèrent toujours, pour un temps ou pour un autre, quelque changement dans le gouvernement de ce pays; que leurs droits l'emporteraient alors sur ceux de toutes les familles royales de race hindoue; mais que s'ils renonçaient à tous les insignes de la dignité royale, il n'y aurait plus rien pour les distinguer de la foule, et que leur nom, comme il est déjà arrivé pour celui de leur cité, serait bientôt enseveli dans un oubli total. Pour-

tant, hâtons-nous de le dire, le jeune prince déchu des ruines de Vijayanagar vit entouré d'un respect qui ne s'attache guère au malheur que sous le ciel de l'Inde, ou du moins qu'on ne trouve nulle part aussi vrai, aussi durable, aussi profond.

A l'exception des écuries d'éléphans qui sont encore debout, les ruines d'Anégoundi n'ont point le cachet de grandeur que l'on retrouve dans les quartiers de la rive méridionale de la Toombuddra. Une population d'environ deux cents personnes s'y est groupée autour de l'héritier de ses rois, et y a formé une espèce de village en suspendant ses toits de chaume aux débris des palais et des pagodes. A environ moitié chemin entre le temple de Viroupacsha et Anégoundi se voient les restes d'un pont qui unissait autrefois les deux grandes régions de la cité. Ce pont traversait en un endroit la rivière où elle a un demi-mille de largeur, et où, si l'on excepte quelques pieds d'eau dans une ou deux places, on peut la traverser à gué dans presque toutes les saisons. Cependant pour effectuer ce passage sans danger, il faut profiter des rochers et suivre le tracé du pont qui était construit en zig-zag sur des pilastres de granit d'une seule pièce, enfoncés comme à coups de marteau dans le lit de

la Toombuddra. Ces pilastres soutiennent d'autres blocs de granit jetés transversalement d'un chapiteau à l'autre. Quelques-unes de ces colonnes sont inclinées par l'action des eaux depuis cinq siècles, mais la chaîne n'en est point encore interrompue, et la première impression qu'elles produisent est celle de pierres druidiques.

Revenant un soir à notre gîte plus tard que de coutume avec juste assez de lumière pour distinguer, comme nous descendions le cours sinueux du fleuve, les masses sombres et silencieuses de ces pilastres, je ne pus m'empêcher de comparer ce spectacle à celui qu'avaient dû offrir ces mêmes lieux au temps des rajahs. A l'extrémité du pont la plus rapprochée des temples, devait se tenir une foule de brahmines attendant l'arrivée du souverain à la lumière du pacal divati (le flambeau des cérémonies religieuses), et au son du chihna (la trompette sacrée à double tuyau), tandis que les colonnades et les terrasses sur toutes les éminences, éclairées d'une profusion de lumières de toutes couleurs, retentissaient de la musique guerrière qui ouvrait la marche du rajah, et montraient son long cortége dans toute la pompe et la magnificence de la royauté de l'Inde antique.

Les chroniques rapportent que sous le règne de Crishna-Rajah, sans compter les mosquées et les chapelles chrétiennes(1), il y avait dans Vijayanagar au moins trois cents temples principaux dédiés à différentes divinités hindoues. Effectivement ce qu'il en reste aujourd'hui prouve que le nombre était prodigieux et que la plupart étaient de dimensions colossales et du travail le plus exquis. Il y a à peine une éminence ou une crête de rochers qui n'ait été appropriée à quelque culte et qui n'en conserve la marque.

En remontant le cours du fleuve, la partie de la ville la mieux conservée comme ensemble, est celle qui a retenu le nom de Humpi. C'est une esplanade qui commence au temple de Viroupacsha et se termine à une pagode beaucoup plus petite avec un portique et deux tours en spirale de chaque côté. Cette esplanade a 700 mètres de longueur sur 56 de largeur. Elle est encadrée à droite et à gauche d'arcades en terrasse à plusieurs étages ouverts sur le Prado avec des balcons d'espace en espace. Le temple lui-même, outre le mérite de son antiquité est fort curieux, et serait

(1) De saint Thomas l'apôtre.

mieux apprécié s'il n'était voisin de celui de Vitaladeva dont nous parlerons tout-à-l'heure. La construction du Viroupacsha est celle de presque toutes les grandes pagodes indiennes: Une cour entourée d'une haute muraille avec des portes en pyramides; puis un portique qui donne entrée dans un large vestibule, semé ici de fragmens d'idoles dont quelques-unes sont d'un travail et d'un poli admirable. C'est une espèce de Panthéon des divinités hindoues: Schiva, Vishnou, Lukmann, Ganesá sont les images que l'on y retrouve le plus souvent. Quelques-unes de ces statues sont encore intactes. Puis vient un passage, avec un escalier et une porte de chaque côté, qui conduit au garba-griha (le saint des saints), cloître triste et sombre où les rayons même réfléchis du soleil ne pénètrent jamais, et dans lequel s'accomplit la majeure partie des rites brahminiques. Les prêtres seuls ont le droit d'y entrer.

Si l'on en croit la tradition, de grands trésors sont enfouis quelque part dans cet espace. Ainsi l'on raconte de Crishna-Rajah, qu'il avait offert à Schiva Viroupacsha un ornement d'or et de pierres précieuses qui devait servir de couronne à son image. Mais les sthanicars (gardiens du temple),

tout en recevant l'offrande ne voulurent point lui donner la destination que le prince avait proposée. Ils se contentèrent de la déposer dans le trésor du monastère. Crishna-Rajah se plaignit, dit-on, aux brahmines de ce que l'ornement qu'il avait voulu consacrer à l'idole ne dût servir qu'à les enrichir. Pour le satisfaire et en même temps pour lui montrer le peu d'importance qu'ils attachaient réellement à son offrande, ils le conduisirent dans le garba-griha, en lui disant de toucher en passant la muraille à droite et à gauche. Il le fit et exprima aussitôt sa surprise de l'inégalité de la surface. On alluma alors un flambeau, et il put voir que tous les murs de ce sanctuaire étaient incrustés de pierreries et de bijoux hors de prix.

A chaque pli du terrain ce sont ensuite d'autres ruines et d'autres temples par centaines, ensevelis, étouffés sous les broussailles, où il faut pénétrer la hache à la main au risque de se trouver face à face avec un tigre. Mais on est toujours dédommagé de cette périlleuse fatigue. Tout près de la rivière c'est une petite pagode délicieuse où l'on trouve trois statues fort bien conservées, celles de Lukmann, Rama et Hanouman. Un peu plus loin, dans le jongle, un temple à colonnes de granit noir (fort

rare et fort dur, d'un poli superbe) et un autre avec des bas-reliefs admirables qui représentent tous les exploits de Rama dans l'île de Ceylan.

Enfin, près de l'extrémité méridionale du pont vient l'incomparable Vitalraj (temple dédié à Vitaladeva), dont l'extérieur seul est en ruines. Cette pagode avait autrefois deux cours d'enceinte; aujourd'hui il n'en reste plus qu'une avec des portes pyramidales richement sculptées. Au centre se présente le temple principal tourné vers l'est et composé de trois ailes avec un portique magnifique au milieu. En entrant sous le portique on est d'abord frappé de la grandeur et de la majesté de l'ensemble, puis on est séduit par la grâce et le fini des détails, et enfin, à mesure que l'œil s'accoutume aux objets les plus saillans, on découvre avec étonnement qu'il n'y a pas un pouce de ce vaste édifice auquel le ciseau n'ait donné une forme et sur cette forme n'ait gravé une idée. Comme Dominie Sampson, on se surprend s'écriant à chaque instant: «Prodigious! Prodigious! Pro-di-gi-ous!»

Nous avons dit que le temple se composait d'abord de trois ailes, ou de trois salles sur le même plan. Le plafond des deux ailes latérales est d'un dessin pareil. Il se compose de dalles de granit, chacune de 12

pieds carrés, d'un seul bloc, et chacune sculptée de manière à représenter un dais suspendu par des cordes tenues aux quatre coins par des perroquets. L'élévation de ces oiseaux au-dessus du sol les a sauvés des destructeurs de toutes les époques, Anglais et Musulmans, et leur a conservé même en partie les brillantes couleurs qu'on leur avait données. Mais c'est dans l'aile centrale, celle qui conduit à l'intérieur de la pagode que se déploient surtout le goût exquis et toutes les ressources de l'artiste.

Le plafond est encore ici un assemblage de dalles de granit, mais elles ont trente pieds de longueur sur quatre de largeur et reposent sur des colonnes qui n'ont point leurs pareilles dans le monde. Pour former chacune d'elles on a pris un bloc de granit de vingt pieds de circonférence et trente pieds de hauteur, et l'on a donné à cette masse une base et un chapiteau (la base étant généralement un lion ou un autre animal grimpant), puis le fût ou la partie intermédiaire a été découpé à jours en quatorze, quinze et quelquefois seize formes différentes, chacune ayant sa base et son chapiteau distincts se reliant à la base et au chapiteau communs. Les tiges qui subdivisent ainsi chaque

colonne représentent pour la plupart l'élite des Apsaras ou nymphes célestes, telles que Rhamba, Urvasi, Menaca et Tillottama, dont les traits, les formes et les contours paraissent avoir été copiés sur les plus beaux modèles humains. Ce sont ces groupes de personnages qui supportent l'énorme toiture. La grâce et la légèreté des figures enlève ce que l'édifice pourrait présenter de trop massif. Tout cela avait été richement colorié, mais il reste peu de chose de la peinture.

En arrière de ces salles viennent les cloîtres ordinaires, remarquables seulement par la coquetterie des ciselures sur toutes les corniches, puis une esplanade et d'autres temples collatéraux.

A quelques mètres en avant des degrés qui conduisent au portique principal est un char qui a fait donner à cette pagode le nom de *Car pagoda*, par lequel elle est mieux connue des touristes anglais. C'est la prétendue imitation d'un char céleste. L'idée hindoue de ce véhicule divin ne se rapporte nullement à celle des Grecs, elle est beaucoup moins gracieuse et a une ressemblance assez marquée avec un hacquerey, une des voitures à bœufs en usage aujourd'hui dans le pays. Dans le modèle en question, les roues, l'essieu, le timon,

et tout le corps du chariot sont en granit. Cette lourde machine était surmontée d'une coiffe pyramidale, dans le style des portes de pagodes, en briques et en plâtre. A l'époque de ma visite tout cela tombait en poussière.

En débouchant du temple de Vitaladeva tournez à droite ou à gauche, et vous trouverez dans le prolongement de l'esplanade une foule d'autres pavillons et d'autres temples construits sur une plus petite échelle, mais des mêmes matériaux et toujours élégans. Ils sont consacrés à des divinités inférieures. Tous sont évidemment d'une date beaucoup plus récente que celle du Viroupacsha, qui se perd dans la nuit des temps, et la plupart se rattachent au XVe siècle, la période la plus brillante de la capitale. Des inscriptions en tamoul, en telinga et en sanscrit indiquent que divers morceaux d'architecture sont dus à la munificence de Crishna-Rajah, entre autres un portique conduisant à l'un des petits temples, malheureusement le plus délabré, dans la cour de Vitaladeva. Il était de l'époque de son couronnement. Il y est dit que les revenus d'une pièce de terre ont été assignés par ce prince pour la construction, l'entretien et le service de cette pagode. Plus loin, dans le même quartier, on

voit les ruines de son palais. Un tertre élevé, dont la base est entourée de maçonnerie, indique la place où s'élevait le trône des rois de Vijayanagar. On remarque aussi un ancien gymnase, un réservoir pour les ablutions pieuses, cinq tours en spirales, une piazza où se tenaient les gardes de la cour, enfin des écuries pour les éléphans de service construites avec une magnificence toute royale et surmontées d'un vaste dôme.

Dans quelque sens que vous fouilliez sur un espace de dix lieues la triste forêt qui a successivement envahi toutes ces merveilles, vous trébuchez à chaque pas sur des temples, des piazzas, des palais. Un grand nombre de ceux-ci étaient souterrains, mais les passages qui y conduisaient sont bloqués par les écroulemens. Il faudrait pour les dégager quelques travaux qui seraient amplement récompensés par les trésors qu'ils mettraient au jour.

N'oublions point le palais d'Achyuta-Rajah dans le quartier du même nom: il est moins bien conservé que celui de Crishna. On y trouve cependant une remise pour ses chariots, d'un beau travail de maçonnerie, une salle du conseil, deux pavillons de plaisance et la tour en spirale qui marque la résidence d'un prince; on y voit aussi un

salon de bains entouré d'une galerie partagée en plusieurs compartimens : la toiture et les murailles en sont encore coloriées ; montez de cette galerie par un escalier tournant sur la terrasse qui la couronne, et vous verrez à vos pieds, non plus la fameuse cité de Vijayanagar, célébrée dans la tradition et la légende, la capitale de souverains dont l'autorité s'étendait sur la moitié de l'Hindoustan et dont l'amitié était recherchée par les plus puissans princes de l'Asie, mais mutilée par le sabre musulman et défigurée par la main du temps, l'ombre et le tombeau de sa gloire passée.

§ IV.

Nous avions à-peu-près complété nos recherches après vingt jours de la vie d'antiquaire, d'études, de fouilles parmi les décombres, et de conversations plus ou moins sérieuses avec les brahmines, que l'accomplissement d'un vœu ou d'un pélerinage amène encore à chaque instant de toutes les distances au temple de Viroupacsha. J'avais aussi obtenu des renseignemens précieux

du jeune descendant des souverains de Vijayanagar, dont la royauté en guenilles ne m'effrayait plus. Bien que j'évitasse soigneusement de le blesser en observant dans mes rapports avec lui toutes les formules respectueuses dues au titre auquel il prétendait, cependant quelques services que j'avais eu occasion de lui rendre me permettaient de le traiter sur le pied de l'amitié, sinon de l'égalité. Je lui avais donc proposé de se joindre à une expédition que nous avions projetée pour le 23 mars, et qui devait être le prélude d'une guerre acharnée contre les rois du désert. C'était une chasse au tigre sur des éléphans. Le prince ayant lui-même un de ces dociles animaux fort bien dressé à cette chasse, qui était sa seule occupation et lui fournissait son principal revenu, avait accepté notre offre avec empressement. Il fut même convenu qu'il me donnerait une place sur son howdah (espèce de corps de cabriolet qui s'attache au dos de l'éléphant, généralement entouré d'une balustrade en fer avec des anneaux pour appuyer les fusils). Nous avions d'ailleurs à notre suite trois éléphans de la Compagnie, de sorte qu'en marchant au combat nous devions présenter un appareil assez formidable.

Une catastrophe tout-à-fait imprévue devait arrêter ces beaux projets. Nous revenions un soir, l'avant-veille du jour fixé pour la chasse, tout chargés de butin, nos albums remplis d'esquisses, de notes, d'inscriptions dérobées aux ruines, quand arrivant au logis, nous apprîmes que plusieurs de nos domestiques, dont nous avions remarqué depuis quelques jours le peu d'activité, s'étaient couchés fort malades. Nous avions déjà entendu parler de la fièvre de Humpi, car c'est par ce nom que l'on caractérise une fièvre maligne toute spéciale à cette localité ; mais on nous en avait conté des histoires si évidemment exagérées que nous avions fini par n'y plus croire. L'impunité dont nous avions joui depuis notre arrivée contribuait aussi à nous encourager dans une confiance fatale. Comme beaucoup d'Européens nous voulûmes attribuer l'indisposition de nos gens au défaut d'une nourriture suffisamment substantielle et à l'abstinence des liqueurs alcooliques. Au lieu donc de profiter de cet avertissement pour nous-mêmes et de nous éloigner au plus vite, nous nous contentâmes d'acheminer les malades vers Bellary, nous proposant de retarder encore notre départ de quelques jours.

Dès le lendemain cependant, trois de nos camarades se sentirent pris d'un mal de tête insupportable qui amena la fièvre durant la journée et le délire vers la nuit. Nous comprîmes alors qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour appeler du secours. La constitution de l'Européen résiste plus long-temps aux miasmes délétères que celle de l'Hindou, mais une fois qu'il est atteint, sa maladie marche beaucoup plus vite en proportion même de la force de son tempérament. Il fut arrangé que que je partirais à l'instant (il était minuit), et que je parcourrais d'une seule traite les quatorze lieues qui nous séparaient du cantonnement. Aussitôt mon arrivée je devais expédier un médecin et des palanquins pour toute la société.

La vie de tous dépendait peut-être de mon activité. J'avais la volonté de les secourir et je ne doutais pas de mes forces; mais les chemins étaient mauvais et il me fallait un guide pour une partie de la distance. Grâce à la vigueur de mon cheval et au courage de mon saice, le trajet fut accompli en quinze heures. C'est quelque chose d'inexplicable que cette élasticité physique, cette énergie soutenue de l'Indien, si faible dans une lutte corps à corps avec l'Européen, si supérieur à lui pour

supporter une fatigue prolongée. Trottant devant moi quand j'allais au pas, s'accrochant à la queue de mon cheval quand je prenais le galop, mon saice ou palefrenier, un pauvre jeune homme grêle et maigre, qu'un souffle aurait tué, ne me perdait jamais de vue et se retrouvait à mes côtés dans tous les passages difficiles. Enfin, il arrivait en même temps que moi aux portes de la citadelle de Bellary prêt à tenir mon cheval quand je mis pied à terre.

L'étrangeté de ce fait, le désert et le silence autour de moi durant cette longue course, me jetèrent dans une série de pensées qui me rappelèrent ce que j'avais éprouvé au cap de Bonne-Espérance en lisant quelques strophes d'une poésie toute byronienne, qui n'a jamais été publiée, œuvre inconnue d'un poète amoureux de cette triste colonie.

En voici une faible traduction avec l'original en regard :

« J'aime à errer au loin dans le désert sans autre
« compagnon que le pauvre sauvage qui court en
« silence à mes côtés. Quand les chagrins de la vie
« jettent une ombre sur mon âme, que malade du
« présent je me tourne vers le passé, que mes yeux

« se remplissent de larmes de regret devant les « chères images de mes premières années; quand « je songe aux amitiés brisées par la trahison ou « la mort, aux compagnons de mon enfance aban- « donnés ou perdus; et que je me vois moi-même, « solitaire exilé dont aucun être n'a gardé le sou- « venir; c'est alors que, fatigué de tout ce qui est « sous le soleil, et avec cette tristesse de cœur que « nul regard ne peut sonder, je m'enfuis au désert « loin du séjour de l'homme.

« Quand la tourmente de la vie avec ses scènes « d'oppression, de corruption et de lutte, la me- « nace du superbe et la terreur du lâche, le rire « du dédain, la larme de la souffrance, la méchan- « ceté, la bassesse, la folie et le mensonge me jet- « tent dans une rêveuse et sombre mélancolie; « quand mon cœur est plein, que ma pensée fer- « mente, que je sens dans mon âme une corde « sympathique qui répond à toutes les douleurs, « ah! c'est alors qu'il y a pour moi de la liberté, « de la fierté; une joie immense à bondir sur mon « coursier et à me précipiter aussi rapide que l'ai- « gle en avant, en avant, bien loin dans le désert, « sans autre compagnon que le pauvre sauvage « qui court en silence à mes côtés. »

Afar in the desert I love to ride
With the silent bushboy alone by my side.
When the sorrows of life the soul o'ercast
And sick of the present I turn to the past;
And the eye is suffused with regretful tears
From the fond recollections of former years;
And the shadows of things that have long since fled
Flit o'er the brain like the ghosts of the dead;
Bright visions of glory that vanished too soon,
Day dreams that departed ere manhood's noon;
Attachments by fate or by falsehood reft,
Companions of early days lost or left;
And my native land whose magical name
Thrills to my heart like electric flame;
The home of my childhood, the haunts of my prime,
All the passions and scenes of that rapturous time
When the feelings were young and the world was new;
Like the fresh bowers of Paradise opening to view!
All, all now forsaken, forgotten or gone,
And I alone exile remembered of none,
Aweary of all that is under the sun;
With that sadness of heart which no stranger may scan
I fly to the desert afar from man.
Afar in the desert I love to ride
With the silent bushboy alone by my side.
When the wild turmoil of this wearisome life,
With its scenes of oppression, corruption and strife,
The proud man's frown, and the base man's fear,
And the scorner's laugh, and the sufferer's tear,
And malice, and meanness and falsehood and folly
Dispose me to musing and dark melancholy;
When my bosom is full and my thoughts are high
And my soul is sick with the bonds man's sigh,

Oh! then there is freedom, and joy, and pride
Afar in the desert alone to ride.
There is rapture to vault on the champing steed
And to bound away with the eagle's speed;
Away, away, from t e dwellings of men
By the wild deer's haunt, and the buffalo's glen, etc.

Mais laissons courir notre Giaour du cap des Tempêtes. Quand on accuse l'humanité avec tant d'amertume, au moins faudrait-il être humain, au moins faudrait-il avoir pitié de son pauvre sauvage. Si dans ma course à Bellary je n'ai pas mieux traité le mien, j'avais du moins une excuse, un bon motif, le salut de mes compagnons. Les secours furent envoyés, ils arrivèrent à temps. Nos camarades, à l'exception d'un seul qui n'ayant jamais connu un jour de maladie se croyait invulnérable, rentrèrent au cantonnement. Pourtant il fallut aux uns des mois, aux autres des années pour se rétablir; quelques-uns durent changer de climat et retourner en Europe. La malaria de Vijayanagar semblait nous avoir tous empoisonnés.

J'ai dit qu'un seul de nos amis avait persisté à séjourner parmi les ruines. Un matin, quelques semaines plus tard, un Indien se présenta devant moi, faible, abattu, se traînant à peine. Il était porteur d'une lettre du capitaine B. dans laquelle

ce dernier m'apprenait que la fièvre venait de le saisir à son tour, et me priait de lui expédier un palanquin en toute hâte. J'obéis à ses instructions, mais le messager, malade lui-même, avait été trois jours en route, je conçus donc les plus vives inquiétudes. Le surlendemain, comme je sortais de chez moi au point du jour pour me rendre au champ de manœuvres, je vis des porteurs endormis dans ma vérangue et un palanquin déposé sous mon vestibule. Je courus l'ouvrir pour donner la bienvenue à mon ami, il était mort. Ce n'était déjà plus qu'un cadavre hideux et décomposé.

Telles furent les circonstances de notre excursion aux *ruines de Vijayanagar*, contraste frappant de gaîté et de douleur, péripéties bizarres, folles et fatales, commençant par l'orgie et finissant par la mort. On dirait une image de la vie telle qu'elle se présente le plus souvent aux regards de l'observateur sous le ciel dévorant de l'Inde.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE.

J'en ai dit assez pour donner une idée générale des principales localités dans la Présidence de Madras, celles du moins qui peuvent avoir quelque

importance en se rattachant aux questions politiques.

Je me suis aussi suffisamment étendu sur les armées de la reine et de la Compagnie pour en faire comprendre le système et apprécier la valeur. De plus longs détails ne pourraient intéresser qu'un très petit nombre de lecteurs. Je n'ai examiné il est vrai que l'armée de Madras; mais les observations qu'elle m'a fournies s'appliqueront également à celles des deux autres Présidences. La seconde partie complétera cet aperçu par de nouveaux détails sur la composition et la répartition, dans les provinces, de l'armée anglo-indienne.

Enfin j'ai cru pouvoir employer les premières pages de mon journal, celles où j'avais inscrit ces premières impressions du voyageur toujours les plus vives et les plus fidèles, comme un cadre à tiroir dans lequel il était assez commode de faire passer successivement en revue les mœurs, les coutumes, les préjugés, la vie sociale des peuples dont je me préparais à expliquer la vie politique, dont j'allais interroger le passé et calculer l'avenir. Il me semblait nécessaire, au moment d'initier pour la première fois mes compatriotes aux combinaisons de la politique de l'Inde, de les transpor-

ter d'abord quelque temps dans l'atmosphère locale, de les acclimater en quelque sorte; mais je ne dois point abuser de la patience du public et cet extrait devra lui suffire.

D'ailleurs la marche de mon journal m'a conduit à une ère nouvelle qui est précisément l'époque d'où il est nécessaire de reprendre l'étude de l'Inde anglaise contemporaine. Depuis quelques mois une révolution complète s'était opérée dans le système de l'administration de l'Inde. Un acte du parlement, d'août 1833, sanctionné par la couronne, avait transformé une société de marchands en un congrès de ministres, avait ôté de ses mains la balance du commerce pour y laisser celle du gouvernement et de la politique. Les questions qui vont se présenter sont désormais trop vastes pour les pages fugitives d'un journal, pour les mêler aux petits accidens de la vie d'un homme. Il est temps que l'auteur disparaisse personnellement de la scène, en sollicitant l'indulgence du lecteur pour l'avoir contraint de suivre sur une terre inconnue ses premiers pas encore chancelans. Maintenant la route est facile; quoique explorée pour la première fois, elle est suffisamment jalonnée par les notes qui ont fait l'objet du premier livre. Le lec-

teur s'y retrouvera sans peine, et les hautes questions de politique qui vont passer sous ses yeux, compenseront peut-être la monotonie et le peu d'importance de ces premiers détails. Quant à cette politique, un employé du gouvernement anglais pouvait seul en obtenir la clef, en même temps qu'un étranger seul offrait une suffisante garantie d'impartialité. Français de cœur et d'éducation, Anglais par reconnaissance et par fraternité d'armes, l'auteur s'est trouvé devant les événemens dont il a été le témoin oculaire, sans passions, sans espérance, donc sans préjugés. Il s'est fait à ses risques et périls l'apôtre de la vérité qu'un étranger n'aurait pu voir, qu'un Anglais n'aurait voulu dire. Sa position exceptionnelle qui réunissait ces deux conditions donnera sans doute quelque prix aux pages qui vont suivre.

Anglais, écoutez-moi sans colère; je vous montre l'abîme : le sentier que vous suivez y conduit. — Russes, c'est vous surtout que mon livre intéresse : peut-être y trouverez-vous de précieux enseignemens, c'est à vous d'en profiter.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME DEUXIÈME.

SUITE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Pages.

CHAPITRE XVII. — La table d'hôte; le *God save the King*; la place d'interprète. — Description de Bellary. — Le prisonnier d'état. — Les bazars; les trois temples 1

CHAPITRE XVIII. — Le choléra. — Conspiration de Bangalore en 1833. — Missionnaires protestans. — Les soldats et les cipayes. 31

CHAPITRE XIX. — Le nouvel an. — Maîtres et serviteurs. — La passion du mariage chez les indigènes. — Voyage de Bellary à Pondichéry 57

CHAPITRE XX. — Continuation de l'itinéraire. — Zemindari de Mahal. — Franc-maçonnerie des Thugs. 88

CHAPITRE XXI. — Vellore; souvenirs historiques. — Conspiration parmi les cipayes. 113

CHAPITRE XXII. — Premiers bruits de guerre. — Voyage pour rejoindre le régiment. — Arrivée au camp 128

CHAPITRE XXIII. — Guerre de Coorg. — Description des Ghattes. — Premiers combats. — Confortable du service militaire dans l'Inde. — La masse au camp. 158

CHAPITRE XXIV. — Assaut de Bakh. — Appréciation des cipayes et des Européens. — Retour en arrière sur l'insurrection de l'armée de la Compagnie en 1809. — Réflexions. . . . 196

Pages.

CHAPITRE XXV. — Fin de la guerre de Coorg. — Le rajah se confie à la générosité anglaise et se rend à discrétion. — Arrivée à Merçara; description de cette ville; portrait du rajah. 231

CHAPITRE XXVI. — Les états de Coorg sont ajoutés au domaine de la Compagnie. — Le 55e régiment est chargé d'escorter le rajah prisonnier jusqu'à Bangalore. — Départ pour cette ville. — Itinéraire. — Seringapatam; la brèche; la mosquée; la poterne; les tombeaux et le mausolée d'Hyder-Aly et de Tippoo 250

CHAPITRE XXVII. — Arrivée à Bangalore. — Observations sur la cavalerie et l'artillerie de l'armée de l'Inde. — Interruption du journal 284

CHAPITRE XXVIII. — Trois semaines aux ruines de Vijayanagar. — L'orgie. — Le départ. — La vieille pagode. — La chasse au sanglier. — Le dévoûment d'une femme. — L'histoire d'un empire indien. — Les ruines. — Le retour. — La mort 307

Conclusion de la première partie 383

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

00100309

Digitized with financial assistance from

on 07 January, 2017